JULES VERNE

LES FRÈRES KIP

HACHETTE

LES FRÈRES KIP

JULES VERNE

LES FRÈRES KIP

ILLUSTRATIONS DE J. TOUCHET



HACHETTE

LES FRÈRES KIP

PREMIÈRE PARTIE

I

LA TAVERNE DES *THREE-MAGPIES*

A cette époque, — 1885, — quarante-six ans après avoir été occupée par la Grande-Bretagne, qui en fit une dépendance de la Nouvelle-Galles du Sud, trente-deux ans après son établissement en colonie détachée de la Couronne et se gouvernant elle-même, la Nouvelle-Zélande était encore dévorée par la fièvre endémique de l'or. Les désordres qu'engendre cette fièvre ne furent pas aussi destructeurs qu'ils l'avaient été en certaines provinces du continent australien. Cependant il en résulta des troubles regrettables dont se ressentit l'esprit de la population des deux îles.

Les Australiens, les Chinois ne furent pas seuls à s'abattre comme une volée d'oiseaux de proie sur ces riches territoires. Américains, Européens y affluèrent. Et s'étonnera-t-on que les équipages des navires de commerce à destination d'Auckland, de Wellington, de Christchurch, de Napier, d'Invercargill, de Dunedin, ne fussent assez fermes pour résister à cette attraction dès leur

arrivée au port?... En vain les capitaines essayaient-ils de retenir les matelots; en vain les autorités maritimes leur prêtaient-elles concours!... La désertion sévissait, et les rades s'encombraient de bâtiments qui, faute d'hommes, ne pouvaient partir. Parmi ceux-ci, à Dunedin, on remarquait le brick anglais *James-Cook*.

Des huit matelots appartenant au personnel du bâtiment, quatre seulement n'avaient point abandonné le bord, les quatre autres ayant décampé avec la ferme volonté de ne pas se laisser reprendre. Douze heures après leur disparition, ils devaient être déjà loin de Dunedin, se dirigeant vers les gisements de la province. En relâche depuis une quinzaine de jours, ses marchandises embarquées, son navire prêt à prendre la mer, le capitaine n'avait pas pu remplacer les manquants. Ni l'appât de gages plus élevés, ni la perspective d'un voyage de quelques mois seulement ne lui avaient amené des recrues, et encore craignait-il que les hommes restés à bord ne fussent tentés de rejoindre leurs camarades. Aussi, tandis qu'il cherchait de son côté, le maître d'équipage du *James-Cook,* Flig Balt, cherchait du sien dans les tavernes, dans les taps ou chez les logeurs, à compléter l'équipage.

Dunedin est située sur la côte sud-est de cette île du Sud que le détroit de Cook sépare de l'île du Nord, — en langue indigène Tawai-Pounamou et Ika-na-Maoui, dont se compose la Nouvelle-Zélande. C'est une ville industrielle et commerçante, riche et luxueuse, d'où rayonnent de multiples railways en toutes directions.

Au pied de la ville, disposée en amphithéâtre sur une colline, s'arrondit le port, dans lequel les navires de tout tonnage ont accès depuis qu'un chenal a été aménagé à partir de Port-Chalmers.

Parmi les tavernes qui foisonnent en ce bas quartier, l'une des plus bruyantes, l'une des plus achalandées, était celle d'Adam Fry, l'hôtelier des *Three-Magpies.* Cet homme corpulent, haut en couleur, ne valait guère mieux que les boissons de son comptoir, juste autant que ses clients habituels, tous chenapans et ivrognes.

Ce soir-là, deux consommateurs étaient attablés dans un coin devant deux verres et une pinte de gin à demi vidée qu'ils auraient épuisée jusqu'à la dernière goutte avant de quitter la taverne. C'étaient des marins du *James-Cook,* le maître d'équipage Flig Balt, en compagnie d'un matelot nommé Vin Mod.

« Tu as donc toujours soif, Mod?... demanda Flig Balt en remplissant le gobelet de son invité.

— Toujours entre les repas, monsieur Balt, répondit le matelot. Le gin après le whisky, le whisky après le gin!... Ça n'empêche pas de causer, d'écouter, d'observer!... Les yeux n'en voient que plus clair, les oreilles n'en sont que plus fines, et la langue n'en est que mieux pendue!... »

Un individu de petite taille, âgé de trente-cinq ans, ce matelot, maigre, souple, musculeux, figure de fouine, nez pincé, yeux vifs où semblait briller une flamme alcoolique, museau pointu, pourrait-on dire, dents de rat, physionomie rusée, intelligente. Parfaitement capable d'aider à un mauvais coup, comme son compagnon qui le savait bien, ils se valaient et pouvaient compter l'un sur l'autre.

« Il faut pourtant en finir... dit Flig Balt d'une voix dure, en frappant la table du poing.

— Il n'y a qu'à choisir dans le tas! » répliqua Vin Mod.

Et il montrait les groupes buvant, chantant, sacrant à travers les vapeurs d'alcool et de tabac qui épaississaient l'atmosphère de cette salle. On se fût grisé rien qu'en respirant.

Flig Balt, âgé de trente-huit à trente-neuf ans, était de taille moyenne, large d'épaules, la tête forte, la membrure vigoureuse. Sa figure, on n'aurait pu l'oublier, ne l'eût-on vue qu'une fois : grosse verrue à la joue gauche, yeux d'une effrayante dureté, sourcils épais et frisottants, barbiche rougeâtre à l'américaine, sans moustaches, bref la physionomie d'un homme haineux, jaloux, vindicatif. A son premier voyage sur le *James-Cook,* il avait embarqué comme maître quelques mois auparavant. Originaire de Queenstown, un port du Royaume-

Uni, ses papiers le déclaraient Irlandais de naissance. Mais, courant les mers depuis une vingtaine d'années, on ne lui connaissait pas de parents. En ce qui concernait son service, Flig Balt le faisait sévèrement, ponctuellement, et, tout en n'étant que maître d'équipage, il remplissait à bord les fonctions de second. Aussi le capitaine Gibson croyait-il pouvoir s'en rapporter à lui touchant le détail, se réservant la haute main pour le commandement du brick.

En réalité, Flig Balt n'était qu'un misérable en quête de quelque mauvais coup, très poussé par ce Vin Mod dont il subissait la détestable influence et l'incontestable supériorité. Et peut-être allait-il trouver l'occasion de mettre à exécution ses criminels projets...

« Je vous répète, dit le matelot, que, dans la taverne des *Three-Magpies*, il n'y a qu'à prendre, les yeux fermés... Nous rencontrerons ici les hommes qu'il nous faut, et disposés à faire le commerce pour leur propre compte...

— Encore convient-il, observa Flig Balt, de savoir d'où ils viennent...

— C'est inutile, pourvu qu'ils aillent où nous voudrons, maître Balt!.. Du moment qu'on les recrute dans la clientèle d'Adam Fry, il n'y a qu'à se fier à eux! »

Et, au total, la réputation de ce cabaret de bas étage n'était plus à discuter. La police y pouvait jeter ses filets sans risquer d'attraper quelqu'un d'honnête et qui n'eût déjà eu des démêlés avec elle. Bien que le capitaine Gibson fût dans la nécessité de compléter n'importe comment son équipage, il ne se serait pas adressé aux clients des *Three-Magpies*. Aussi Flig Balt s'était-il gardé de lui dire qu'il irait embaucher dans cette taverne.

Une vingtaine de matelots occupaient les bancs et les escabeaux, — des gens de tous pays, Américains, Anglais, Irlandais, Hollandais, la plupart déserteurs, les uns prêts à partir pour les placers, les autres en revenant et dépensant sans compter leurs dernières pépites. Ils péroraient, ils chantaient, ils hurlaient à ce point que des coups de revolver n'eussent pas été entendus au milieu

de ce tumultueux et assourdissant tapage. La moitié de ces gens étaient ivres de cette ivresse morne des alcools frelatés que leurs gosiers absorbaient machinalement et dont ils ne sentaient plus les âcres brûlures. Quelques-uns se levaient, titubaient, retombaient. Adam Fry, aidé du garçon, un vigoureux indigène, les relevait, les tirait, les jetait dans un coin « en pagale », pour employer une expression de l'argot maritime. La porte de la rue grinçait sur ses gonds. Il y en avait qui sortaient, se cognant aux murailles, se heurtant aux bornes, s'étalant dans le ruisseau. Il y en avait qui entraient et venaient s'asseoir sur les bancs libres. Des reconnaissances s'opéraient, des propos grossiers s'échangeaient avec poignées de main à briser les os. Des camarades se revoyaient après une longue bordée à travers les gisements de l'Otago. Parfois aussi, c'étaient des mots malsonnants, des plaisanteries grossières, des injures, des provocations qui fusaient d'une table à l'autre.

Flig Balt et Vin Mod ne cessaient d'observer curieusement tout ce monde avant de prendre langue, suivant les circonstances.

« En somme, de quoi s'agit-il?... dit le matelot, accoudé de manière à se rapprocher du maître d'équipage. Il s'agit de remplacer par quatre hommes les quatre qui nous ont lâchés... Eh bien, ceux-là, il ne faut pas les regretter... ils ne nous auraient pas suivis!... Je vous le répète, nous trouverons ici notre affaire... Et que le chanvre m'étrangle s'il est un de ces lascars qui répugne à s'emparer d'un bon navire, à courir le Pacifique au lieu de revenir à Hobart-Town... car cela tient toujours?...

— Cela tient, répondit Flig Balt.

— Alors comptons, reprit Vin Mod. Quatre de ces braves garçons, le cuisinier Koa, vous et moi, contre le capitaine, les trois autres et le mousse, c'est plus qu'il ne faut pour en avoir raison!... Un matin, on entre dans la cabine de M. Gibson... plus personne!... On fait l'appel de l'équipage... il manque trois hommes!... Quelque coup de mer les aura emportés pendant leur quart de

nuit... Cela arrive même par le temps calme... Et puis le *James-Cook* ne reparaît plus.. Il a péri corps et biens en plein Pacifique... Il n'en est jamais question... et, sous un autre nom... un joli nom... le *Pretty-Girl,* par exemple, il s'en va d'île en île, faisant son honnête trafic, capitaine Flig Balt, maître Vin Mod... Il complète son équipage de deux ou trois solides lurons comme il n'en manque guère dans les relâches de l'est ou de l'ouest... Et chacun y fait sa petite fortune au lieu d'une maigre paye, qui est généralement bue avant d'avoir été touchée! »

Que le bruit empêchât parfois les paroles de Vin Mod d'arriver à l'oreille de Flig Balt, peu importait. Celui-ci n'avait pas besoin de l'entendre. Tout ce que disait son compagnon, il se le disait à lui-même. Parti pris, il ne cherchait plus qu'à en assurer l'exécution. Aussi la seule observation qu'il fit fut-elle la suivante :

« Les quatre nouveaux, toi et moi, six contre cinq, compris le mousse... soit! Mais oublies-tu que nous devons embarquer à Wellington l'armateur Hawkins et le fils du capitaine?...

— En effet... si nous allons à Wellington en quittant Dunedin... Mais si nous n'y allons pas...

— C'est l'affaire de quarante-huit heures avec bon vent, reprit maître Balt, et il n'est pas sûr que nous ayons réussi à faire le coup dans la traversée...

— Qu'importe!... s'écria Vin Mod. Ne vous inquiétez pas, même si M. Hawkins et le fils Gibson sont à bord!... Ils auront passé par-dessus le bastingage avant d'avoir pu s'y reconnaître!... L'essentiel c'est de recruter des camarades qui ne se soucient pas plus de la vie d'un homme que d'une vieille pipe hors d'usage... des braves que n'effraye pas la corde... et nous devons les trouver ici...

— Trouvons », répondit maître Balt.

Tous deux se mirent à dévisager plus attentivement les clients d'Adam Fry, dont quelques-uns d'ailleurs les regardaient avec une certaine insistance.

« Tenez, dit Vin Mod, celui-ci... un gaillard taillé en



VIN MOD ET FLIG BALT EXAMINAIENT LES VISAGES DES CONSOMMATEURS.

boxeur... avec cette tête énorme... S'il n'a pas fait déjà dix fois plus qu'il ne faut pour mériter d'être pendu...
— Oui, répondit maître Balt, il me revient assez...
— Et celui-là... qui n'a qu'un œil... et quel œil!... Soyez sûr qu'il n'a pas perdu l'autre dans une bataille où il avait raison...
— Ma foi, s'il accepte, Vin...
— Il acceptera...
— Cependant, fit observer Flig Balt, nous ne pouvons pas leur dire d'avance...
— On ne leur dira pas, et, le moment venu, ils ne bouderont pas à la besogne!... Et regardez-moi cet autre qui entre!... Rien qu'à la manière dont il a fait claquer la porte, on jugerait qu'il sent les policemen à ses trousses...
— Offrons-lui à boire... dit maître Balt.
— Et je parie ma tête contre une bouteille de gin qu'il ne refusera pas!... Puis là-bas... cette espèce d'ours avec son suroît de travers, m'est avis qu'il a dû naviguer plus souvent à fond de cale que sur le gaillard d'avant, et qu'il a eu plus souvent les pieds entravés que les mains libres!... »
Le fait est que les quatre individus désignés par Vin Mod présentaient le type de déterminés chenapans.
Restait à savoir si ces hommes étaient disposés à contracter un engagement, s'ils ne venaient pas précisément de déserter leur bord, s'ils ne se préparaient pas à échanger la vareuse du matelot contre la veste du chercheur d'or. On ne le saurait qu'après en avoir causé en arrosant l'entretien de gin ou de whisky, à leur choix.
« Eh... l'ami... un verre..., dit Vin Mod, qui attira le nouvel arrivant vers la table.
— Deux... si vous voulez..., répondit le matelot, qui fit claquer sa langue.
— Trois... quatre... la demi-douzaine... et même la douzaine, si tu as le gosier sec! »
Len Cannon, — c'était son nom ou le nom qu'il se donnait, — s'assit sans plus de façon et de manière à prouver qu'il irait facilement jusqu'à la douzaine. Puis, comprenant bien qu'on ne le désaltérait pas, — en ad-

mettant que ce fût possible, — pour ses beaux yeux et sa belle tournure :

« Qu'est-ce qu'il y a?... » demanda-t-il d'une voix éraillée par l'abus de l'alcool.

Vin Mod expliqua la chose : le brick *James-Cook* en partance... de gros gages... une navigation de quelques mois... simple cabotage d'île en île... bonne nourriture... boisson abondante et de bonne qualité... un capitaine qui s'en rapportait à son maître d'équipage, Flig Balt, ici présent, pour ce qui concernait le bien-être des hommes... port d'attache Hobart-Town, enfin tout ce qui peut séduire un matelot qui aime à se divertir pendant les relâches... et pas de papiers à montrer au commissaire de marine... On appareillerait le lendemain, dès l'aube, si l'on était au complet... et pour peu que l'homme eût quelque ami dans l'embarras, en quête d'un embarquement, il suffirait de le désigner, s'il se trouvait à cette heure dans la taverne des *Three-Magpies*... Len Cannon regarda maître Flig Balt et son compagnon en fronçant le sourcil. Que signifiait au juste cette proposition?... Que cachait-elle?... Enfin, si avantageuse qu'elle parût être, Len Cannon ne répondit qu'un mot :

« Non...

— Tu as tort!... dit Vin Mod.

— Possible... mais peux pas embarquer...

— Pourquoi?

— Je vais me marier!...

— Allons donc!...

— Oui... Kate Verdax... une veuve...

— Eh! l'ami, riposta Vin Mod en lui frappant sur l'épaule, si jamais tu te maries, ce ne sera pas avec Kate Verdax, mais avec Kate Gibbet... la veuve potence!... »

Len Cannon se mit à rire et vida son verre d'une seule lampée. Toutefois, malgré les instances de maître Balt, il maintint son refus, se leva et rejoignit un groupe bruyant où s'échangeaient de violentes provocations.

« A un autre! » dit Vin Mod, qu'un premier échec n'était pas pour décourager.

Cette fois, laissant maître Balt, il alla s'attabler près

d'un matelot, assis dans un coin de la salle. Pas meilleure figure que Cannon, celui-là, et d'aspect moins communicatif, n'aimant à causer sans doute qu'avec sa bouteille, — interminable conversation qui paraissait lui suffire. Vin Mod entra tout de suite en matière :

« Est-ce qu'on peut savoir ton nom?

— Mon nom?... répondit le matelot après une certaine hésitation.

— Oui...

— Et quel est le tien?...

— Vin Mod.

— Et c'est?...

— Celui d'un marin du brick *James-Cook* en relâche à Dunedin...

— Et pourquoi Vin Mod veut-il savoir mon nom?...

— Pour le cas où il y aurait à l'inscrire sur notre rôle d'équipage...

— Kyle... mon nom..., répondit le matelot, mais je le garde pour une meilleure occasion...

— S'il s'en trouve, l'ami...

— On en trouve toujours! »

Et Kyle tourna le dos à Vin Mod, que ce second refus rendit peut-être moins confiant. C'était comme une Bourse, cette taverne d'Adam Fry, et les demandes l'emportaient de beaucoup sur les offres, — ce qui laissait peu de chances d'aboutir. En effet, vis-à-vis de deux clients, en longue dispute pour le règlement de leur dernière pinte avec leur dernier schelling, le résultat fut identique. Sexton, un Irlandais, Bryce, un Américain, iraient à pied en Amérique et en Irlande plutôt que d'embarquer, fût-ce sur le yacht de Sa Gracieuse Majesté ou sur le meilleur croiseur des Etats-Unis...

Quelques essais d'embauchage, même avec l'appui d'Adam Fry, ne purent réussir, et Vin Mod revint assez penaud à la table de Flig Balt.

« Rien de fait?... demanda celui-ci.

— Rien à faire, maître Balt.

— N'y a-t-il pas d'autres tavernes que les *Three-Magpies* dans le voisinage?...

— Il y en a, répondit Vin Mod, mais, du moment que nous n'avons pas recruté ici, nous ne recruterons pas ailleurs! »

Flig Balt ne put retenir un juron accompagné d'un rude coup de poing qui fit tressauter verres et bouteilles. Son projet menaçait-il donc d'échouer?... Ne parviendrait-il pas à introduire quatre hommes de choix dans l'équipage du *James-Cook?...* Serait-on réduit à le compléter avec de braves matelots qui tiendraient pour le capitaine Gibson?... Il est vrai, les bons faisaient défaut tout comme les mauvais, et des semaines s'écouleraient sans doute avant que le brick, par insuffisance du personnel, pût rejoindre la mer.

Cependant il fallait voir autre part. Les cabarets à matelots ne manquent point dans le quartier, et, comme disait Vin Mod, il y en a plus que d'églises ou de banques. Flig Balt se disposait donc à payer les consommations, lorsqu'un tumulte plus accentué s'éleva à l'autre extrémité de la salle.

La discussion de Sexton et de Bryce, à propos du règlement de la dépense, prenait une tournure inquiétante. Tous deux avaient certainement bu plus que ne le permettait l'état de leurs finances. Or, Adam Fry n'était pas homme à faire crédit, ne fût-ce que de quelques pence. Ils en avaient pour deux schellings, et ils paieraient les deux schellings ou les policemen interviendraient et les bloqueraient là où ils avaient été bloqués plus d'une fois pour coups, injures et méfaits de diverses sortes.

L'hôte des *Three Magpies,* prévenu par le garçon, était en train de réclamer son dû, dont Sexton et Bryce n'auraient pu s'acquitter, quand on eût fouillé jusqu'au fond de leurs poches, aussi vides de monnaie qu'ils étaient pleins de whisky et de gin. Peut-être, en cette occasion, l'intervention de Vin Mod, argent en main, serait-elle efficace, et les deux matelots accepteraient-ils quelques piastres à titre d'avance sur les gages futurs?... Il tenta le coup, et fut proprement envoyé au diable... Partagé entre le désir d'être payé et le désagrément de

perdre deux clients s'ils s'embarquaient dès le lendemain sur le *James Cook,* Adam Fry ne lui vint même point en aide, comme il l'espérait.

Alors, quand il vit cela, maître Balt, comprenant qu'il fallait en finir, dit à Vin Mod :

« Partons...

— Oui... répondit Vin Mod... il n'est encore que neuf heures!... Allons aux *Old-Brothers* ou au *Good-Seeman...* c'est à deux pas et que je sois pendu si nous revenons bredouille à bord! »

Cependant, des plus virulentes réclamations, Adam Fry en arrivait aux menaces. Sexton et Bryce payeraient ou ils iraient coucher au poste de police. Le garçon reçut même ordre d'aller querir les agents, qui ne sont point rares en ce quartier du port. Flig Balt et Vin Mod se préparaient donc à partir avec lui, lorsque trois ou quatre vigoureux gaillards vinrent se placer devant la porte, non moins pour empêcher de sortir que pour empêcher d'entrer.

Évidemment, ces matelots ne demandaient qu'à prendre fait et cause pour leurs camarades. Les choses ne tarderaient pas à se gâter, et la soirée finirait par des violences comme tant d'autres.

Adam Fry et le garçon n'en étaient pas à cela près, et ils allaient simplement recourir à la force publique, ainsi qu'ils en avaient l'habitude en ces circonstances. Aussi, voyant la porte défendue, essayèrent-ils de gagner, par-derrière, la ruelle qui longeait la cour du fond.

On ne leur en laissa pas le temps. Toute la bande fut contre eux. Précisément Kyle et Sexton, Len Cannon et Bryce s'interposèrent. Il n'y eut à ne point figurer dans la bagarre qu'une demi-douzaine d'ivres morts, étendus dans les coins, incapables de se tenir debout.

Il suit de là que ni maître Balt ni Vin Mod ne purent quitter la salle.

« Il faut pourtant filer..., dit le premier. Il n'y a que des horions à recevoir ici...

— Qui sait? répondit l'autre. Laissons faire... Peut-être y a-t-il profit à tirer de la bataille! »

Et comme tous deux, s'ils voulaient en avoir le profit, ne désiraient pas en avoir les pertes, ils se tinrent à l'abri derrière le comptoir.

La lutte était engagée à l'arme blanche, si cette expression peut s'appliquer aux pieds et aux poings des combattants. Sans doute, les couteaux ne tarderaient pas à jouer, et ce ne serait pas la première fois — ni la dernière — que le sang coulerait dans la salle des *Three-Magpies*. Il semblait qu'Adam Fry et le garçon auraient dû être écrasés sous le nombre, et ils eussent été réduits à l'impuissance, si quelques-uns des clients ne se fussent déclarés pour eux. En effet, cinq ou six Irlandais, dans la pensée de se ménager un crédit futur, vinrent repousser les assaillants.

Ce fut un tapage infernal. Maître Balt et Vin Mod, tout en s'abritant du mieux possible, eurent grand-peine à éviter d'être atteints, lorsque gobelets et bouteilles commencèrent à voler de toutes parts. On frappait, on vociférait, on hurlait. Les lampes renversées s'éteignirent, et la salle ne fut plus éclairée que par la lumière de la lanterne extérieure, encastrée dans l'imposte de l'entrée.

En somme, les quatre plus acharnés, Len Cannon, Kyle, Sexton, Bryce, après avoir attaqué, durent se défendre. D'abord l'hôtelier et le garçon n'en étaient pas à leurs débuts dans la pratique de la boxe. De terribles ripostes venaient de renverser Kyle et Bryce, la mâchoire à demi brisée, mais ils se relevèrent pour secourir leurs compagnons que les Irlandais acculaient dans un coin.

L'avantage était tantôt pour les uns, tantôt pour les autres, et la victoire ne pourrait être décidée que par une intervention du dehors. Les cris : « Au secours! à l'aide! » dominaient au milieu du vacarme. Toutefois les voisins ne s'inquiétaient guère de ce qui troublait la taverne des *Three-Magpies*, de ces batailles entre matelots passées à l'état chronique.

La bagarre continuait donc plus acharnée à mesure que la colère tournait à la rage.

Les tables avaient été culbutées. On s'assommait avec

les escabeaux. Les couteaux sortirent des poches, les revolvers des ceintures, et des détonations éclatèrent au milieu de l'horrible tumulte.

Cependant l'hôtelier manœuvrait toujours pour gagner soit la porte de la rue, soit la sortie sur la cour, lorsqu'une douzaine d'agents firent irruption précisément par le derrière de la maison. Il n'avait pas été nécessaire de courir à leur bureau sur le quai. Dès qu'ils eurent été prévenus par des passants qu'on se cassait la tête dans la taverne d'Adam Fry, ils s'y rendirent, sans trop se presser, et, de ce pas d'ordonnance qui distingue le policier anglais, ils arrivèrent en assez grand nombre pour assurer l'ordre public. Au surplus, entre ceux qui attaquaient et ceux qui résistaient, il est probable qu'ils ne verraient aucune différence. En arrêtant tout le monde, ils étaient assurés de faire bonne besogne. Du reste, bien que la salle ne fût que vaguement éclairée, les policemen reconnurent tout d'abord, parmi les plus violents, Len Cannon, Sexton, Kyle et Bryce, pour les avoir déjà fourrés en prison. Aussi, ces quatre chenapans, prévoyant ce qui les attendait, ne cherchèrent plus qu'à déguerpir en traversant la petite cour. Il est vrai, où iraient-ils, et ne seraient-ils pas repris dès le lendemain?...

Vin Mod intervint au bon moment, comme il avait dit à maître Balt, et, tandis que les autres s'acharnaient contre les policemen afin de favoriser la fuite des plus compromis, il rejoignit Len Cannon et lui dit :

« Tous les quatre au *James-Cook!...* »

Sexton, Bryce et Kyle avaient entendu.

« Quand part-il?... demanda Len Cannon.

— Demain, dès le jour. »

Et, malgré les agents contre lesquels, par commune entente, s'était tournée toute la bande, malgré Adam Fry qui tenait plus particulièrement à les faire arrêter, Len Cannon et ses trois camarades, suivis de Flig Balt et de Vin Mod, parvinrent à s'échapper. Un quart d'heure après, le canot du brick les transportait à bord, et ils se trouvaient en sûreté dans le poste de l'équipage.

II

LE BRICK *JAMES-COOK*

Le brick *James-Cook* jaugeait deux cent cinquante tonneaux, un solide navire, forte voilure, le coffre assez large, ce qui assurait sa stabilité, l'arrière très dégagé, l'avant relevé, d'excellente tenue sous toutes les allures, sa mâture peu inclinée. Très ardent au plus près, se dérobant vite à la lame, évitant ainsi les coups de mer, il filait sans se gêner ses onze nœuds à l'heure par fraîche brise. Son personnel — on le sait d'après la conversation relatée ci-dessus — comprenait un capitaine, un maître, huit hommes d'équipage, un cuisinier et un mousse. Il naviguait sous pavillon britannique, ayant pour port d'attache Hobart-Town, capitale de la Tasmanie qui dépend du continent australien, l'une des plus importantes colonies de la Grande-Bretagne.

Depuis une dizaine d'années déjà, le *James-Cook* faisait le grand cabotage dans l'ouest du Pacifique, entre l'Australie, la Nouvelle-Zélande et les Philippines, voyages heureux et lucratifs, grâce à l'habileté manœuvrière et commerciale de son capitaine, un bon marin doublé d'un bon trafiquant.

Le capitaine Harry Gibson, âgé à cette époque de cinquante ans, n'avait jamais quitté le brick depuis sa sortie des chantiers de Brisbane. Il y était intéressé pour un quart, les trois autres quarts appartenant à M. Hawkins, armateur d'Hobart-Town. Leurs affaires prospéraient, et les débuts de ce voyage permettaient de compter sur de gros bénéfices.

Les familles du capitaine et de l'armateur étaient étroitement unies de longue date, Harry Gibson ayant toujours navigué pour la maison Hawkins. Elles habitaient à Hobart-Town le même quartier. M. et Mrs. Haw-

kins n'avaient point d'enfants. Mr. et Mrs. Gibson n'avaient qu'un fils, âgé de vingt et un ans, qui se destinait au commerce. Les deux femmes se voyaient chaque jour, ce qui leur rendait la séparation moins pénible, car l'armateur se trouvait alors à Wellington, où il venait de fonder un comptoir avec Nat Gibson, le fils du capitaine. C'est de là que le *James-Cook* devait les ramener à Hobart-Town, après avoir complété sa cargaison dans les archipels voisins de la Nouvelle-Guinée, au nord de l'Australie, à travers les parages de l'Equateur.

Le maître d'équipage, Flig Balt, inutile maintenant de dire ce qu'il était et ce qu'il valait, ni quels projets méditait ce scélérat. A ses instincts qui le poussaient au crime, à sa jalousie envers son capitaine, il joignait une hypocrisie dont celui-ci était dupe depuis le commencement du voyage. Grâce à des certificats, qui parurent authentiques, il avait été admis comme maître à bord du brick, en même temps que Vin Mod y embarquait comme matelot. Ces deux hommes se connaissaient de longue date, ils avaient couru les mers ensemble, passant d'un navire à l'autre, désertant lorsqu'ils se voyaient dans l'impossibilité de tenter quelque mauvais coup, et ils espéraient bien parvenir à leurs fins pendant la dernière traversée du *James-Cook*, avant son retour à Hobart-Town.

En effet, Fligt Balt inspirait toute confiance au capitaine Gibson, que trompaient son affectation de zèle et ses protestations de dévouement. En rapport permanent avec l'équipage, il s'était ingénié à prendre de l'influence sur le personnel du bord. Pour tout ce qui concernait la navigation et la partie commerciale, Harry Gibson ne s'en rapportait qu'à lui-même. D'ailleurs, n'ayant pas l'occasion de se montrer, peut-être Flig Balt n'était-il pas aussi bon marin qu'il prétendait l'être, quoiqu'il assurât avoir déjà navigué en qualité de second.

Les hommes qui n'avaient point suivi l'exemple de leurs camarades, Hobbes, Wickley, Burnes, appartenaient à cette catégorie de braves gens, disciplinés et

courageux, sur lesquels un capitaine peut entièrement compter. Quant aux déserteurs, il n'y aurait pas eu lieu de les regretter, s'ils n'eussent été remplacés par les coquins que Vin Mod venait de recruter à la taverne des *Three-Magpies*. On sait ce qu'ils sont, on les verra à l'œuvre. L'équipage comprenait encore un mousse et un cuisinier. Le mousse Jim était un garçon de quatorze ans, d'une famille d'honnêtes ouvriers qui demeurait à Hobart-Town. Elle l'avait confié au capitaine Gibson. C'était un bon sujet, aimant le métier, agile et brave, qui ferait un vrai marin. M. Gibson le traitait paternellement, sans rien lui passer cependant, et Jim lui témoignait une grande affection.

Quant au cuisinier Koa, il était de ce type d'indigènes qui appartient à la seconde race des Néo-Zélandais, individus de taille moyenne, au teint de mulâtre, robustes, musculeux et souples, aux cheveux crépus, dont se compose généralement la classe du peuple chez les Maoris. A la fin de ce premier voyage qu'il faisait à bord du brick en qualité de maître-coq, Harry Gibson entendait congédier cet être sournois, vindicatif, méchant, — en outre, malpropre, — sur lequel les réprimandes et les punitions ne produisaient aucun effet. Du reste, Flig Balt avait raison de le ranger parmi ceux qui n'hésiteraient pas à se révolter contre le capitaine. Donc, Flig Balt, Vin Mod et lui, aidés des quatre nouveaux introduits à bord, c'étaient sept hommes en face de M. Gibson, des trois autres matelots et du mousse. Il est vrai, M. Hawkins, l'armateur, et Nat Gibson devaient prendre passage sur le brick à Wellington, et la proportion serait moins inégale. Mais il était possible que Flig Balt parvînt à s'emparer du navire entre Dunedin et Wellington...

Le *James-Cook*, en cours de cabotage depuis quatre mois, était chargé pour différents ports, où il avait débarqué et embarqué ses cargaisons avec des frets avantageux. Après avoir successivement touché à Malikolo, à Merèna et à Eromanga des Nouvelles-Hébrides, puis à Vanoua Linon des Fidji, il regagnerait Wel-

lington, où M. Hawkins et Nat Gibson l'attendaient. Puis il ferait voile pour les archipels de la Nouvelle-Guinée, bien pourvu d'objets de pacotille destinés aux indigènes, et il en rapporterait de la nacre et du coprah (1) pour une valeur de dix à douze mille piastres. C'est de là que s'effectuerait le retour à Hobart-Town...

Le soir même, Flig Balt raconta au capitaine comment les choses s'étaient passées, comment il avait profité d'une bagarre pour soustraire Len Cannon et trois autres aux recherches de la police. Ce qu'ils valaient, on le verrait bien... Le plus souvent, ces mauvaises têtes se calment quand le navire est en mer... En somme, le maître d'équipage croyait avoir agi pour le mieux.

« Je les verrai demain, dit M. Gibson.

— Oui... demain, répondit maître Batl, et mieux vaut, capitaine, les laisser cuver leur gin jusqu'au matin...

— C'est entendu. D'ailleurs, les embarcations sont sur les palans, et, à moins qu'ils ne se jettent par-dessus le bord...

— Impossible, capitaine... Je les ai envoyés dans la cale et ils n'en sortiront qu'au moment du départ... »

Le lendemain, dès l'aube, le capitaine Gibson fit les préparatifs d'appareillage. Ses papiers étant en règle, il n'eut pas besoin de retourner à terre. C'est alors qu'il fut nécessaire d'appeler les nouvelles recrues sur le pont.

Vin Mod ouvrit le grand panneau, et les quatre matelots montèrent pour la manœuvre. Parfaitement dégrisés, ils ne manifestaient aucunement l'intention de s'enfuir.

Toutefois, lorsqu'ils comparurent devant le capitaine, si M. Gibson fut assez maître de lui pour cacher l'impression que produisit la vue de ces hommes, — impression qui ne laissa pas d'être des plus désagréables,

(1) Le coprah est l'amande de la noix de coco, concassée et séchée au soleil, et prête à être envoyée au moulin pour en extraire l'huile.

— il les observa attentivement, puis demanda leurs noms, afin de les inscrire sur le rôle de l'équipage.

En donnant ces noms, ils indiquèrent également leur nationalité : deux Anglais, un Irlandais et un Américain. Quant au domicile, ils n'en avaient pas d'autre que les tavernes du port, dont les tenanciers sont en même temps des logeurs.

Lorsque Len Cannon, Sexton, Kyle et Bryce eurent regagné l'avant, M. Gibson dit, en hochant la tête :

« Mauvaises pratiques, Balt, et je ne crois pas que vous ayez eu la main heureuse...

— C'est à voir, capitaine... à voir à la besogne...

— Il faudra les surveiller, ces gens-là, et de près !...

— Assurément, monsieur Gibson. Pourtant, il ne sont pas maladroits, d'après ce que m'a dit un officier du *West-Pound*, ici en relâche. »

Le maître d'équipage mentait effrontément. Aucun officier ne lui avait parlé de ces quatre hommes; mais son assertion ne pouvait plus être contrôlée, et M. Gibson n'avait aucune raison d'en suspecter la valeur.

« On aura soin de ne pas les mettre de quart ensemble, dit le capitaine : les deux Anglais avec Hobbes et Wickley, l'Irlandais et l'Américain avec Burnes et Vin Mod... Ce sera plus sûr...

— Compris, capitaine; et, je vous le répète, une fois en mer, ils ne bouderont pas au travail... »

M. Gibson revint vers l'arrière, près de l'homme de barre, tandis que Flig Balt se rendait à l'avant, afin de faire virer l'ancre et la ramener à poste, dès que les voiles seraient orientées.

M. Gibson donna ses ordres. Les deux huniers, la trinquette, les focs et la brigantine furent successivement établis. Pendant cette manœuvre, il parut constant que Len Cannon et ses camarades connaissaient le métier, et, lorsqu'il eurent à monter jusqu'aux barres des perroquets, ils le firent en hommes qui n'ont plus rien à apprendre du service de gabiers.

Le maître d'équipage revint vers l'arrière.

« Tout est paré ?... lui demanda M. Gibson.

— Tout capitaine. »

Le *James-Cook* évoluait alors en se rapprochant du quai dont il allait contourner la pointe à moins d'une demi-encablure. Là s'était formé un groupe, marins et badauds, que la vue d'un navire sous voiles intéresse toujours. Et d'ailleurs, depuis plusieurs semaines, on était privé de ce spectacle, puisque les bâtiments n'avaient pu quitter leur mouillage. Or, dans ce groupe se voyaient quelques policemen dont l'attention paraissait très attirée sur le *James-Cook*. Cela se devinait à leurs gestes, à leur attitude. Même deux ou trois de ces agents se détachèrent et coururent vers l'extrémité du quai que le brick ne tarderait pas à ranger.

Précisément, — ni Flig Balt ni Vin Mod ne purent s'y tromper, — ces policemen étaient de ceux qu'ils avaient vus la veille dans la taverne d'Adam Fry. Len Cannon et ses camarades risquaient donc d'être reconnus, et qui sait si le *James-Cook,* hélé au passage et recevant l'ordre de s'arrêter, ne serait pas mis en demeure de livrer les matelots des *Three-Magpies?...*

Après tout, le capitaine Gibson, quitte à ne point se départir d'une extrême surveillance, trouvait son avantage à les conserver, ce qui lui permettait de mettre en mer, et il eût été fort embarrassé s'il avait dû les rendre à la police. Aussi, après deux mots que lui dit Flig Balt, approuva-t-il que Vin Mod fît descendre dans le poste Len Cannon, Sexton, Kyle et Bryce avant qu'ils eussent été aperçus par les agents.

« En bas... en bas!... » leur souffla Vin Mod.

Ils jetèrent un rapide regard vers le quai, comprirent, s'affalèrent à travers le panneau. D'ailleurs, leur présence n'était plus indispensable sur le pont, et l'homme de barre suffisait à diriger le *James-Cook* vers l'entrée du chenal, sans qu'il fût nécessaire de brasser les voiles.

Le brick continua à se rapprocher de la pointe et plus que ne le font d'ordinaire les navires, car il lui fallut éviter un steamer américain dont les vigoureux sifflets déchiraient l'air. Les policemen eurent alors toute facilité pour observer les matelots du bord et, assurément,

si Len Cannon et les autres ne se fussent déhalés, ils auraient été reconnus et débarqués sur l'heure.

Mais les agents ne les virent point, et le brick put donner dans le chenal, dès que le steamer en eut laissé l'entrée libre. Il n'y avait plus rien à craindre : les quatre matelots remontèrent sur le pont.

Le *James-Cook,* servi par la brise, navigua sans difficulté entre les rives verdoyantes. Il était à peine huit heures lorsque le brick passa devant Port-Chalmers et, tout dessus, donna en pleine mer. Puis, ses amures à bâbord, il remonta le long de la côte, laissant dans le sud le phare d'Otago et le cap Saunders.

III

VIN MOD A L'ŒUVRE

La distance entre Dunedin et Wellington, à travers le détroit qui sépare les deux grandes îles, est inférieure à quatre cents milles. Pendant cette courte traversée, Flig Balt parviendrait-il à exécuter ses projets, à s'emparer du brick, après s'être débarrassé du capitaine et de ses compagnons, à l'entraîner vers ces lointains parages du Pacifique, où toute sécurité et toute impunité lui seraient offertes?...

On sait comment Vin Mod entendait procéder : M. Gibson et les hommes qui lui étaient fidèles seraient surpris et jetés par-dessus le bord avant d'avoir pu se défendre. Mais, dès à présent, il fallait mettre Len Cannon et ses camarades dans le complot, — ce qui ne serait sans doute pas difficile, — les tâter préalablement à ce sujet et s'assurer leur concours. C'est ce que comptait faire Vin Mod pendant cette première journée de navigation, afin d'agir pendant la nuit prochaine.

Vers onze heures, le mont Herbert, un peu avant le port d'Oamaru, montra sa cime ballonnée, qui s'élève

à cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer. A ce moment, Hobbes était à la barre. Flig Balt se promenait depuis le grand mât jusqu'à l'arrière, de chaque côté du rouf. Deux autres matelots, Burnes et Bryce, allaient et venaient le long du bastingage, sans échanger une parole. Vin Mod et Len Cannon se trouvaient ensemble sous le vent, et leur conversation ne pourrait être entendue de personne.

Lorsque Jim, le mousse, s'approchait d'eux, on le congédiait assez brutalement, et même, par prudence, maître Balt l'envoya frotter les cuivres de l'habitacle.

Quant aux deux autres camarades de Len Cannon, Sexton et Kyle, qui n'étaient point de quart, ils préféraient le plein air à l'atmosphère échauffée du poste. Le cuisinier Koa, sur le gaillard d'avant, les y amusait de ses grosses plaisanteries et de ses abominables grimaces. Tandis que Koa, se sentant instinctivement poussé par une sympathie toute naturelle vers Sexton et son camarade, jetait ainsi les bases d'une étroite amitié, Vin Mod « travaillait » Len Cannon, lequel, de son côté, ne demandait qu'à le voir venir :

« Eh! ami Cannon, dit Vin Mod, te voici donc à bord du *James-Cook*... Un bon navire, n'est-ce pas? et qui vous file ses onze nœuds sans qu'on ait besoin de lui donner la main...

— Comme tu dis, Mod.

— Et, avec une belle cargaison dans le ventre, il vaut cher...

— Tant mieux pour l'armateur.

— L'armateur... ou un autre!... En attendant, nous n'avons qu'à nous croiser les bras pendant qu'il fait bonne route...

— Aujourd'hui, ça va bien, répondit Len Cannon, mais demain... qui sait?...

— Demain... après-demain... toujours!... s'écria Vin Mod en frappant sur l'épaule de Len Cannon. Et n'est-ce pas préférable que d'être resté à terre?... Où seriez-vous, les camarades et toi, à présent... si vous n'étiez pas ici?...

— Aux *Three-Magpies,* Mod...

— Non... et Adam Fry vous aurait mis à la porte, après la façon dont vous l'avez traité... Puis, les policemen vous auraient empoignés tous les quatre... et comme vous n'en êtes pas, je le suppose, à débuter devant le tribunal de police, on vous aurait gratifiés d'un ou deux bons mois de repos dans la prison de Dunedin...

— Prison en ville ou bâtiment en mer, c'est tout un..., répliqua Len Cannon, qui ne semblait pas résigné à son sort.

— Comment..., s'écria Vin Mod, des marins qui parlent de la sorte!...

— Ce n'était pas notre idée de naviguer..., déclara Len Cannon. Sans cette méchante bagarre d'hier, nous serions déjà loin sur les routes d'Otago...

— A peiner... à trimer... à crever de faim et de soif, l'ami, et pour quoi faire?...

— Faire fortune!... riposta Len Cannon...

— Faire fortune... dans les placers?... répondit Vin Mod. Mais il n'y a plus rien à pêcher là-bas... Est-ce que tu n'as pas vu ceux qui en reviennent?... Des cailloux, tant qu'on en veut et l'on peut s'en lester pour ne point revenir les poches vides!... Quant à des pépites, la récolte est finie, et ça ne repousse pas du jour au lendemain...

— J'en connais qui ne regrettent pas d'avoir lâché leur bâtiment pour les gisements de la Clutha...

— Et moi... j'en connais... quatre, qui ne regretteront pas de s'être embarqués sur le *James-Cook* au lieu d'avoir filé à l'intérieur!

— C'est pour nous que tu dis cela?...

— Pour vous et deux ou trois autres bons lurons de ton espèce...

— Et tu cherches à me fourrer dans la tête qu'un matelot gagne de quoi rire, manger et boire le restant de ses jours, à faire le cabotage pour le compte d'un capitaine et d'un armateur?

— Non, certes..., répliqua Vin Mod, à moins qu'il ne le fasse pour son propre compte!...

— Et le moyen... quand on n'est pas propriétaire du navire?...

— On peut quelquefois le devenir...

— Eh! crois-tu donc que mes camarades et moi nous ayons de l'argent à la banque de Dunedin pour l'acheter?...

— Non... mais enfin un malheur peut survenir... Si M. Gibson venait à disparaître... un accident, une chute à la mer... cela arrive aux meilleurs capitaines... Un coup de lame, il n'en faut pas plus pour vous déhaler... et, la nuit... sans qu'on s'en aperçoive... Puis le matin, plus personne... »

Len Cannon regardait Vin Mod, les yeux dans les yeux, se demandant s'il comprenait bien ce langage.

L'autre continua :

« Et alors que se passe-t-il?... On remplace le capitaine, et, dans ce cas, c'est le second qui prend le commandement du navire, ou, s'il n'y a pas de second, c'est le lieutenant...

— Et s'il n'y a pas de lieutenant... ajouta Len Cannon en baissant la voix, après avoir poussé du coude son interlocuteur, s'il n'y a pas de lieutenant... c'est le maître d'équipage...

— Comme tu dis, l'ami, et, avec un maître d'équipage comme Flig Balt, on va loin...

— Pas où l'on devait aller?... insinua Len Cannon, en coulant un regard de côté.

— Non... mais où l'on veut aller..., répondit Vin Mod, là où se font de bons coups de commerce... de bonnes cargaisons... de la nacre, du coprah, des épices... tout cela dans la cale du *Little-Girl*.

— Comment... le *Little-Girl?*...

— Ce serait le nouveau nom du *James-Cook*... un joli nom, n'est-ce pas, et qui doit porter bonheur! »

Vin Mod mit alors Len Cannon au courant de l'affaire convenue avec Flig Balt. Len Cannon, très accessible à des propositions de ce genre, ne montra aucune surprise à les entendre, aucune répugnance à les débattre, aucune hésitation à les accepter. Néanmoins, il voulait

des garanties, il entendait avoir l'assurance que le maître d'équipage était de connivence avec Vin Mod.

« Ce soir, après le quart de huit heures, pendant que tu seras à la barre, Flig Balt te parlera, Len... Ouvre l'oreille...

— Et c'est lui qui commandera le *James-Cook?...* demanda Len Cannon, qui eût sans doute préféré n'être sous les ordres de personne.

— Eh oui... mille diables!... répliqua Vin Mod. Il faut bien avoir un capitaine!... Seulement, c'est toi, Len, tes camarades et nous tous qui serons les armateurs...

— Convenu, Mod... Dès que je serai seul avec Sexton, Bryce et Kyle, je leur toucherai deux mots de l'affaire... »

Vin Mod expliqua pourquoi le coup devait être exécuté avant l'arrivée à Wellington, où embarqueraient M. Hawkins et le fils Gibson... Avec deux hommes de plus, la partie serait moins sûre... Dans tous les cas, si ce n'était pas cette nuit, il fallait que ce fût l'autre... pas plus tard... ou il y aurait moins de chance de réussir. Len Cannon comprit ces raisons. Le soir venu, il préviendrait ses camarades dont il répondait comme de lui. Du moment que le maître d'équipage ordonnerait, ils obéiraient au maître d'équipage... Mais, d'abord, Flig Balt devait confirmer tout ce que venait de dire Vin Mod...

Vers huit heures, tandis que Len Cannon était à la barre, Flig Balt, en sortant du rouf, se dirigea vers l'arrière. Le capitaine s'y trouvant alors, il y avait lieu d'attendre qu'il eût regagné sa cabine, après avoir donné ses ordres pour la nuit. La brise de nord-ouest tenait encore, bien qu'elle eût un peu molli au coucher du soleil. La mer promettait d'être belle jusqu'au matin...

Enfin, tout allait bien à bord. Le brick n'aurait à modifier sa route qu'à trois ou quatre heures du matin, lorsqu'il serait en vue du port d'Akaroa. Aussi M. Gibson, un dernier coup d'œil donné à l'horizon et à la voilure, regagna-t-il sa cabine qui prenait jour sur l'avant du rouf. Il n'y eut pas long à dire entre Flig Balt et Len Cannon. Le maître d'équipage confirma les propositions

de Vin Mod. Pas de demi-mesures... On jetterait le capitaine par-dessus le bord, après l'avoir surpris dans sa cabine, et, comme on ne pouvait compter sur Hobbes, Wickley et Burnes, on les enverrait le rejoindre... Len Cannon n'avait donc qu'à s'assurer du concours de ses trois camarades.

« Et quand?... demanda Len Cannon.

— Cette nuit... répondit Vin Mod, qui avait pris part à l'entretien.

— Quelle heure?

— Entre onze heures et minuit, répondit Flig Balt. A ce moment, Hobbes sera de quart avec Sexton, Wickley à la barre... Il n'y aura pas à les tirer du poste, et, après que nous serons débarrassés de ces honnêtes matelots...

— Entendu », répondit Len Cannon, sans éprouver plus d'hésitation que de scrupule.

Puis abandonnant la roue à Vin Mod, il se dirigea vers l'avant afin de mettre Sexton, Bryce et Kyle au courant de l'affaire. Arrivé au pied du mât de misaine, c'est inutilement qu'il chercha Sexton et Bryce. Ils auraient dû être de quart, et ni l'un ni l'autre n'étaient là. Wickley, qu'il interrogea, se contenta de hausser les épaules.

« Où sont-ils? demanda Len Cannon.

— Dans le poste... ivres morts... tous les deux!...

— Ah! les brutes! murmura Len Cannon. Les voilà saouls pour toute la nuit, et rien à en faire! »

Une fois descendu, il trouva ses camarades vautrés sur leurs cadres. Il les secoua... Des brutes, en vérité!... Ils avaient volé une bouteille de gin dans la cambuse, ils l'avaient vidée jusqu'à la dernière goutte... Impossible de les tirer de cette ivresse, d'où ils ne sortiraient qu'au matin... Impossible de leur communiquer les projets de Vin Mod!... Impossible de compter sur eux pour les mettre à exécution avant le lever du soleil, car, sans eux, la partie était trop inégale!...

Lorsque Flig Balt eut été prévenu, on se figure aisément ce que fut sa colère. Vin Mod ne le calma pas sans peine, et lui aussi vouait à la potence ces misé-

rables ivrognes!... Mais enfin, rien n'était perdu... Ce qui ne pouvait se faire cette nuit se ferait la nuit prochaine...

Lorsque Harry Gibson monta de grand matin sur le pont, il constata que les hommes de quart étaient à leur poste, et le brick en bonne direction par le travers de Christchurch, après avoir doublé la presqu'île de Banks.

Cette journée du 27 s'annonça bien. Cependant la brise montrait une tendance à calmir, et le brick, ce jour-là, ferait moins de route que la veille. D'où probabilité qu'il n'arriverait pas la nuit à Wellington. Vers cinq heures de l'après-midi, on avait seulement connaissance des hauteurs du Ben More, dans le sud du petit port de Flaxbourne.

Entre minuit et une heure du matin, tandis que le capitaine serait endormi, Vin Mod et Len Cannon pénétreraient dans sa cabine, le bâillonneraient, l'enlèveraient et le jetteraient à la mer avant qu'il eût le temps de pousser un cri. A ce moment, Hobbes et Burnes, étant de quart, seraient saisis par Kyle, Sexton, Bryce, et subiraient le même sort. Resterait Wickley dans le poste; Koa et Flig Balt en auraient facilement raison, ainsi que du mousse. L'exécution faite, il n'y aurait plus à bord que les auteurs du crime, pas un seul témoin, et le *James-Cook*, larguant ses écoutes, gagnerait à toutes voiles les parages du Pacifique dans l'est de la Nouvelle-Zélande.

C'était à huit heures que le capitaine devait rentrer dans sa cabine, après avoir laissé le quart au maître d'équipage. Il n'y aurait qu'à surveiller le passage des navires à l'ouvert du détroit. Au reste, la nuit serait claire, et aucune voile ne paraissait à l'horizon. Avant huit heures, cependant, une fumée fut signalée par tribord arrière, et on ne tarda pas à voir un steamer qui doublait le cap Campbell. Vin Mod et Flig Balt n'en prirent point ombrage. Assurément, étant donné sa marche, il aurait bientôt dépassé le brik. C'était un aviso de l'Etat qui n'avait pas encore amené ses couleurs. Or, à cet instant, un coup de fusil se fit entendre,

et le pavillon britannique descendit de la corne de brigantine.

Harry Gibson était resté sur le pont. Allait-il donc y demeurer tant que serait en vue cet aviso, qui faisait la même route que le *James-Cook,* soit qu'il eût l'intention de traverser le détroit, soit qu'il fût à destination de Wellington?... Voilà ce que se demandaient Flig Balt et Vin Mod, non sans une certaine appréhension, et même une certaine impatience, tant il leur tardait d'être seuls sur le pont. Une heure s'écoula. M. Gibson, assis près du rouf, ne paraissait point songer à rentrer. Il échangeait quelques mots avec l'homme de barre, Hobbes, et observait l'aviso, qui ne se trouvait pas à un mille du brick.

Que l'on juge donc du désappointement de Flig Balt, de ses complices, un désappointement qui tournait à la rage. Le bâtiment anglais ne marchait plus qu'à petite vitesse et sa vapeur fusait par le tuyau d'échappement.

Pourquoi cet aviso avait-il donc ralenti sa marche?... Etait-ce quelque accident survenu à sa machine?... Ou plutôt ne voulait-il pas entrer de nuit dans le port de Wellington, dont les passes sont assez difficiles?...

Len Cannon, Sexton, Kyle, Brycé, eurent d'abord la pensée que cet aviso avait été envoyé de Dunedin à leur poursuite; que la police, ayant appris leur embarquement et leur départ sur le brick, cherchait à les reprendre. Mais ils ne tardèrent pas à être rassurés. L'aviso ne fit aucun signal pour entrer en communication avec le brick, et ne mit point d'embarcation à la mer. Le *James-Cook* ne serait pas l'objet d'une perquisition, et les recrues des *Three-Magpies* pouvaient être tranquilles à bord. Mais, si toute crainte fut bannie de ce chef, on imagine aisément la colère qu'éprouvèrent le maître d'équipage et Vin Mod. Impossible d'agir cette nuit, et le lendemain le brick serait à son mouillage de Wellington. Se jeter sur le capitaine Gibson, sur les trois matelots, cela ne se ferait pas sans bruit. Ils résisteraient, ils crieraient, et leurs cris seraient entendus de l'aviso, qui ne se trouvait plus qu'à deux ou trois encablures...

« Malédiction!... grommelait Vin Mod. Rien à

faire!... On risquerait d'être envoyé à bout de vergues de ce damné bateau...

— Et demain, ajouta Flig Balt, l'armateur et Nat Gibson seront à bord! »

Le jour revint de bonne heure. Le *James-Cook* avait passé à l'ouvert de Blenheim, situé sur le littoral de Tawaï-Pounamou, côté ouest du détroit; puis il s'était rapproché de la pointe Nicholson, qui se projette à l'entrée de la baie de Wellington. Enfin, à six heures du matin, il pénétrait dans cette baie en même temps que l'aviso et venait mouiller au milieu du port.

IV

A WELLLINGTON

La ville de Wellington est bâtie à la pointe sud-ouest de l'île du Nord, au fond d'une baie disposée en fer à cheval. Très abritée contre les vents du large, elle offre d'excellents mouillages. Si le *James-Cook* n'avait point porté ses amarres à quai, c'était pour cette raison que le capitaine Gibson voulait rendre plus difficile la désertion des hommes. La fièvre de l'or exerçait autant de ravages à Wellington qu'à Dunedin et dans les autres ports néo-zélandais. Plusieurs navires se trouvaient dans l'impossibilité d'appareiller. M. Gibson devait donc prendre toutes précautions pour garder son équipage au complet, même ces recrues des *Three-Magpies* qu'il eût cependant et très volontiers échangées contre d'autres. D'ailleurs, sa relâche à Wellington allait être de très courte durée, — à peine vingt-quatre heures.

Les premières personnes qui reçurent sa visite furent M. Hawkins et Nat Gibson. Le capitaine s'était fait mettre à terre dès son arrivée, et huit heures sonnaient lorsqu'il se présenta au comptoir de M. Hawkins, situé à l'extrémité d'une des rues qui débouchent sur le port.

« Mon père!...

— Mon ami! »

Ainsi Harry Gibson fut-il accueilli à son entrée dans le bureau. Il avait devancé son fils et M. Hawkins, qui se disposaient à descendre sur le quai, ce qu'ils faisaient chaque matin, pour voir si le *James-Cook* ne serait pas enfin signalé par la vigie du sémaphore. Le jeune homme s'était d'abord jeté au cou de son père, puis l'armateur pressa celui-ci dans ses bras.

M. Hawkins, âgé de cinquante ans à cette époque, était un homme de moyenne taille, cheveux grisonnants, sans barbe, les yeux clairs et doux, bonne santé, bonne constitution, très ingambe, très actif, très entendu au commerce, très hardi en affaires.

On sait que sa situation à Hobart-Town donnait toute sécurité, et il aurait déjà pu se retirer, fortune faite. Mais il ne lui eût pas convenu, après une existence si laborieuse, de rester oisif. Aussi, dans le but de développer ses armements, qui comprenaient plusieurs autres navires, venait-il de fonder ce comptoir à Wellington avec un associé, M. Balfour. Nat Gibson deviendrait le principal employé à part d'intérêt, dès que le *James-Cook* aurait achevé sa campagne.

Le fils du capitaine Gibson, alors âgé de vingt et un ans, d'intelligence vive, d'esprit sérieux, ressentait pour son père et pour sa mère une affection profonde, et aussi pour M. Hawkins. Il est vrai, ce dernier et le capitaine étaient liés si intimement que Nat Gibson pouvait les confondre dans la même amitié. Ardent, enthousiaste, aimant les belles choses, il était artiste tout en montrant des dispositions pour les affaires commerciales. D'une taille au-dessus de la moyenne, les yeux noirs, les cheveux et la barbe châtains, la démarche élégante, l'attitude aisée, la physionomie sympathique, il plaisait dès le premier abord, et on ne lui connaissait que des amis. D'un autre côté, pas de doute qu'il ne dût devenir, avec l'âge, résolu, énergique. D'un tempérament plus décidé que son père, il tenait de Mrs. Gibson.

En ses loisirs, Nat Gibson s'occupait avec plaisir et

goût de photographie. Pendant son séjour à Wellington, il avait pris nombre de vues de la ville et des environs.

Après avoir présenté le capitaine à M. Balfour, M. Hawkins rentra dans son bureau, où le suivirent M. Gibson et son fils. Et là, tout d'abord, on parla d'Hobart-Town. La veille même était arrivée une lettre de Mrs Hawkins, et celles de Mrs Gibson attendaient depuis quelques jours le *James-Cook* à Wellington. Le capitaine prit connaissance de sa correspondance. Tout le monde allait bien là-bas.

« Encore cinq ou six semaines, dit M. Hawkins, et nous serons de retour à Hobart-Town...

— Chère mère, s'écria Nat Gibson, quel bonheur elle aura à nous revoir, autant que nous en avons eu, père, à t'embrasser!...

— Et que j'en ai, moi, cher enfant!

— Mon ami, dit M. Hawkins, j'ai toute raison de croire que la traversée du *James-Cook* sera maintenant de peu de durée...

— C'est mon avis, Hawkins.

— Même à moyenne vitesse, reprit l'armateur, la navigation est assez courte entre la Nouvelle-Zélande et la Nouvelle-Irlande...

— En cette saison surtout, répondit le capitaine. La mer est belle jusqu'à l'Equateur, les vents sont réguliers, et je pense comme toi que nous n'aurons aucun retard à subir, si notre relâche à Port-Praslin ne doit pas se prolonger...

— Il n'en sera rien, Gibson. J'ai reçu de notre correspondant, M. Zieger, une lettre très rassurante à ce sujet. Il y a dans l'archipel un gros stock de marchandises en nacre, en coprah, et le chargement du brick pourra s'effectuer sans difficultés.

— M. Zieger est-il prêt à prendre livraison de nos marchandises?... demanda le capitaine.

— Oui, mon ami, et je te le répète, j'ai l'assurance qu'il n'y aura aucun retard de ce chef.

— N'oublie pas, Hawkins, qu'après Port-Praslin le brick devra se rendre à Kerawara...

— C'est l'affaire de vingt-quatre heures, Gibson.

— Eh bien, père, dit Nat Gibson, nous pouvons être fixés sur la durée du voyage. Combien de jours notre relâche à Port-Praslin et à Kerawara?...

— Trois semaines environ.

— Et de Wellington à Port-Praslin?

— Tout autant.

— Et le retour en Tasmanie?...

— Oui... plutôt moins que plus.

— A peu près un mois.

— Ainsi, dans deux mois et demi, il est possible que le *James-Cook* soit revenu à Hobart-Town...

— Et, au commencement de l'année, les deux familles seront réunies...

— Deux familles qui n'en font qu'une! » répondit M. Hawkins.

Les mains de l'armateur et du capitaine se pressèrent affectueusement.

« Mon cher Gibson, dit alors M. Hawkins, nous déjeunerons ici avec M. Balfour...

— C'est entendu, Hawkins.

— As-tu affaire en ville?...

— Non, répondit le capitaine, mais il faut que je retourne à bord.

— Eh bien, au *James-Cook!* s'écria Nat Gibson. Cela me fera plaisir de revoir notre brick avant d'y transporter nos bagages de passagers.

— Tu es toujours content de ton maître d'équipage?... demanda M. Hawkins.

— Toujours, répondit le capitaine Gibson. C'est un homme zélé et qui connaît bien le service.

— Et l'équipage?...

— Des anciens matelots, rien à dire.

— Et ceux que tu as engagés à Dunedin?...

— Ils ne m'inspirent guère de confiance, mais je n'ai pas trouvé mieux.

— Ainsi le *James-Cook* partira?...

— Dès demain, s'il ne nous arrive pas ici ce qui nous est arrivé à Dunedin. En ce moment, il n'est pas bon

pour les capitaines du commerce de relâcher dans les ports de la Nouvelle-Zélande! »

Au moment où le capitaine prononça le nom du maître d'équipage, M. Hawkins n'avait pu retenir un geste assez significatif.

« Si je t'ai parlé de Flig Balt, reprit-il alors, c'est qu'il ne m'avait pas fait très bonne impression quand nous l'avons engagé à Hobart-Town.

— Oui... je sais, répondit le capitaine, mais tes préventions ne sont point justifiées... Il remplit ses fonctions avec zèle, les hommes savent qu'il faut lui obéir, et, je te le répète, le service du bord n'a rien laissé à désirer. »

On le voit, la confiance que Flit Balt inspirait à Harry Gibson, confiance fort mal placée, était entière, tant ce fourbe avait su jouer son jeu comme Vin Mod. C'est pourquoi, lorsque M. Hawkins demanda encore si le capitaine était sûr des quatre matelots qui n'avaient point déserté :

« Vin Mod, Hobbes, Wickley, Burnes sont de bons marins, répondit-il, et ce qu'ils n'ont pas fait à Dunedin, ils n'auraient pas cherché à le faire ici.

— On leur en tiendra compte au retour, déclara l'armateur.

— Aussi, reprit le capitaine, ce n'est pas pour eux que j'ai défendu aux hommes de descendre à terre... c'est à propos des quatre recrues. »

Et M. Gibson fit connaître dans quelles conditions Len Canon, Sexton, Kyle, Bryce étaient venus à bord, ayant hâte d'échapper aux policemen de Dunedin, après une bataille dans la taverne des *Three-Magpies*.

« De véritables pratiques?... dit l'armateur.

— Assurément, mon ami, mais tu sais en quel embarras j'étais, et comment j'y ai été retardé d'une quinzaine de jours!... J'en étais même à me demander s'il ne me faudrait pas attendre des mois pour compléter mon équipage!... Que veux-tu! on prend ce qu'on trouve... »

M. Hawkins, M. Gibson et son fils quittèrent le

comptoir, descendirent sur le quai, hélèrent une des embarcations employées au service du port et se firent conduire à bord du brick.

Ce fut le maître d'équipage qui les reçut, toujours obséquieux, toujours empressé, et auquel M. Hawkins, rassuré par les déclarations du capitaine, réserva bon accueil.

Les trois matelots, Hobbes, Wickley et Burnes qui naviguaient depuis plusieurs années sur le *James-Cook*, sans avoir donné aucun sujet de plainte, obtinrent les félicitations de M. Hawkins, qui adressa quelques paroles à Vin Mod.

Quant aux recrues, M. Hawkins se contenta de les saluer d'un simple bonjour.

Après une heure, pendant laquelle M. Hawkins et M. Gibson examinèrent ensemble les comptes du voyage, le capitaine annonça que le brick mettrait en mer le lendemain au lever du jour. L'armateur et Nat Gibson reviendraient dans la soirée prendre possession de leur cabine, où ils auraient préalablement fait transporter les bagages. Cependant, avant de regagner le quai, M. Gibson demanda à Flig Balt s'il n'avait pas besoin de se rendre à terre :

« Non, capitaine, répondit le maître d'équipage. Je préfère rester à bord... c'est plus prudent... et surveiller les hommes...

— Vous avez raison, Balt, dit M. Gibson. Il faut toutefois que le cuisinier aille aux provisions...

— Je l'y enverrai, capitaine, et, s'il est nécessaire, deux matelots avec lui. »

Tout étant convenu, le canot qui avait ramené l'armateur et ses compagnons les reconduisit à quai. De là, ils revinrent au comptoir, où demeurait M. Balfour, qui se réunit à eux pour le déjeuner. Pendant le repas, on causa d'affaires. Jusqu'ici le voyage en cours du *James-Cook* avait été des plus favorisés et donnait de beaux bénéfices.

Le déjeuner achevé, M. Gibson voulut s'occuper des approvisionnements du brick que le cuisinier viendrait

chercher dans l'après-midi : conserves, volailles, porcs, farine, légumes secs, fromages, bière, gin et sherry, café et épiceries de diverses sortes.

« Père, tu ne sortiras pas d'ici avant que j'aie fait ton portrait!... déclara Nat.

— Comment... encore!... s'écria le capitaine.

— Voilà, mon ami, ajouta M. Hawkins, nous sommes tous les deux possédés du démon de la photographie, et nous ne laissons aucun repos aux gens tant qu'ils n'ont pas posé devant notre objectif!... Ainsi il faut te soumettre de bonne grâce!...

— Mais j'en ai déjà deux ou trois de ces portraits, chez moi, à Hobart-Town!...

— Eh bien, cela fera un de plus, répondit Nat Gibson, et, puisque nous partons demain, M. Balfour se chargera de l'expédier à ma mère par le prochain courrier.

— C'est entendu, dit M. Balfour.

— Vois-tu, père, reprit le jeune homme, un portrait, c'est comme un poisson... Il n'a de valeur que lorsqu'il est frais!... Songe donc, tu as maintenant dix mois de plus qu'à l'époque de ton départ d'Hobart-Town, et je suis sûr que tu ne ressembles pas à ta dernière photographie, celle qui est placée sur la cheminée de ta chambre... »

Nat Gibson possédait un de ces appareils portatifs perfectionnés qui donnent le négatif en quelques secondes. M. Gibson fut très réussi, paraît-il, à ce que dit son fils, lorsqu'il eut examiné le cliché, dont l'épreuve serait laissée aux soins de M. Balfour.

M. Hawkins, le capitaine et Nat quittèrent alors le comptoir afin de se procurer tout ce qu'exigeait une navigation de neuf à dix semaines.

Vers six heures, M. Hawkins, le capitaine et Nat Gibson rentrèrent au comptoir pour dîner; puis, après avoir pris congé de M. Balfour, ils se firent conduire à bord du brick, qui serait prêt à lever l'ancre dès les premières lueurs du jour.

V

EN VUE DE L'ILE NORFOLK

Il était six heures du matin lorsque le *James-Cook* appareilla toutes voiles dehors. Cette première journée s'écoula dans des conditions agréables. M. Hawkins et Nat Gibson, assis près du rouf, s'abandonnaient à cette impression délicieuse de la marche d'un navire. Une moitié de l'équipage était de quart à l'avant; l'autre se reposait dans le poste, après avoir reçu la ration du matin. Le jour venu, le brick passa à l'ouverture de New-Plymouth, une des villes importantes de l'Ile du Nord.

Depuis que le *James-Cook* avait quitté le port de Wellington, les chances de pouvoir s'en emparer étaient assurément diminuées. Flig Balt et Vin Mod s'entretenaient souvent à ce sujet. Et, ce jour-là, à l'heure du déjeuner, qui réunissait dans le rouf M. Hawkins, Nat Gibson et le capitaine, ils en causèrent encore. Vin Mod tenait la barre et ils ne couraient pas le risque d'être entendus des matelots de quart à l'avant.

« Ah! cet aviso de malheur!... ne cessait de répéter Vin Mod. C'est lui qui a empêché le coup!... Pendant vingt-quatre heures ce satané bâtiment est resté par notre travers!... Si son commandant est jamais envoyé à bout de vergue, je demande à haler sur la corde qui lui serrera le cou!... Ne pouvait-il donc pas continuer sa route au lieu de marcher de conserve avec le brick?... Sans lui, le *James-Cook* serait maintenant débarrassé du capitaine et de ses hommes!... Il rallierait les mers de l'Est, avec une bonne cargaison pour les Tonga ou les Fidji...

— Tout ça... c'est des mots! observa Flig Balt.

— On se soulage comme on peut!... répondit Vin Mod.

— La question est de savoir, reprit le maître d'équipage, si la présence à bord de l'armateur et du fils Gibson ne nous oblige pas à renoncer...

— Jamais! s'écria Vin Mod. Nos compagnons n'entendent pas ce refrain-là!... Len Cannon et les autres auraient bien trouvé le moyen de filer à Wellington, s'ils avaient pensé que le brick reviendrait tranquillement à Hobart-Town!... Ce qu'ils veulent, c'est naviguer pour leur propre compte, et non pour le compte de M. Hawkins!

— Tout ça... des mots, je le répète... dit Flig Balt, qui haussait les épaules. Pouvons-nous espérer que l'occasion se présentera?...

— Oui!... oui!... affirma Vin Mod, que la colère prenait à voir le découragement du maître d'équipage, et l'on saura bien en profiter!... Et si ce n'est pas aujourd'hui ni demain... plus tard... dans ces parages de la Papouasie... au milieu de ces archipels où la police ne vous gêne guère!... Une supposition, par exemple... l'armateur et quelques autres, le fils Gibson, deux ou trois matelots ne reviennent pas à bord un soir... On ignore ce qu'ils sont devenus... Le brick repart, n'est-ce pas?... »

Et ces criminelles pensées, Vin Mod, parlant à voix basse, les soufflait pour ainsi dire dans l'oreille de Flig Balt. Décidé à ne point le laisser faiblir, résolu à le pousser jusqu'au bout, il ne put retenir un formidable juron, lorsque le maître d'équipage lui envoya pour la troisième fois sa peu encourageante réponse :

« Des mots, tout ça... rien que des mots! »

Vin Mod lança encore un horrible juron qui, cette fois, se fit entendre jusque dans la salle du rouf. M. Gibson, se levant de table, parut à la porte de l'arrière.

« Qu'y a-t-il donc?... demanda-t-il.

— Rien, monsieur Gibson, répondit Flig Balt, une embardée qui a failli étaler Vin Mod sur le pont...

— J'ai cru que j'allais être envoyé par-dessus les bastingages!... ajouta le matelot.

— Le vent est vif, la mer dure, dit M. Gibson, après

avoir examiné d'un rapide coup d'œil la voilure du brick.

— La brise tend à haler l'est, fit observer Flig Balt.

— En effet, arrive un peu, Mod... Il n'y a pas d'inconvénient à se rapprocher de terre. »

Puis, cet ordre donné et exécuté, M. Gibson rentra dans le rouf. Dans l'après-midi, toujours servi par une forte brise, ayant perdu de vue la cime du Whare-Orino, haut de deux mille pieds, dont la base trempe dans la mer, le *James-Cook* passa devant les ports de Kawhia et d'Aota, où rentrait une flottille de bateaux de pêche qui ne pouvait plus tenir le large. M. Gibson dut alors prendre un ris dans les huniers tout en conservant la misaine, la grande voile, la brigantine et les focs. Si la mer devenait plus dure, si le vent tournait à la tempête, il aurait toujours un refuge pour la nuit, puisque, vers six heures du soir, le bâtiment serait à l'ouvert d'Auckland. Aussi préféra-t-il ne point s'écarter de sa route.

Le lendemain, 2 novembre, par un vent plus modéré et une mer plus maniable, le brick passait grand largue à l'ouvert d'une autre rade, plus vaste que celle d'Auckland, la rade de Kaipara, au fond de laquelle s'est fondé Port-Albert. Enfin, vingt-quatre heures plus tard, car la brise avait notablement calmi, les hauteurs des Mannganni-Bluff, la baie Hokianga, la pointe Beef, le cap Van Diemen, après un parcours de soixante-dix à quatre-vingts milles, restaient en arrière. La mer s'ouvrait librement devant l'étrave jusqu'au fouillis de ces archipels des Tonga, des Hébrides, des Salomon, qui sont compris entre l'Equateur et le Tropique du Capricorne.

Un grand soleil semblait mettre la mer en ébullition, comme si elle eût été surchauffée dans ses couches inférieures. Les hautes voiles se gonflaient et le *James-Cook* laissait un léger sillage derrière lui. Et, dans la matinée, comme M. Hawkins, Nat Gibson et le capitaine causaient de ce dont il est si naturel de s'entretenir en cours de navigation, du temps qu'il fait et du temps qu'il fera, M. Gibson dit :

« Je ne crois pas que cela dure...

— Et pourquoi?... demanda l'armateur.

— Je vois à l'horizon certains nuages qui nous donneront bientôt du vent... ou je me trompe fort.

— Mais ils ne s'élèvent pas, ces nuages, fit observer M. Hawkins, ou, s'ils montent un peu, ils se dissipent...

— N'importe, mon ami, ils finiront par prendre corps, et les nuages, c'est de la brise...

— Qui nous serait favorable, ajouta Nat Gibson.

— Oh! fit le capitaine, nous n'avons pas besoin d'une brise à trois ris!... Seulement de quoi remplir nos bonnettes et arrondir nos basses voiles...

— Et que dit le baromètre?... demanda M. Hawkins.

— Il a une légère tendance à baisser », répondit Nat Gibson, après avoir consulté l'appareil placé dans la salle du rouf.

Un peu plus tard, le jeune homme montrait de la main un long panache noirâtre allongé au-dessus de l'horizon du nord-ouest. On ne pouvait le confondre avec un nuage. C'était la fumée d'un steamer qui marchait rapidement dans la direction du brick. Avant une heure les deux bâtiments seraient par le travers l'un de l'autre.

Harry Gibson avait sa longue-vue aux yeux, et, une vingtaine de minutes après que le steamer eut été signalé, il se crut en mesure d'affirmer que c'était un français. Il ne se trompait pas, et, alors que le bâtiment n'était plus qu'à deux milles du *James-Cook,* le pavillon tricolore monta à la corne de sa brigantine. Le brick répondit aussitôt en arborant le pavillon du Royaume-Uni. Ce steamer de huit à neuf cents tonneaux, très probablement un charbonnier, devait être à destination de l'un des ports de la Nouvelle-Hollande.

Vers onze heures et demie, il se trouvait à quelques encablures du brick, et il s'en approcha davantage, comme s'il avait l'intention de le « raisonner ». A bord du bâtiment, on ne se préparait pas à mettre une embarcation à la mer et les demandes et réponses s'échangeraient au moyen du porte-voix, suivant l'usage. Et voici ce qui fut dit entre le steamer et le brick, en anglais :

« Le nom du navire?...

— *James-Cook*, d'Hobart-Town.

— Capitaine?...

— Capitaine Gibson. Et vous?...

— L'*Assomption*, de Nantes, capitaine Foucault.

— Vous allez?

— A Sydney, Australie. Et vous?...

— A Port-Praslin, Nouvelle-Irlande.

— Et vous venez d'Auckland?...

— Non, de Wellington. Et vous?...

— D'Amboine des Moluques.

— Bonne navigation?...

— Bonne... Un renseignement. A Amboine, on est très inquiet de la goélette *Wilhelmina*, de Rotterdam, qui devait être arrivée depuis un mois, venant d'Auckland. Vous n'en avez eu aucune nouvelle?...

— Aucune.

— Il est possible que la *Wilhelmina* se trouve désemparée à la suite de quelque tempête...

— Possible, en effet.

— On vous prie de veiller en traversant ces parages...

— Nous veillerons.

— Et, maintenant, bon voyage, capitaine Gibson.

— Bon voyage, capitaine Foucault! »

Une heure après, le *James-Cook*, qui avait perdu de vue le steamer, remontait le cap au nord-ouest, en se dirigeant vers l'île Norfolk.

Un quadrilatère presque régulier sur trois de ses côtés, dont le littoral s'arrondit, se relève et modifie vers le nord-ouest la régularité; à ses quatre angles les pointes Howe, Nord-Est, Rocs et Rochy; plus excentriquement un pic, le Pitt-Mount, qui dresse sa cime à environ onze cents pieds d'altitude : telle est la figure géométrique de l'île Norfolk, située en ces parages du Pacifique par 29° 02 de latitude sud et 105° 42 de longitude est.

Cette île n'a que six lieues de périmètre, et, de même que toutes ses pareilles de ce vaste océan, elle est entourée d'un anneau de corail qui la défend comme une muraille défend une ville forte.

Quatre jours après avoir perdu de vue les extrêmes pointes de la Nouvelle-Zélande, le *James-Cook* eut connaissance de l'île Norfolk. Dans l'après-midi, la vigie signala une hauteur qui se dessinait dans le nord-est. C'était la cime du Pitt-Mount, et, vers cinq heures, le bâtiment se tenait par le travers de la pointe nord-est de l'île Norfolk.

Au cours de cette navigation, M. Gibson avait fait attentivement surveiller cette partie du Pacifique. Aucune épave ne s'était rencontrée sur la route du *James-Cook*, et le mystère de la disparition du navire hollandais *Wilhelmina* restait toujours à découvrir.

A mesure que le soleil déclinait derrière les hauteurs de l'île, le vent tombait, la mer prenait une apparence laiteuse, les rides disparaissaient de sa surface à peine gonflée par la longue houle. Assurément, le jour revenu, le brick serait encore en vue de l'île. Il n'en était qu'à deux milles et, par prudence, il évitait de s'en approcher davantage, car les bancs de coraux s'allongent dangereusement au large. D'ailleurs, le *James-Cook* était presque aussi immobile que s'il eût été mouillé sur son ancre. Aucun courant ne le déplaçait; les voiles pendaient sur leurs cargues en gros plis. Si la brise se levait, il n'y aurait qu'à les laisser retomber pour faire route. M. Gibson et ses passagers n'avaient donc qu'à jouir de cette soirée magnifique sous un ciel pur de toute vapeur.

Après le dîner, M. Hawkins, le capitaine et Nat Gibson vinrent s'asseoir à l'arrière.

« Père, dit alors Nat Gibson, me permets-tu de prendre le canot?...

— Et que veux-tu faire?...

— Pêcher au pied des roches... Nous avons encore deux heures de jour... C'est le bon moment, et je serai toujours en vue du brick. »

Il n'y avait aucun inconvénient à ne pas satisfaire le désir du jeune homme. Deux matelots et lui suffiraient pour tendre des lignes à l'accore des bancs de corail. Ces eaux étant très poissonneuses, ils ne reviendraient pas sans avoir fait bonne pêche.

D'ailleurs, M. Gibson crut devoir mouiller à cette place. Le courant portant plutôt vers le sud-est, il envoya son ancre avec trente-cinq brasses de chaîne sur un fond de sable.

Le canot paré, Hobbes et Wickley se disposèrent à accompagner Nat Gibson. C'étaient, on ne l'ignore pas, deux honnêtes marins auxquels le capitaine pouvait se fier.

« Va donc, Nat, dit-il à son fils, et ne t'attarde pas jusqu'à la nuit...

— Je te le promets, père.

— Et rapporte-nous une bonne friture pour le déjeuner de demain, ajouta M. Hawkins... et aussi un peu de brise, s'il en reste encore sur la côte! »

L'embarcation déborda et, sous la vigoureuse poussée des avirons, elle eut bientôt franchi les deux milles qui séparaient le brick des premières roches coralligènes. Des lignes furent mises en dehors, Nat Gibson n'avait pas eu besoin de lancer son grappin sur les récifs. Pas de courant, pas même de ressac. Le canot demeura stationnaire, dès que les avirons eurent été rentrés.

Après une heure au pied des bancs, le canot était en mesure de rapporter de quoi nourrir l'équipage pendant deux jours. Le poisson abonde au milieu de ces eaux claires, hérissées de plantes marines, sous lesquelles fourmillent les crustacés, les mollusques, langoustes, crabes, crevettes, hélives, ovules, patelles, et il faut qu'il soit inépuisable, puisque les amphibies, phoques et autres, en font une énorme consommation.

Parmi les poissons que prirent les lignes et qui présentent une extraordinaire variété d'espèces, rivalisant par l'éclat de leurs couleurs, Nat Gibson et les deux matelots purent ramener plusieurs couples de blennies. Le blennie est un animal bizarre, yeux ouverts au sommet de la tête, mâchoires jugulées, couleur gris de lin, qui vit dans l'eau, court les grèves et saute sur les roches avec des mouvements de sarigue ou de kangourou.

Il était sept heures. Le soleil venait de disparaître, et sa dernière lueur empourprée s'éteignait à la pointe de Pitt-Mount.

« Monsieur Nat, dit Wickley, n'est-il pas temps de retourner à bord?...

— C'est prudent, ajouta Hobbes. Il se lève parfois, le soir, une petite brise de terre, et si le brick peut en profiter, il ne faut pas le faire attendre.

— Rentrez les lignes répondit le jeune homme, et retournons au *James-Cook*. Mais je crains bien de ne point rapporter à M. Hawkins le vent qu'il m'a commandé...

— Non, déclara Hobbes, pas de quoi remplir un béret!...

— Du côté du large, aucun nuage ne se lève... ajouta Wickley.

— Débordons... » ordonna Nat Gibson.

Mais, avant de s'éloigner du banc, il se leva à l'arrière de l'embarcation et parcourut du regard toute la bordure des récifs qui s'arrondissait autour de la pointe du nord-est. La disparition de la goélette dont on n'avait plus de nouvelles lui revenait à l'esprit... N'apercevrait-il pas quelque débris de la *Wilhelmina*, quelque épave que les courants auraient portée vers l'île?... Ne pouvait-il se faire que, la coque du bâtiment n'ayant pas été entièrement démolie, une partie de la carcasse fût encore visible au nord ou au sud de la pointe?...

Aussi les deux matelots observèrent-ils la côte sur une étendue de plusieurs milles. Ce fut inutilement. Ils ne virent aucun reste de la goélette signalée par le steamer.

Wickley et Hobbes allaient donc se mettre aux avirons, lorsque, sur une des roches détachées du littoral, Nat Gibson crut distinguer une forme humaine. Comme il s'en trouvait à une distance d'environ un mille, et au moment où le crépuscule commençait à obscurcir l'horizon, il se demanda s'il faisait ou non erreur. Etait-ce un homme que l'arrivée du canot avait attiré sur le rivage?... Cet homme n'agitait-il pas les bras pour appeler du secours?... Il était à peu près impossible de se prononcer.

« Voyez », dit Nat Gibson aux deux matelots.

Wickley et Hobbes regardèrent en cette direction. A cet instant, l'ombre envahissant cette portion du littoral,

la forme humaine, si forme humaine il y avait, disparut.
« Je n'ai rien vu... dit Wickley.
— Ni moi... déclara Hobbes.
— Cependant, reprit Nat Gibson, je crois bien ne pas m'être trompé... Un homme était là... tout à l'heure...
— Vous croyez avoir aperçu un homme?... demanda Wickley.
— Oui... là... au sommet de cette roche, et il faisait des gestes... Il devait même appeler... mais sa voix ne pouvait parvenir jusqu'ici...
— On rencontre souvent des phoques sur ces grèves au coucher du soleil, observa Hobbes, et, lorsqu'un d'eux se dresse, on peut le confondre avec un homme...
— J'en conviens, répondit Nat Gibson, et, à cette distance... il est possible que j'aie mal vu...
— Est-ce que l'île de Norfolk est habitée maintenant?... demanda Hobbes.
— Non, répondit le jeune homme. Elle ne renferme pas d'indigènes... Cependant des naufragés peuvent avoir été contraints d'y chercher refuge...
— Et, s'il y a là des naufragés, ajouta Wickley, seraient-ce ceux de la *Wilhelmina?*...
— A bord! commanda Nat Gibson. Il est probable que demain le brick sera encore à cette place, et, avec nos longues-vues, nous parcourrons le littoral, qui sera en pleine lumière au lever du jour. »
Les deux matelots appuyèrent sur les avirons. En vingt minutes, le canot eut rallié le *James-Cook*. Puis, le capitaine, se défiant toujours d'une partie de son équipage, eut soin de faire remonter l'embarcation à son poste. La pêche fut bien accueillie par M. Hawkins, et, comme il s'intéressait à l'histoire naturelle, il put à loisir étudier ces blennies, dont il n'avait jamais eu aucun échantillon entre les mains.
Nat Gibson fit part à son père de ce qu'il croyait avoir aperçu au moment où il se déhalait des bancs de corail.
Le capitaine et l'armateur prêtèrent grande attention au récit du jeune homme.
« Il est possible que des pêcheurs soient sur ces para-

ges, fit remarquer Flig Balt, qui prenait part à la conversation.

— En effet, répondit l'armateur, et ce ne serait pas étonnant à cette époque de l'année...

— Est-ce que tu as vu quelque embarcation en dedans des récifs?... demanda le capitaine à son fils.

— Aucune, père.

— Je pense alors, reprit le maître d'équipage, que M. Nat se sera trompé... La soirée était déjà sombre... Donc, à mon avis, capitaine, si le vent se lève cette nuit, nous ferions bien d'appareiller. »

On le comprend, Flig Balt, déjà très contrarié de la présence de M. Hawkins et de Nat Gibson à bord du brick, ne devait rien craindre tant que l'embarquement de nouveaux passagers. En ces conditions, il serait contraint de renoncer à ses projets — ce qu'il n'entendait pas faire. Ses complices et lui étaient formellement résolus à s'emparer du navire avant son arrivée à la Nouvelle-Irlande.

« Cependant, reprit le capitaine, si Nat n'a point commis une erreur, s'il y a des naufragés sur cette côte de Norfolk,— et pourquoi ne seraient-ce pas ceux de la *Wilhelmina?...* — il faut leur porter secours... Je croirais manquer à mes devoirs d'homme et de marin si je remettais à la voile avant de m'être assuré...

— Mais, capitaine, insista le maître d'équipage, je le répète, peut-être que la brise, une brise favorable, se lèvera la nuit...

— Qu'elle se lève ou non, Balt, le *James-Cook* demeurera sur son ancre, et nous n'appareillerons pas sans avoir envoyé un canot en reconnaissance... Je ne quitterai l'île Norfolk qu'après avoir visité les environs d'East-North-Point, dussions-nous y consacrer une journée...

— Bien, père, et, cette journée, j'ai la conviction qu'elle ne sera pas perdue...

— N'est-ce pas ton avis, Hawkins? demanda le capitaine en se retournant vers l'armateur.

— Absolument », répondit M. Hawkins.

Lorsque Flig Balt eut regagné l'avant, il raconta à Vin Mod ce qui venait d'être dit et ce qui venait d'être décidé. Le matelot ne fut pas plus satisfait que le maître d'équipage. Après tout, peut-être Nat Gibson s'était-il trompé... Peut-être même aucun des naufragés de la *Wilhelmina* ne s'était-il réfugié sur cette côte... La question serait tranchée avant une douzaine d'heures.

La nuit arriva, nuit assez obscure, nuit de nouvelle lune. Un rideau de hautes brumes voilait les constellations. Néanmoins, la terre se montrait confusément dans l'ouest, une masse un peu plus sombre au pied de cet horizon. Vers neuf heures, une légère brise provoqua quelque clapotis autour du *James-Cook*, qui évolua d'un quart sur son ancre. Cette brise eût pu servir à gagner le nord, puisqu'elle halait le sud-ouest. Mais le capitaine ne revint point sur sa détermination, et le brick resta au mouillage. M. Hawkins, M. Gibson et son fils étaient assis à l'arrière. Peu pressés de rentrer dans leurs cabines, ils aspiraient l'air plus frais du soir, après les chaleurs du jour. Or, il était neuf heures vingt-cinq, lorsque Nat Gibson, se relevant et regardant du côté de la terre. fit quelques pas à bâbord :

« Un feu!... il y a un feu!... dit-il.

— Un feu?... répéta l'armateur.

— Oui, monsieur Hawkins.

— Et dans quelle direction?...

— Dans la direction de la roche où j'ai aperçu l'homme...

— En effet, déclara le capitaine.

— Vous voyez bien que je n'avais point fait erreur! » s'écria Nat Gibson.

Un feu brillait de ce côté, un feu de bois qui donnait de grandes flammes au milieu de tourbillons d'une fumée épaisse.

« Gibson, affirma M. Hawkins, c'est bien un signal qu'on nous fait...

— Pas de doute!... répondit le capitaine. Il y a des naufragés sur l'île! »

Des naufragés ou autres, mais assurément des êtres



UN HOMME SE TENAIT DEBOUT SUR LE ROCHER.

humains qui demandaient secours, et quelle anxiété ils devaient éprouver, et quelle crainte que ce brick n'eût déjà levé l'ancre!... Il convenait donc de les rassurer, et c'est ce qui fut fait à l'instant.

« Nat, dit-il, prends ton fusil, et réponds à ce signal. »

Le jeune homme rentra dans le rouf et en ressortit avec une carabine. Trois détonations éclatèrent, dont le littoral renvoya les échos au *James-Cook*. En même temps, un des matelots agita par trois fois un fanal, qui fut hissé en tête du mât de misaine.

Il n'y avait plus maintenant qu'à attendre le retour de l'aube, et le *James-Cook* se mettrait en communication avec ce point de l'île Norfolk.

IV

LES DEUX FRÈRES

Au lever de l'aube, une brumaille assez dense couvrait l'horizon de l'ouest. Du littoral de l'île Norfolk, on distinguait à peine la ligne rocheuse. Sans doute, ces vapeurs ne tarderaient pas à se dissiper. La cime du Pitt-Mount pointait au-dessus de ce brouillard, déjà baignée des rayons du soleil. Au surplus, le ou les naufragés ne devaient pas être inquiets. Bien que le brick fût encore invisible, n'avaient-ils pas entendu et aperçu pendant la nuit ses signaux en réponse aux leurs?... Le navire ne pouvait avoir quitté son mouillage, et, dans une heure, son canot serait envoyé à terre.

Du reste, avant de mettre une embarcation à la mer, M. Gibson préférait, non sans raison, que la pointe se fût dégagée des brumes. C'était là que le feu avait été allumé, c'était là que se montreraient les abandonnés qui réclamaient l'assistance du *James-Cook*. Evidemment, ils ne possédaient pas même une pirogue, car ils seraient déjà venus à bord

La brise du sud-est commençait à s'établir. Quelques nuages, allongés sur la ligne du ciel et de l'eau, indiquaient que le vent fraîchirait dans la matinée. Sans le motif qui le retenait sur son ancre, M. Gibson eût donné des ordres pour l'appareillage.

Un peu avant sept heures, le pied du banc coralligène, le long duquel écumait un ressac blanchâtre, se dessina sous la brume. Les volutes de vapeurs roulèrent les unes après les autres, et la pointe apparut. Nat Gibson, monté sur le rouf, sa longue-vue aux yeux, la promenait vers la côte. Il fut le premier à s'écrier :

« Il est là... ou plutôt... ils sont là!...

— Plusieurs hommes?... demanda l'armateur.

— Deux, monsieur Hawkins. »

Celui-ci prit la longue-vue à son tour :

« Oui, s'écria-t-il, et ils nous font des signaux... en agitant un morceau de toile au bout d'un bâton! »

L'instrument passa aux mains du capitaine, qui constata la présence de deux individus debout sur les dernières roches à l'extrémité de la pointe. Le brouillard, dissous alors, permettait de les distinguer même à l'œil nu. Qu'il y eût là celui des deux hommes que Nat Gibson avait aperçu la veille, cela ne pouvait plus faire l'objet d'un doute.

« Le grand canot à la mer! » commanda le capitaine.

Et, en même temps, par son ordre, Flig Balt hissa le pavillon britannique à la corne de brigantine en réponse aux signaux. L'embarcation descendue, le capitaine et son fils y prirent place, celui-ci à la barre. Quatre matelots se mirent aux avirons. Vin Mod était parmi eux, et, au moment où il enjambait la lisse, il fit au maître d'équipage un geste qui témoignait de son irritation.

Le canot se dirigea vers le banc de corail. La veille, en pêchant le long de ce banc, Nat Gibson avait remarqué une étroite ouverture qui permettrait de franchir la barrière des récifs. Jusqu'à la pointe il ne resterait plus qu'une distance de sept à huit encablures.

En moins d'un quart d'heure, l'embarcation atteignit la passe. On aperçut les dernières fumées du foyer qui

avait été entretenu toute la nuit et près duquel se tenaient les deux hommes. A l'avant du canot, Vin Mod, impatient, se retournait pour les voir, si bien qu'il entravait le mouvement des avirons.

« Attention à nager, Mod!... lui cria le capitaine. Tu auras le temps de satisfaire ta curiosité quand nous serons à terre.

— Oui... le temps! » murmura le matelot, qui, de rage, aurait cassé son aviron.

La passe sinuait entre les têtes de coraux qu'il eût été dangereux d'aborder. Ces arêtes aiguës, coupantes comme acier, eussent vite fait d'endommager la coque d'une embarcation. Aussi M. Gibson ordonna-t-il de modérer la vitesse. Il n'y eut, d'ailleurs, aucune difficulté à rallier l'extrémité de la pointe. La mer, qui sentait la brise du large, poussait l'embarcation. Un assez fort ressac écumait à la base des roches.

Le capitaine et son fils regardaient les deux hommes. La main dans la main, immobiles, silencieux, ils ne faisaient pas un geste, ils ne proféraient pas un cri. Lorsque le canot évolua pour ranger la pointe, Vin Mod put facilement les apercevoir.

L'un devait être âgé de trente-cinq ans, l'autre de trente. Vêtus d'habits en lambeaux, tête nue, rien n'indiquait qu'ils fussent des marins. A peu près de même taille, ils se ressemblaient assez pour que l'on pût reconnaître en eux deux frères, blonds de cheveux, barbe inculte. En tout cas, ce n'étaient point des indigènes polynésiens. Et alors, avant même que le débarquement fût effectué, lorsque le capitaine et son fils étaient encore assis sur le banc d'arrière, le plus âgé de ces deux hommes s'avança à l'extrémité de la pointe, et en anglais, mais avec un accent étranger, il cria :

« Merci pour être venus à notre secours... merci!

— Qui êtes-vous?... demanda M. Gibson dès qu'il accosta.

— Des Hollandais.

— Des naufragés?...

— Naufragés de la goélette *Wilhelmina*...

— Seuls sauvés?...

— Seuls, ou du moins, après le naufrage, seuls arrivés sur cette côte... »

Au ton suspensif de ces derniers mots, il fut évident que cet homme ignorait s'il avait trouvé refuge sur un continent ou sur une île.

Le grappin du canot fut envoyé à terre, et, quand un des matelots l'eut ajusté dans un creux de roche, M. Gibson et ses compagnons débarquèrent.

« Où sommes-nous?... demanda le plus âgé.

— A l'île Norfolk », répondit le capitaine.

Les naufragés apprenaient alors en quel endroit ils se trouvaient : une île isolée de cette portion de l'ouest du Pacifique. Ils y étaient seuls, d'ailleurs, de tous ceux que la goélette hollandaise comptait à son bord.

Sur la question de savoir ce qu'était devenue la *Wilhelmina,* si elle avait péri corps et biens, ils ne purent répondre d'une façon formelle à l'interrogatoire de M. Gibson. Quant aux causes du naufrage, voici ce qu'ils racontèrent : Quinze jours avant, la goélette avait été abordée pendant la nuit, — ce devait être à trois ou quatre milles dans l'est de l'île Norfolk.

« En sortant de notre cabine, dit l'aîné des deux frères, nous avons été entraînés dans un tourbillon... La nuit était obscure et brumeuse... Nous nous sommes accrochés à une cage à poules qui, heureusement, passait à notre portée... Trois heures après, le courant nous portait au banc de corail et nous avons gagné cette côte à la nage...

— Ainsi, demanda M. Gibson, voilà deux semaines que vous êtes sur l'île?...

— Deux semaines.

— Et vous n'y avez rencontré personne?...

— Personne.

— Et, répondit le plus jeune, nous sommes fondés à croire qu'il n'y a pas un être humain sur cette terre, ou, du moins, que cette partie du littoral est inhabitée.

— Vous n'avez pas eu la pensée de remonter vers l'intérieur?... dit Nat Gibson.

— Si, répondit l'aîné, mais il eût fallu s'aventurer à travers des forêts épaisses, au risque de s'y perdre, et dans lesquelles nous n'aurions peut-être pas trouvé à subsister.

— Et puis, reprit l'autre, où cela nous aurait-il conduits puisque, vous venez de nous l'apprendre, nous étions sur une île déserte?... Mieux valait encore ne point abandonner le rivage... C'eût été renoncer à toute chance d'être aperçus, si un navire venait en vue, et d'être sauvés, comme nous le sommes...

— Vous avez eu raison.

— Et ce brick... quel est-il?... demanda le plus jeune frère.

— Le brick anglais *James-Cook.*

— Et son capitaine?...

— C'est moi, répondit M. Gibson.

— Eh bien, capitaine, dit l'aîné en serrant la main de M. Gibson, vous voyez que nous avons bien fait de vous attendre sur cette pointe!

— Mais comment avez-vous pu vivre dans ces conditions de dénuement?... reprit M. Gibson.

— Notre nourriture consistait en quelques produits végétaux, répondit l'aîné, des racines déterrées çà et là, des choux-palmistes coupés à la tête des arbres, de l'oseille sauvage, du laiteron et du fenouil marin, des pommes de pin de l'araucaria... Si nous avions eu des lignes ou pu en fabriquer, il n'aurait pas été difficile de se procurer du poisson, car il abonde au pied des roches...

— Et du feu?... demanda Nat Gibson. Comment avez-vous pu en faire?...

— Les premiers jours, répondit le plus jeune, il a fallu s'en passer... Pas d'allumettes, ou plutôt des allumettes mouillées et hors d'usage... Par bonheur, en remontant vers la montagne, nous avons trouvé une solfatare qui jette encore quelques flammes... Des couches de soufre l'entouraient, ce qui nous a permis de cuire les racines et les légumes.

— Et c'est ainsi, reprit le capitaine, que vous avez vécu pendant quinze jours?...

— C'est ainsi, capitaine. Mais, je l'avoue, nos forces s'en allaient, et nous étions désespérés, lorsque, en revenant hier de la solfatare, j'ai aperçu un navire mouillé à deux milles de la côte.

— Le vent avait refusé, dit M. Gibson, et comme le courant menaçait de nous ramener vers le sud-est, je fus obligé de jeter l'ancre.

— Il était déjà tard, reprit l'aîné. A peine restait-il une heure de jour, et nous étions encore à plus d'une demi-lieue dans l'intérieur... Après avoir couru à toutes jambes vers la pointe, nous aperçûmes un canot qui se préparait à regagner le brick... J'ai appelé... J'ai, par gestes, réclamé secours...

— J'étais dans ce canot, dit alors Nat Gibson, et il m'a bien semblé voir un homme — rien qu'un — sur cette roche, au moment où l'obscurité commençait à se faire...

— C'était moi, répondit l'aîné. J'avais devancé mon frère... et quelle fut ma déception lorsque le canot s'éloigna sans que j'eusse été aperçu!... Nous avons cru que toute chance de salut nous échappait!... Il se levait un peu de brise... Le brick n'allait-il pas appareiller pendant la nuit?... Le lendemain ne serait-il pas déjà au large de l'île?...

— Pauvres gens!... murmura M. Gibson.

— La côte était plongée dans l'ombre, capitaine... On ne voyait plus rien du navire... Les heures s'écoulaient... C'est alors que nous vint l'idée d'allumer un feu sur la pointe... Des herbes desséchées, du bois sec, nous en apportâmes par brassées, et des charbons ardents du foyer que nous entretenions sur cette grève... Bientôt s'éleva une lueur éclatante... Si le bâtiment était toujours à son mouillage, elle ne pouvait échapper à la vue des hommes de quart!... Ah! quelle joie, lorsque, vers dix heures, nous entendîmes une triple détonation!... Un fanal brilla dans la direction du brick!... Nous avions été vus... Nous étions sûrs maintenant que le navire attendrait le jour avant de partir, et que nous serions recueillis dès l'aube... Mais il était temps, capitaine, oui!... il

était temps, et, comme à votre arrivée, je vous répète : Merci... merci!... »

Visiblement les naufragés paraissaient être à bout : alimentation insuffisante, forces épuisées, dénuement complet sous les haillons qui les recouvraient à peine, et l'on comprendra qu'ils eussent hâte d'être à bord du *James-Cook*. « Embarquez..., dit M. Gibson. Vous avez besoin de nourriture et de vêtements... Puis, nous verrons ce que nous pourrons faire. »

Dès que M. Gibson, son fils et les deux frères eurent pris place à l'arrière, le grappin fut ramené et le canot se dirigea à travers la passe. M. Gibson avait observé en les écoutant, à la manière dont ils s'exprimaient, que ces deux hommes étaient supérieurs à la classe où se recrutent d'ordinaire les matelots. Toutefois, il avait voulu attendre qu'ils fussent en présence de M. Hawkins pour s'informer de leur situation.

De son côté, à son vif déplaisir, Vin Mod s'était aussi rendu compte qu'il ne s'agissait point de ces marins prêts à tout comme Len Cannon et ses camarades de Dunedin, ni même de ces aventuriers dont la rencontre est trop fréquente en ces parages du Pacifique. Les deux frères ne faisaient point partie de l'équipage de la goélette. Ils étaient donc des passagers, et les seuls très probablement qui se fussent tirés sains et saufs de cet abordage. Aussi Vin Mod revenait-il plus irrité encore à la pensée que ses projets ne pourraient être mis à exécution. Le canot accosta. M. Gibson, son fils, les naufragés, montèrent sur le pont. Ces derniers furent aussitôt présentés à M. Hawkins, qui ne dissimula point son émotion, à voir en quel état misérable ils se trouvaient. Après leur avoir tendu la main :

« Soyez les bienvenus, mes amis! » dit-il.

Les deux frères, non moins impressionnés, avaient voulu se jeter à ses genoux : il les en empêcha.

« Non... reprit-il, non!... nous sommes trop heureux... »

Les mots lui manquaient, à cet excellent homme, et il ne put qu'approuver Nat Gibson qui cria : « A manger... qu'on leur donne à manger!... Ils meurent de faim! »

Les deux frères furent conduits dans le carré, où le premier déjeuner était servi, et là ils purent se refaire, après quinze longs jours de privations et de souffrance. Alors M. Gibson mit à leur disposition une des cabines latérales où étaient déposés des vêtements choisis dans la rechange de l'équipage. Puis, leur toilette achevée, ils revinrent à l'arrière, et là, en présence de M. Hawkins, du capitaine et de son fils, ils racontèrent leur histoire.

Ces hommes étaient Hollandais, originaires de Groningue. Ils s'appellaient Karl et Pieter Kip, l'aîné, officier de la marine marchande des Pays-Bas, avait fait déjà de nombreuses traversées en qualité de lieutenant, puis de second à bord des navires de commerce. Pieter, le cadet, était associé dans un comptoir d'Amboine, l'une des Moluques, correspondant de la maison Kip, de Groningue. Cette maison faisait le gros et le demi-gros des produits de cet archipel, qui appartient à la Hollande, et plus particulièrement des noix du muscadier et des clous du giroflier, très abondants en cette colonie. Si ladite maison ne comptait pas parmi les plus importantes de la ville, du moins son chef jouissait-il d'une excellente réputation dans le monde commercial.

M. Kip père, veuf depuis quelques années, était mort cinq mois auparavant. Ce fut un coup grave pour les affaires du comptoir, et il y eut lieu de prendre des mesures afin d'empêcher une liquidation qui se fût faite dans des conditions désavantageuses. Avant tout, il fallait que les deux frères revinssent à Groningue.

Karl Kip avait alors trente-cinq ans. Bon marin, en passe de devenir capitaine, il attendait un commandement et ne devait pas tarder à l'obtenir. Peut-être d'une intelligence moins aiguisée que son frère, moins homme d'affaires, moins propre à la direction d'une maison de commerce, il le dépassait en résolution, en énergie comme en force et en endurance physique. Son plus gros chagrin venait de ce que la situation financière de la maison Kip ne lui avait jamais permis de posséder un navire. Karl Kip eût alors fait la navigation de long cours pour son compte. Mais il aurait été impossible de rien dis-

traire des fonds engagés dans le commerce, et le désir du fils aîné n'avait pu être réalisé.

Karl et Pieter étaient unis d'une étroite amitié qu'aucun désaccord n'avait jamais altérée, encore plus liés par la sympathie que par le sang. Entre eux, pas un ombrage, pas un nuage de jalousie ou de rivalité. Chacun restait dans sa sphère. A l'un les lointains voyages, les émotions, les dangers de la mer. A l'autre le travail dans le comptoir d'Amboine et les rapports avec celui de Groningue. La famille leur suffisait. Ils n'avaient point cherché à s'en créer une seconde, à se donner des liens nouveaux qui les eussent séparés peut-être. C'était déjà trop que le père fût en Hollande, Karl en cours de navigation, Pieter aux Moluques. Quant à celui-ci, intelligent, ayant le sens du négoce, il se consacrait entièrement aux affaires. Son associé, Hollandais comme lui, s'appliquait à les développer. Ne désespérant pas d'accroître le crédit de la maison Kip, il n'y épargnait ni son temps ni son zèle.

A la mort de M. Kip, Karl était dans le port d'Amboine à bord d'un trois-mâts hollandais de Rotterdam, sur lequel il remplissait les fonctions de second. Les deux frères furent douloureusement frappés de ce coup qui les privait d'un père pour lequel ils éprouvaient une profonde affection. Et ils ne se trouvaient pas même là pour recueillir ses dernières paroles, son dernier soupir!

Alors cette résolution fut prise entre les deux frères : Pieter se séparerait de son associé d'Amboine, et reviendrait à Groningue diriger la maison paternelle.

Or, précisément, le trois-mâts *Maximus*, sur lequel Karl Kip était venu aux Moluques — navire déjà vieux, en mauvais état — fut déclaré impropre au voyage de retour. Très éprouvé par des mauvais temps pendant sa traversée entre la Hollande et les Iles, il n'était plus bon qu'à démolir. Aussi son capitaine, ses officiers, ses matelots devaient-ils être rapatriés en Europe par les soins de la maison Hoppers, de Rotterdam, à laquelle il appartenait. Or, ce rapatriement allait exiger, sans doute, un séjour assez prolongé à Amboine, s'il fallait attendre

que l'équipage pût embarquer sur quelque bâtiment à destination de l'Europe, et les deux frères avaient hâte d'être revenus à Groningue. Karl et Pieter Kip décidèrent donc de prendre passage sur le premier navire en partance, soit d'Amboine, soit de Ceram, soit de Ternate, autres îles de l'archipel des Moluques.

A cette époque arriva le trois-mâts goélette *Wilhelmina,* de Rotterdam, dont la relâche serait de courte durée. C'était un navire de cinq cents tonneaux, qui allait regagner son port d'attache en faisant escale à Wellington, d'où son commandant, le capitaise Roebok, ferait voile pour gagner l'Atlantique, en doublant le cap Horn. Si la place de second eût été vacante, nul doute que Karl Kip ne l'eût obtenue. Mais le personnel était au complet, et aucun des matelots du *Maximus* ne put s'y engager. Karl Kip, ne voulant pas perdre cette occasion, retint une cabine de passager sur la *Wilhelmina.*

Le trois-mâts mit en mer le 23 septembre. Son équipage comprenait le capitaine, M. Roebok, le second, Stourn, deux maîtres et dix matelots, tous Hollandais d'origine. La navigation fut très favorisée sur le parcours de la mer des Arafura, si étroitement enfermée entre la côte septentrionale de l'Australie, la côte méridionale de la Nouvelle-Guinée, et le groupe des îles de la Sonde, à l'ouest, qui la défend contre la houle de l'océan Indien. A l'est, elle n'offre pas d'autre issue que le détroit de Torrès, que termine le cap d'York.

A l'entrée de ce détroit, le navire rencontra des vents contraires qui le retardèrent quelques jours. Ce ne fut que le 6 octobre qu'il parvint à se dégager des nombreux récifs et à débouquer dans la mer de Corail. Devant la *Wilhelmina* s'ouvrait alors l'immense Pacifique jusqu'au cap Horn, qu'elle devait rallier après une courte relâche à Wellington, de la Nouvelle-Zélande. La route était longue, mais les frères Kip n'avaient pas eu le choix.

Dans la nuit du 19 au 20 octobre, tout allait bien à bord, les matelots de quart à l'avant, lorsque se produisit un épouvantable accident que la plus sérieuse vigilance n'aurait pu éviter. De lourdes brumes, très obscures,

enveloppaient la mer, absolument calme, ainsi qu'il en est presque toujours dans ces conditions atmosphériques. La *Wilhelmina* avait des feux réglementaires, vert à tribord, rouge à bâbord. Par malheur, ils n'auraient point été vus, à travers cet épais brouillard, même à la distance d'une demi-encablure. Soudain, sans que les mugissements d'une sirène se fissent entendre, avant qu'un feu de position eût été relevé, le trois-mâts fut abordé par le lof de bâbord à la hauteur du rouf de l'équipage. Un choc terrible provoqua la chute immédiate du grand mât et du mât de misaine.

Au moment où Karl et Pieter Kip s'élançaient hors de la dunette, ils n'entrevirent qu'une énorme masse, vomissant fumée et vapeur, qui passait comme une bombe, après avoir coupé en deux la *Wilhelmina*.

Pendant une demi-seconde, un feu blanc avait apparu au grand étai de ce bâtiment. Le navire abordeur était un steamer, mais c'était tout ce qu'on en devait savoir.

La *Wilhelmina*, l'avant d'un côté, l'arrière de l'autre, coula aussitôt. Les deux passagers n'eurent pas même le temps de rejoindre l'équipage. A peine aperçurent-ils quelques matelots accrochés aux agrès. Utiliser les embarcations, impossible, puisqu'elles étaient déjà submergées. Quant au second et au capitaine, ils n'avaient sans doute pu quitter leur cabine.

Les deux frères, demi-vêtus, étaient déjà dans l'eau jusqu'à mi-corps. Ils sentaient s'engloutir ce qui restait de la *Wilhelmina*, et allaient être entraînés dans le tourbillon qui se creusait autour du navire.

« Ne nous séparons pas!... cria Pieter.

— Compte sur moi! » répondit Karl.

Tous deux étaient bons nageurs. Mais y avait-il une terre à proximité?...

Karl et Pieter Kip se crurent perdus. Une obscurité profonde enveloppait la mer. Aucun sifflet de machine ni de sirène n'indiquait la présence d'un navire, ni ce mugissement qu'eussent produit les échappements de vapeur, s'il fût resté sur le lieu du sinistre... Pas une seule épave à portée de la main des deux frères...

Pendant une demi-heure ils se soutinrent, l'aîné encourageant le plus jeune, lui prêtant l'appui de son bras lorsqu'il faiblissait. Mais le moment approchait où tous deux seraient à bout de forces, et, après une dernière étreinte, un suprême adieu, ils s'engloutiraient dans l'abîme... Il était environ trois heures du matin, lorsque Karl Kip parvint à saisir un objet qui flottait près de lui. C'était une des cages à poules de la *Wilhelmina,* à laquelle ils s'accrochèrent.

L'aube perça enfin les jaunâtres volutes du brouillard, la brume ne tarda pas à se lever, et un clapotis de lames reprit au souffle de la brise. Karl Kip promena son regard jusqu'à l'horizon. Dans l'est, mer déserte. Dans l'ouest, la côte d'une terre assez élevée, voilà ce qu'il aperçut tout d'abord.

Cette côte ne se trouvait pas à plus de trois milles. Le courant et le vent y portaient. Il y avait certitude de pouvoir l'atteindre, si la houle ne devenait pas trop forte. A quelque terre, île ou continent, qu'elle appartînt, cette côte assurait le salut des naufragés. Le littoral, qui se déroulait à l'ouest, était dominé par un pic dont les premiers rayons du soleil doraient l'extrême pointe.

« Là !... là !... » s'écria Karl Kip.

Là, en effet, car, au large, on eût vainement cherché une voile ou les feux d'un navire. De la *Wilhelmina,* il ne restait aucun vestige. Elle s'était perdue corps et biens. Rien non plus du steamer abordeur, qui, plus heureux sans doute, ayant survécu à la collision, se trouvait maintenant hors de vue. En se soulevant à demi, Karl Kip n'aperçut ni débris de coque ni débris de mâture. Seule surnageait cette cage à poules, à laquelle ils se tenaient. Épuisé, engourdi, Pieter aurait coulé par le fond si son frère ne lui eût relevé la tête. Vigoureusement, Karl nageait, en poussant la cage vers un semis de récifs dont le ressac blanchissait la ligne irrégulière.

Cette première frange de l'anneau coralligène se prolongeait devant la côte. Il ne fallut pas moins d'une heure pour l'atteindre. Avec la houle qui les balayait, il

eût été difficile d'y prendre pied. Les naufragés se glissèrent à travers une étroite passe, et il était un peu plus de sept heures lorsqu'ils purent se hisser sur la pointe où le canot du *James-Cook* venait de les recueillir.

C'était sur cette île inconnue, inhabitée, que les deux frères, à peine vêtus, sans un outil, sans un engin, sans un ustensile, allaient pendant quinze jours mener la plus misérable existence.

Tel fut le récit que fit Pieter Kip, tandis que son frère, écoutant en silence, se bornait à le confirmer du geste.

L'impression produite par le récit des naufragés était toute en leur faveur. Naturellement, personne n'eût songé à mettre en doute sa véracité. Ils se servaient de la langue anglaise avec une facilité qui témoignait d'une instruction et d'une éducation convenables. Leur attitude n'était point celle de tant de ces aventuriers qui pullulent dans ces parages, et l'on sentait chez Pieter Kip, surtout, une inébranlable confiance en Dieu. Aussi M. Hawkins ne cacha-t-il point la bonne impression qu'il éprouvait.

« Mes amis, dit-il, vous voici à bord du *James-Cook*, et vous y resterez...

— Soyez remercié, monsieur, répondit Pieter Kip.

— Mais il ne vous reconduira pas en Europe..., ajouta l'armateur.

— Peu importe, répondit Karl Kip. Nous avons enfin quitté cette île Norfolk où nous étions sans ressource, et nous n'en demandons pas davantage.

— En quelque endroit que nous débarquions, ajouta Pieter Kip, nous trouverons les moyens de nous faire rapatrier...

— Et je vous y aiderai, dit M. Gibson.

— Quelle est la destination du *James-Cook?* reprit Karl Kip.

— Port-Praslin, de la Nouvelle-Irlande, répondit le capitaine.

— Il doit y séjourner?...

— Trois semaines environ.

— Puis il revient en Nouvelle-Zélande?...

— Non, en Tasmanie... à Hobart-Town, son port d'attache.

— Eh bien, capitaine, déclara Karl Kip, il nous sera tout aussi facile de prendre passage sur un navire à Hobart-Town qu'à Auckland ou à Wellington...

— Certainement, assura M. Hawkins, et si vous embarquez sur un steamer qui revient en Europe par le canal de Suez, votre retour s'effectuera plus rapidement.

— Ce serait à désirer, répondit Karl Kip.

— En tout cas, monsieur Hawkins, et vous, capitaine, dit Pieter Kip, puisque vous voulez bien nous accepter comme passagers...

— Non point des passagers, mais des hôtes, dit M. Hawkins, et nous sommes heureux de vous offrir l'hospitalité du *James-Cook!* »

De nouvelles poignées de main furent échangées. Puis, les deux frères se retirèrent dans leur cabine afin d'y goûter quelque repos, car ils avaient veillé toute la nuit près du foyer de la pointe. Cependant la petite brise qui avait dissipé les brumes commençait à fraîchir. M. Gibson donna ses ordres pour l'appareillage. Les voiles, qui étaient restées sur leurs cargues, furent amurées. On vira l'ancre au cabestan, et le brick, grand largue, remonta dans la direction du nord-nord-ouest. Deux heures après, la plus haute cime de l'île Norfolk avait disparu, et le *James-Cook* mettait le cap au nord-est, de manière à prendre connaissance des terres de la Nouvelle-Calédonie sur la limite de la mer de Corail.

VII

LA MER DE CORAIL

Quatorze cents milles environ séparait l'île Norfolk de la Nouvelle-Irlande. Après en avoir fait cinq cents, la première terre que devait relever le *James-Cook* serait

cette possession française de la Nouvelle-Calédonie dont se complète le petit groupe des îles Loyalty dans l'est.

On n'a pas oublié quelle impression Karl et Pieter avaient produite dans l'esprit de Vin Mod. Qu'il n'eût point à compter sur leur connivence pour servir ses projets, c'était l'évidence même. Aussi se figure-t-on aisément quelles réflexions échangèrent Flig Balt et Vin Mod, dès leur premier entretien, auquel prit part Len Cannon.

Relativement aux frères Kip, l'opinion du maître d'équipage fut que, le cas échéant, ils se rangeraient du côté de l'armateur et du capitaine.

La navigation se continua dans des conditions excellentes. Vent favorable allant jusqu'au grand frais pendant la journée et calmissant avec le soir. Les nuits étaient si belles et si rafraîchissantes, après les chaleurs diurnes qui s'accroissaient à mesure que le brick gagnait vers le Tropique du Capricorne.

Le Tropique fut atteint dans l'après-midi du 7 novembre. Presque aussitôt on eut connaissance de l'île des Pins et des hautes terres de la Nouvelle-Calédonie.

Le lendemain, 8, si la Nouvelle-Calédonie déroulait encore sa partie septentrionale, les derniers récifs qui s'étendent d'une centaine de lieues vers le nord furent laissés en arrière dans l'après-midi, et le *James-Cook* donnait à pleines voiles à travers la mer de corail. En une dizaine de jours, avec belle brise, le brick pourrait avoir franchi la distance de neuf cents milles qui sépare la Nouvelle-Calédonie de la Nouvelle-Irlande.

Dans l'après-midi du 9 novembre, Nat Gibson, penché sur la lisse à l'avant, appela le capitaine, qui venait de quitter le rouf, et il lui indiqua une sorte de masse noirâtre à deux milles par bâbord.

« Père, dit-il, est-ce que ce serait un écueil?...

— Je ne le pense pas, répondit M. Gibson. J'ai fait une bonne observation à midi, je suis sûr de ma position...

— Il y a cependant là quelque chose... »

Après avoir observé cette masse avec la longue-vue, le capitaine répondit :

« Je ne me rends pas bien compte... »

Les deux frères venaient d'arriver ainsi que M. Hawkins. Ils regardèrent attentivement cette masse de forme irrégulière, qu'il eût été possible de prendre pour une roche coralligène.

« Non, dit Karl Kip, après s'être servi de la longue-vue, ce n'est point un écueil...

— Il semble même que cela flotte et s'élève à la lame », dit M. Hawkins.

Et, en effet, l'objet en question n'était pas immobile à la surface de la mer, et obéissait aux mouvements de la houle.

« Et, de plus, dit Karl Kip, on n'aperçoit aucun ressac sur ses bords...

— On dirait même qu'il dérive ! » fit remarquer Nat Gibson.

Le capitaine cria alors à Hobbes, qui était à la barre :

« Lofe légèrement, de manière à nous tenir plus près...

— Oui, capitaine », répondit le matelot, en donnant un tour à la roue du gouvernail.

Dix minutes après, le brick s'était assez rapproché pour que Karl Kip pût dire :

« C'est une épave...

— Oui... une épave », affirma M. Gibson.

Plus de doute, c'était une carcasse de navire qui flottait par le travers du *James-Cook*.

« Est-ce que ce serait ce qui reste de la *Wilhelmina ?...* » demanda M. Hawkins.

Rien d'impossible, en somme. Vingt jours après la collision, il n'y aurait pas lieu de s'étonner que les débris du trois-mâts eussent été entraînés dans ces parages.

« Capitaine, dit alors Pieter Kip, permettez que nous visitions cette épave... Si elle provient de la *Wilhelmina*, il se peut que nous y retrouvions quelques objets...

— Et, ajouta M. Hawkins, qui sait si des naufragés, qu'il serait temps de sauver peut-être... »

Il n'y avait pas à insister, et ordre fut envoyé de venir au vent afin de mettre en panne à deux ou trois encablures de l'épave. Les voiles bordées, ses cacatois ralinguant déjà, le brick courut pendant quelques minutes. Et alors, Karl Kip de s'écrier :

« Oui... c'est bien la *Wilhelmina...* les débris de son arrière et de sa dunette... »

Flig Balt et Vin Mod, l'un près de l'autre, se parlaient à voix basse.

« Il ne manquerait plus que d'en embarquer encore... un ou deux!... »

Le maître d'équipage se contenta de hausser les épaules. Qu'il y eût des naufragés sur cette épave, c'était peu probable. De fait, personne n'apparaissait. S'il s'y fût trouvé un ou plusieurs hommes, à moins d'être à demi-morts de souffrance, ils se seraient montrés, ils auraient fait des signaux au brick depuis longtemps déjà... et... personne.

« Le canot à la mer! » commanda M. Gibson en se tournant vers Flig Balt.

L'embarcation fut aussitôt déhalée des portemanteaux. Trois matelots prirent place aux avirons, Vin Mod, Wickley, Hobbes. Nat Gibson embarqua avec les deux frères, et Karl Kip se mit au gouvernail.

C'était bien la partie arrière de la *Wilhelmina,* dont la dunette presque entière avait surnagé après l'abordage. Tout l'avant manquait, ayant vraisemblablement coulé sous le poids de la cargaison, à moins que le courant ne l'eût entraîné au loin. Le mousse Jim, envoyé en tête du grand mât, cria qu'il n'apercevait aucune épave à la surface de la mer.

Au tableau d'arrière, encore intact, se lisaient ces deux noms : *Wilhelmina — Rotterdam.*

Le canot accosta. La dunette, fortement inclinée sur le côté gauche, flottait au-dessus de cette partie de la cale réservée à la cambuse, immergée dans toute sa profondeur. Du mât d'artimon, qui traversait le carré, il ne restait qu'un tronçon de deux ou trois pieds, brisé à la hauteur des taquets, et d'où pendaient quelques

bouts de drisses. Plus rien du gui arraché dans la collision. D'ailleurs, il serait facile de pénétrer dans la dunette. La porte en était enfoncée, et la houle en se gonflant la balayait à l'intérieur.

Ce qu'il y avait à faire, c'était donc de prendre pied sur l'épave, de visiter les cabines du carré, entre autres celle des deux frères placée en abord. Quant aux cabines du capitaine et du second, qui occupaient la partie avant de la dunette, elles étaient entièrement démolies. Karl Kip rangea le canot le long de l'épave, de manière à pouvoir débarquer, et Vin Mod tourna son amarre à un des montants du bastingage de tribord.

La mer, assez calme en ce moment, ne noyait pas le carré, fluait et refluait sur le bout du pont. Parfois le tangage découvrait la cale, vidée de tout ce qu'elle avait contenu. Karl et Pieter Kip, Nat Gibson et Vin Mod, laissant l'embarcation à la garde des matelots, s'introduisirent à l'intérieur du carré. Et, en premier lieu, il fallait s'assurer s'il y avait quelque survivant de la *Wilhelmina*. Ni vivants ni morts sur cette épave. Le capitaine et le second étaient-ils parvenus à sortir de leurs cabines? On ne le saurait jamais sans doute, ni si la partie avant du navire avait pu se maintenir à la surface de la mer avec une partie de l'équipage.

Les deux frères, Nat Gibson et Vin Mod, ayant de l'eau jusqu'à mi-jambe, visitèrent le carré. Dans leur cabine, Karl et Pieter Kip retrouvèrent divers objets plus ou moins détériorés, des vêtements, du linge, des ustensiles de toilette, deux paires de chaussures.

Il eût été très désirable que les deux frères eussent pu remettre la main sur les papiers, surtout ceux qui concernaient le comptoir d'Amboine et la maison de Groningue. Leur disparition était de nature à gêner le réglement des affaires. Mais il n'y en avait pas trace, et la mer, en pénétrant dans la cabine, avait fait son œuvre de destruction. Il en fut de même pour une somme de mille piastres appartenant à Pieter Kip. et qui avait disparu, la petite armoire où elle était enfermée, sous le cadre inférieur, ayant été brisée dans la collision.

« Rien... rien! » dit-il.

Tandis que l'on visitait le carré, Vin Mod, — on ne s'en étonnera pas, — poussé par ses instincts de pillage, ne cessait de fureter dans tous les coins, et, sans être aperçu, pénétra dans la cabine des deux frères. Et c'est alors que, sous le cadre inférieur de cette cabine, où s'ouvrait le tiroir, il trouva un objet qui avait échappé aux recherches de Karl et de Pieter Kip.

C'était un poignard de fabrication malaise, un de ces kriss à dents de scie, qui s'était glissé dans l'interstice de deux planches disjointes. Cette arme, assez commune chez les indigènes du Pacifique, n'avait pas grand prix et n'eût servi qu'à compléter la panoplie d'un amateur. Vin Mod agissait-il sous une certaine pensée en s'appropriant cette arme?... Dans tous les cas, il saisit le kriss, le fourra sous sa vareuse sans avoir été vu, et son intention était de le cacher dans son sac, dès qu'il serait de retour à bord du brick.

Le brick était en panne par le travers de l'épave, et le courant commençait à l'éloigner. La brise fraîchissait, la houle s'accentuait, et il convenait de revenir à bord. A plusieurs reprises, le porte-voix du maître d'équipage se fit entendre, hélant les gens de l'embarcation.

« On nous commande de rentrer, dit Nat Gibson, et puisque nous avons pris tout ce qu'il y avait à prendre...

— Allons... répondit Karl Kip.

— Pauvre *Wilhelmina*! » murmura Pieter Kip.

Le canot largua son amarre. Ce fut Nat Gibson qui se mit au gouvernail, tandis que Karl et Pieter Kip, tournés vers l'arrière, regardaient encore les restes de la *Wilhelmina*.

Dès que l'embarcation eut été rehissée à son poste, le brick éventa ses voiles, et, sous l'allure du largue, servi par une belle brise, gagna rapidement en direction du nord-ouest. Pendant cinq jours, la navigation ne présenta aucun incident, et, dès la matinée du 14, la vigie signalait les premières hauteurs de la Nouvelle-Guinée.

Au lendemain, 15 novembre, une trentaine de milles,

ce fut tout ce que le *James-Cook* avait gagné vers le nord-est depuis la veille. La brise était tombée au déclin du jour. Nuit calme et chaude, que passagers et équipage passèrent sur le pont. Dormir dans les cabines par cette température étouffante, cela n'eût pas été possible, même une heure. Au surplus, le navire suivait alors des parages dangereux, et la surveillance ne devait pas se ralentir un instant.

M. Gibson avait fait établir à l'avant du rouf une tente fixée à des montants le long de la lisse. C'est à l'abri de cette tente que se prenaient les repas, plus agréablement qu'à l'intérieur du carré.

Le lendemain, le vent, qui avait fraîchi au lever du jour, tomba soudain. La mer prit une apparence huileuse. Comme les nuages se dissipèrent vers dix heures, il fallait s'attendre à subir une haute température, ces parages étant situés à dix degrés seulement de l'Equateur, et le mois de novembre correspondant au mois de mai de l'hémisphère septentrional. Un peu avant midi, par le travers de l'île d'Entrecasteaux laissée sur bâbord, la vigie signala l'approche d'une pirogue. Cette embarcation venait probablement de la grande terre, après avoir contourné le sud de l'île, et marchait en direction du *James-Cook*, immobilisé par le calme. Dès que Karl Kip eut aperçu la pirogue il dit à M. Hawkins :

« Ou je me trompe fort, ou cette embarcation cherche à nous accoster...

— Je le crois comme vous », répondit l'armateur.

M. Gibson, son fils, et Pieter Kip, sortis du rouf, se dirigèrent sur l'avant. La pirogue, faite d'écorce d'arbre, était de petite dimension. Elle marchait à la pagaie, sans trop de hâte, manœuvrant entre les têtes de rochers qui s'étendent au sud-est de l'île d'Entrecasteaux. Dès qu'il l'eut observée avec sa longue-vue :

« Elle n'est montée que par deux hommes, déclara M. Gibson.

— Deux hommes?... répéta M. Hawkins. Eh bien, si leur intention est de venir à bord, je ne crois pas qu'il y ai grand inconvénient à les recevoir...

— Et je serais curieux, ajouta Nat Gibson, d'examiner d'un peu près le type papoua...

— Laissons approcher, répondit le capitaine. Dans dix minutes, la pirogue sera bord à bord, et nous saurons ce que veulent ces indigènes. »

La pirogue gagnait vers le brick, poussée par la double pagaie dont les palettes se levaient et s'abaissaient avec une régularité mécanique. Lorsqu'elle ne fut plus qu'à une cinquantaine de pieds du *James-Cook*, un des indigènes se redressa et cria ce mot : « Eboura... éboura! »

Le capitaine, penché au-dessus du bastingage, se retourna vers ses compagnons et dit :

« C'est un mot qui signifie « oiseau » dans le langage des naturels de la Nouvelle-Irlande, et je suppose que les Papouas de la Nouvelle-Guinée lui donnent la même signification. »

M. Gibson ne se trompait pas. Le sauvage tenait dans sa main droite un oiseau qui valait sans doute la peine de figurer dans une collection ornithologique.

C'était, en effet, un paradisier de l'espèce manucode, comme on le vit bientôt, le paradisier royal, plumage rouge brun velouté, tête partiellement couleur orange, tache noirâtre à l'angle de l'œil, gorge mordorée, traversée d'une raie brunâtre et d'une raie d'un vert métallique, le reste du corps d'une parfaite blancheur, le flanc garni de plumes émeraude à leur extrémité, les unes rouges, les autres jaunes, avec filets cornés, armés de fines barbules, enroulés à leurs pointes. Cet oiseau, d'une longueur d'environ six pouces, est de ceux, prétend-on, qui ne perchent nulle part et dont les indigènes n'ont jamais pu découvrir le nid. C'est l'un des plus curieux, des plus intéressants en ce pays papoua, où ils se rencontrent en grand nombre.

« Ma foi, dit M. Hawkins, je ne serais pas fâché de me procurer un de ces paradisiers, dont Gibson m'a parlé si souvent...

— Ce sera facile, répondit Pieter Kip, car ce sauvage vient certainement pour l'échanger...

— Qu'il monte à bord », ordonna le capitaine.

Un des matelots déploya l'échelle de corde. La pirogue accosta et l'indigène, son oiseau à la main, s'élança lestement sur le pont, répétant :

« Eboura... éboura... »

Son compagnon était resté dans la pirogue, dont la bosse fut tournée à un taquet, et il ne cessa de regarder attentivement le brick sans répondre aux signes que lui faisaient les matelots.

Le naturel qui venait d'embarquer présentait le type distinctif de cette race de papouas-malais qui occupent les parties littorales de la Nouvelle-Guinée : taille moyenne, corps trapu, constitution vigoureuse, nez grossièrement épaté, large bouche aux lèvres épaisses, traits anguleux, cheveux rudes et droits, peau d'un jaune sale à coloration peu foncée, physionomie dure, mais non dépourvue d'intelligence et même d'astuce.

Cet homme, dans l'opinion de M. Gibson, devait être un capitan, un chef de tribu. Agé d'une cinquantaine d'années, à peu près nu, il n'avait pour tout vêtement qu'une peau de kangourou autour des reins, un pagne d'écorce sur les épaules. Comme M. Hawkins n'avait pu retenir un geste admiratif à la vue de l'oiseau, ce fut à lui que l'indigène s'adressa tout d'abord. Après avoir élevé le paradisier à la hauteur de sa tête, il le balança et le retourna pour le montrer sous toutes ses faces.

M. Hawkins, très décidé à faire l'acquisition de ce magnifique manucode, se demandait ce qu'il pourrait donner en échange. Très probablement le Papoua ne serait point sensible à l'offre d'une piastre dont il ne connaissait sans doute pas la valeur. Celui-ci l'eut bientôt tiré d'embarras, en répétant, la bouche grande ouverte : « Wobba... wobba ! »

Ce mot, M. Gibson le traduisit par : A boire ! à boire !... et il fit monter de la cambuse une bouteille de wisky.

Le capitan la prit, s'assura qu'elle était pleine du liquide blanchâtre qu'il connaissait bien, et, sans la déboucher, il la mit sous son bras. Puis, le voici qui arpente le pont du brick de l'avant à l'arrière, regardant moins l'acastillage et les agrès que les matelots, les

passagers et le capitaine. On eût dit qu'il cherchait à se rendre compte du nombre de personnes qui se trouvaient à bord. C'est ce que crut remarquer Karl Kip, et il en toucha un mot à son frère. Nat Gibson eut alors l'idée de photographier ce type. Non point qu'il songeât à lui faire cadeau de son portrait, car le temps lui aurait manqué pour obtenir l'épreuve. Il voulait enrichir sa collection en y introduisant un Papoua authentique.

« C'est une bonne idée, dit M. Hawkins, mais comment empêcher ce diable-là de bouger?...

— Essayons », répondit Nat Gibson.

Il prit donc l'indigène par le bras afin de le conduire à l'arrière. Et comme celui-ci, ne comprenant pas ce qu'on attendait de lui, opposait quelque résistance :

« Assaï », lui dit M. Gibson. Ce mot est le vocatif du verbe « venir » dans le langage papouasien, et le capitan y répondit en se dirigeant vers le rouf.

Nat Gibson apporta son appareil à l'arrière et le disposa sur le trépied. Puis, avant de le braquer sur le sauvage, il chercha à placer celui-ci dans une pose convenable de manière à obtenir un bon cliché. Mais le capitan, fort agité, fort démonstratif, se mit à remuer la tête, les bras, et comment l'obliger à rester tranquille pendant les quelques secondes nécessaires à l'opération?... Par bonheur, lorsqu'il eut vu Nat Gibson disparaître sous le voile noir de l'objectif, la surprise lui donna une immobilité complète. Cet instant suffit pour la pose, et, l'opération terminée, le capitan, sa bouteille à la main, gagna aussitôt vers l'échelle de tribord.

Mais, en passant sur l'avant du rouf, dont la porte était ouverte, il y entra comme pour s'assurer qu'il ne s'y trouvait personne. Et ce fut le même sentiment qui le conduisit jusqu'au poste de l'équipage, dont le capot était rabattu. Enfin ses regards s'arrêtèrent sur la petite pièce de cuivre braquée à l'avant, et dont il n'ignorait pas la puissance, car il s'écria : « Mera... mera! »

Mot du vocabulaire indigène qui signifie tonnerre, comme « oura » signifie éclair ou lumière vive. A ce moment, l'œil du capitan brilla d'une flamme qui s'étei-

gnit presque soudain, et sa physionomie reprit cette insignifiance qui distingue les représentants de la race andamène.

Revenu enfin près de l'échelle, le Papoua franchit le bastingage, descendit dans la pirogue, promena une dernière fois son regard de l'avant à l'arrière du brick, et saisit une des pagaies, tandis que son compagnon saisissait l'autre. L'embarcation, rapidement manœuvrée, ne tarda pas à disparaître au tournant de l'île d'Entrecasteaux pour rallier la pointe de la grande terre.

« Avez-vous vu, demanda alors Karl Kip, avec quelle attention cet homme observait le *James-Cook*, et surtout son équipage?...

— Cela m'a frappé », répondit M. Hawkins.

De son côté, le capitaine Gibson avait fait la même remarque. Toutefois, que le Papoua fût venu à bord se rendre compte des forces dont le brick disposait, rien de moins certain. Il avait un oiseau à vendre, il l'avait vendu, on le lui avait payé d'une bouteille de wisky, il s'en était montré satisfait, la pirogue l'avait reconduit là d'où il venait... Avant une heure il serait ivre mort, et on ne le reverrait plus.

Soit, mais, en somme, il était à regretter que le *James-Cook* fût à peu près encalminé à cette place par le travers de l'île d'Entrecasteaux. La brise ne se faisait plus sentir qu'en souffles intermittents. Les dernières rides de la mer s'effaçaient, et sa surface se gonflait à peine d'une longue houle. M. Gibson se demandait donc s'il n'y aurait pas lieu de mouiller avec cinquante brasses de chaîne. En se rapprochant de l'île, il trouverait une bonne tenue et pourrait attendre la reprise des vents du sud-est. Il s'entretint à ce sujet avec le maître d'équipage, qui ne vit aucun inconvénient à jeter l'ancre. Flig Balt avait ses raisons pour approuver le capitaine, ou plutôt, Vin Mod lui avait dit :

« Le temps est couvert, la nuit sera pluvieuse, une de ces pluies sans vent qui tombent du soir jusqu'au matin... il est probable que M. Hawkins, les deux Hollandais, le fils Gibson iront dormir dans leurs cabines... Il ne restera

sur le pont que le capitaine et les hommes de quart... Lorsque viendra le tour de Len Cannon, de Sexton, de Kyle et de Bryce, les autres seront dans le poste... C'est peut-être l'occasion qui nous a manqué jusqu'ici de surprendre M. Gibson, de nous débarrasser de lui, et, si nous ne parvenons pas à nous emparer du brick, d'avoir du moins Flig Balt pour capitaine... »

Tel avait été préalablement le sujet d'une conversation entre Vin Mod et Len Cannon, à laquelle prirent part Kyle, Sexton et Bryce. Oui... tout d'abord, en finir avec le capitaine Gibson, puis on aviserait... Or, les circonstances allaient être favorables, si le brick jetait l'ancre au lieu de passer la nuit sous voiles. M. Gibson serait seul à veiller sans doute, et, par accident, il aurait disparu...

Ce qui déjoua les plans de Vin Mod, c'est que le capitaine Gibson voulut avoir l'avis de Karl Kip sur la convenance de mouiller ou non jusqu'au lever du jour.

Et Karl Kip lui répondit sans hésiter :

« Je n'en ferais rien à votre place, monsieur Gibson... Ces parages ne sont pas sûrs... Une attaque des indigènes est toujours à craindre... Si cela arrive, mieux vaut ne pas être au mouillage et, pour peu que la brise se déclare, pouvoir s'éloigner sans perdre du temps à lever l'ancre et à hisser les voiles. »

Le capitaine, comprenant la justesse de ces raisons, s'y rendit. Donc, à l'extrême mécontentement du maître d'équipage et de ses complices, le *James-Cook* conserva sa voilure de nuit, lorsque le soleil fut couché, et il demeura en vue de l'île d'Entrecasteaux, distante de deux à trois milles.

D'autre part, la pluie, qui avait commencé vers cinq heures du soir, ne dura pas. L'orage se manifestait par des éclairs de chaleur et de lointains roulements. La température était très élevée, le thermomètre Farenheit marquant quatre-vingt-dix degrés (1). Aussi, ni M. Haw-

(1) 32°22 centigrades.



L'INDIGÈNE S'ASSURA QUE LE ROUF ÉTAIT VIDE.

kins, ni Nat Gibson, ni Karl et Pieter Kip n'allèrent-ils occuper leurs cabines. Tous, comme les matelots qui n'étaient pas de quart, s'étendirent sur le pont.

Décidément, la malchance se déclarait une fois de plus contre Flig Balt, Vin Mod et leurs partisans.

Il va sans dire que M. Gibson avait donné des ordres et pris des mesures pour que les approches du brick fussent surveillées avec le plus grand soin. Les hommes durent se tenir à l'avant et à l'arrière. Quoi qu'eût dit M. Hawkins, l'observation de Karl Kip subsistait. Le capitan n'était-il venu à bord que dans le but d'échanger son oiseau de Paradis contre un objet quelconque, ou pour reconnaître les forces du *James-Cook?...* Précisément, devant le rouf, on causa de l'incident, tout d'abord, puis de choses et d'autres. La tente avait été serrée afin de donner plus d'air. Un profond silence régnait autour du navire. Au large, pas un feu n'attirait les regards, ni du côté de l'île d'Entrecasteaux, certainement inhabitée.

Puis la conversation tomba peu à peu. Les paupières s'alourdirent, et, sans doute, le sommeil allait vaincre les plus résistants, lorsqu'une voix se fit entendre, — la voix de Jim, qui se promenait le long de la coursive.

« Pirogues... pirogues! » criait le mousse.

Tous furent immédiatement sur pied, capitaine, passagers, équipage, et se portèrent du côté de bâbord. C'était dans cette direction, en effet, que Jim avait aperçu ou cru apercevoir des embarcations en marche vers le brick.

Au milieu de cette obscure nuit, peut-être s'était-il trompé?... On le pensa au premier moment. Un trouble des eaux, tel qu'en produit une pagaie, eut bientôt montré que le mousse n'avait point fait erreur, et Nat Gibson de s'écrier à son tour : « Là... là... des embarcations! »

Un des matelots projeta alors la lumière d'un fanal en cette direction, ce qui permit de distinguer plusieurs pirogues à une trentaine de pieds du navire. Sans la vigilance de Jim, le brick eût été surpris par une brusque attaque, et on n'aurait pas eu le temps de se mettre sur la défensive. « Aux fusils... aux revolvers! » ordonna aussitôt M. Gibson.

Les matelots accoururent vers le rouf, les armes furent distribuées. Chacun reçut un fusil ou un revolver avec cartouches de rechange, et alla se poster le long du bastingage de bâbord, de manière à repousser ceux des assaillants qui tenteraient de s'élancer sur le pont.

Au large, d'ailleurs, à l'opposé de l'île d'Entrecasteaux, on n'apercevait rien de suspect, on n'entendait aucun bruit de pagaies. Pas la moindre agitation à la surface de la mer, et il n'était pas probable que d'autres embarcations vinssent de l'est.

Les indigènes, cependant, voyant la lumière du fanal braquée sur eux, comprirent qu'ils étaient découverts. Plus de surprise possible. Aussi l'attaque commença-t-elle à l'instant. Une volée de flèches et une pluie de pierres, lancées à la fronde, vinrent s'abattre contre les flancs du brick ou passèrent au-dessus du pont, entre les agrès.

Personne ne fut touché, mais, à la quantité de projectiles, il fallut bien reconnaître que les assaillants devaient être nombreux. Et, de fait, ils n'étaient pas moins d'une soixantaine, embarqués sur une dizaine de grandes pirogues. Or le capitaine ne disposait que d'une quinzaine d'hommes, en comptant le mousse Jim.

« Feu ! » commanda-t-il.

Et de multiples coups de feu, répondant à l'agression des Papouas, accueillirent les embarcations. Nul doute que plusieurs balles n'eussent atteint leur but. Des cris de blessés s'élevèrent, en même temps qu'une seconde nuée de flèches tombait sur le navire.

« Attendons maintenant, dit le capitaine. Ne tirez plus qu'à bout portant sur les premiers de ces coquins qui voudront franchir le bastingage ! »

Cela ne tarda guère. Un instant après, les pirogues heurtaient la coque du brick. Puis les Papouas, s'accrochant aux armatures des haubans, essayèrent de se hisser jusqu'à la lisse, afin d'envahir le pont et d'y engager une lutte corps à corps.

Evidemment, dans ces conditions, une fois à bord, les indigènes ne pourraient plus employer ni l'arc ni la fronde. Mais ils ne seraient pas désarmés. Leurs bras

brandissaient cette sorte de couperet de fer, nommé « parang » en langue insulaire, qu'ils savent manier avec autant de vigueur que d'habileté.

Donc, nécessité de repousser l'assaut à coups de fusil, à coups de revolver, à coups de coutelas, nécessité de rejeter les sauvages à la mer, avant qu'ils eussent pu mettre le pied sur le pont. En premier lieu, les Papouas parurent à la hauteur de la lisse, en s'arc-boutant aux porte-haubans du grand mât et du mât de misaine. Aussitôt repoussés, ils retombèrent au fond des pirogues. Du reste, à la lueur des détonations, on avait reconnu l'un d'eux. C'était le capitan, chef de toute cette bande, venu à bord en vue de cette attaque.

Cependant le nombre des assaillants était si considérable, les forces si disproportionnées, que la situation ne laissait pas d'être des plus graves. Si le capitan et les Papouas envahissaient le pont, le personnel du *James-Cook,* malgré la supériorité de ses armes, finirait par être accablé. Réduit à se réfugier à l'intérieur du rouf à l'arrière, ou dans le poste de l'avant, il y serait bientôt forcé. Un massacre s'ensuivrait dans lequel tous succomberaient. Impossible d'employer la petite pièce d'artillerie. Excellente lorsqu'il s'agissait de tirer à distance sur une pirogue, elle était sans utilité du moment que les pirogues se trouvaient bord à bord.

D'ailleurs, ils se défendirent avec autant de vigueur que de courage, les passagers et les matelots du *James-Cook.* Au début, cinq ou six indigènes avaient pu se hisser contre la coque. Les pieds appuyés sur le liston, ils tentèrent d'enjamber le bastingage; mais, revolvers et coutelas aidant, ils furent contraints de s'abattre, les uns dans les embarcations, les autres dans la mer.

Il est vrai, du côté des assaillis, quelques-uns ne tardèrent pas à être blessés — entre autres Pieter Kip et le matelot Burnes, atteints d'un coup de parang, celui-ci au bras, celui-là à l'épaule. Ces blessures, légères fort heureusement, ne les obligèrent même pas à abandonner leur poste. En somme les armes à feu firent des ravages plus sérieux parmi les indigènes.

Le combat ne dura qu'une dizaine de minutes, et les Papouas ne parvinrent pas à prendre possession du brick. Pendant un instant, le capitan et deux sauvages, le couperet en main, étaient parvenus à se hisser par les porte-haubans, et ils allaient franchir la lisse, tandis que deux ou trois pirogues se dirigeaient vers l'arrière. Alors Karl Kip, secondé par Nat Gibson, s'élançant sur le capitan, lui troua la poitrine de deux balles, tandis que le jeune homme tirait sur les embarcations.

Lorsque les Papouas virent tomber leur chef, dont le corps disparut sous les eaux, ils ralentirent l'attaque et parurent disposés à l'abandonner. N'ayant pu surprendre le navire, ils se rendaient compte qu'elle ne réussirait pas, bien qu'ils fussent au moins quatre contre un. Ceux qui voulaient encore sauter sur le pont, soit par la proue, soit par le couronnement, ne tardèrent pas à lâcher pied. Obligés de se défendre à leur tour, ils tentèrent de se rembarquer dans les pirogues. Quelques-uns, grièvement frappés, se noyèrent. Et si deux ou trois matelots furent encore blessés à coups de parang, du moins n'y eut-il pas de mort de leur côté.

Il était à peine dix heures et quart lorsque les embarcations commencèrent à s'éloigner du brick. Alors les derniers coups de fusil furent dirigés sur elles, tant qu'on put les apercevoir. A ce moment, sans doute par la faute d'un maladroit, — et la profonde obscurité eût été son excuse, — une balle vint frôler la tête de M. Gibson de si près que son chapeau fut emporté jusqu'à l'arrière du rouf. Le capitaine ne s'en inquiéta pas autrement, bien que la balle eût failli lui traverser la tête. Il se précipita vers l'avant, suivi de son fils, qu'il venait d'appeler, et tous deux eurent rapidement mis en position la petite pièce de cuivre.

Les pirogues, à une encablure du *James-Cook*, présentaient encore une masse confuse vers laquelle le matelot Hobbes dirigea la lumière du fanal.

La pièce, chargée, étoupillée, était prête à faire feu par le sabord, qui fut relevé de ce côté. Le coup partit, et des hurlements répondirent à la détonation.

Si on ne le vit pas, aucun doute que l'un des canots n'eût été atteint par le projectile et coulé avec les Papouas qui le montaient. La pièce fut aussitôt rechargée, non pour servir une seconde fois, mais en prévision d'un retour offensif qui ne se produisit pas.

Le faisceau lumineux du fanal, promené dans la direction de l'ouest, n'éclairait plus qu'une surface de la mer absolument déserte, et déjà les pirogues s'étaient abritées derrière l'île d'Entrecasteaux.

Maintenant le *James-Cook* n'avait plus rien à craindre, ou du moins il ne serait pas surpris.

Les blessures de Pieter Kip, de Burnes et de trois autres matelots furent alors visitées. M. Hawkins, qui s'y connaissait, put assurer qu'elles ne présentaient aucune gravité. La pharmacie du bord permit de leur appliquer un premier pansement et aucun des blessés ne songea même à regagner ni sa cabine, ni le poste d'équipage. Lorsque Flig Balt et Vin Mod se retrouvèrent seuls à l'avant du brick, le matelot dit à voix basse :

« Manqué... on l'a manqué!

— Que voulez-vous, maître Balt, ajouta-t-il, au milieu d'une nuit si noire, on ajuste mal!... Après tout, il n'a même pas l'air de s'en être aperçu!... Une autre fois... on sera plus heureux! »

Puis, se penchant à l'oreille de son compagnon :

« Fâcheux, tout de même!... murmura-t-il. A cette heure, Flig Balt serait le capitaine du brick, et Vin Mod son maître d'équipage! »

VIII

PORT-PRASLIN

Lorsque les dernières ombres de la nuit se furent dissipées, tous les regards se portèrent autour du brick. Le *James-Cook* occupait encore la même place que la

veille, à trois milles dans l'est d'Entrecasteaux, comme s'il fût resté sur son ancre. Aucun courant ne se faisait sentir, aucun souffle ne ridait la surface de la mer.

M. Gibson promena sa longue-vue sur le littoral de l'île, puis à travers le semis de récifs de coraux qui entourent la pointe méridionale.

Néanmoins, il importait de fuir ces parages dès que le départ serait possible.

A certains indices, M. Gibson reconnut que la brise ne tarderait pas à reprendre. Ce fut aussi l'opinion de Karl Kip, lorsque le soleil se leva au milieu des vapeurs empourprées de l'horizon.

M. Gibson était donc prêt à hisser ses hautes voiles dès que la brise les pourrait remplir. Ce ne serait pas trop tôt s'éloigner de cette dangereuse région de la Papouasie et de la Louisiane. Appuyé d'un bon vent, tout dessus et grand largue, ce n'étaient pas les pirogues à pagaies ou à balancier qui parviendraient à joindre le *James-Cook*, si les indigènes prétendaient renouveler leur attaque. Du reste, ils ne reparurent pas. Aussi les armes, fusils et revolvers, furent-elles rentrées dans le rouf.

Et, à ce propos, M. Gibson fit allusion à la balle maladroite qui l'avait effleuré la veille, au moment où Karl Kip repoussait le capitan et le précipitait à la mer.

« Comment!... s'écria M. Hawkins, très étonné, tu as failli...

— Etre atteint... mon ami, et il ne s'en est pas fallu d'un demi-pouce que je n'eusse la tête traversée.

— Nous l'ignorions, déclara Pieter Kip. Mais êtes-vous sûr que ce soit un coup de feu?... N'est-ce pas plutôt une javeline ou une zagaie que vous aurait lancée un de ces sauvages?...

— Non, répondit Nat Gibson. Voici le chapeau de mon père, et vous voyez qu'il a été percé d'une balle. »

Il n'y eut aucun doute après l'examen du chapeau. En somme, il n'était pas surprenant que, pendant la lutte, au milieu de cette profonde obscurité, un des revolvers eût été mal dirigé, et l'on n'y pensa plus.

A sept heures et demie, la brise avait acquis assez de force et de régularité pour que le brick pût se mettre en route avec cap au nord-ouest. Avant midi, l'extrémité septentrionale de l'île d'Entrecasteaux était doublée. Au-delà apparut une dernière fois la grande terre, où se profilait l'arête capricieuse des hautes montagnes qui dominent la côte orientale de la Nouvelle-Guinée.

Le 19, le brick, après avoir enlevé cent cinquante milles environ depuis l'île Bougainville, se trouva par le travers de ce canal Saint-Georges, étroitement découpé entre les doubles hauteurs de la Nouvelle-Irlande et de la Nouvelle-Bretagne, Port-Praslin, vers lequel se dirigeait le *James-Cook,* est situé dans la partie sud de la Nouvelle-Irlande, sur ce littoral qui fait face au Pacifique, près du cap Saint-Georges, presque à l'entrée du détroit. Aucun incident de la mer ou autre ne troubla la nuit. Lorsque le jour revint, la vigie signala l'entrée de la rade de Port-Praslin, couverte par les hautes montagnes de Lanut. Le *James-Cook* s'engagea à travers les passes, navigables au plein de la mer. Vers neuf heures du matin, il prenait son mouillage sur deux ancres au milieu du port.

Le premier visiteur qui se présenta à bord du brick fut M. Zieger, négociant de la Nouvelle-Irlande, en relations commerciales avec la maison Hawkins. Encore dans la force de l'âge, installé depuis une douzaine d'années à Port-Praslin, M. Zieger avait fondé ce comptoir avant même que le traité de partage eût imposé à l'île le nom de Neu-Mecklenburg et à la réunion des groupes insulaires celui d'archipel Bismarck.

Les rapports de M. Hawkins et de M. Zieger ne cessèrent jamais d'être excellents. Ils ne se bornaient pas aux seuls échanges de marchandises entre Hobart-Town et Port-Praslin. Plusieurs fois, déjà, M. Zieger s'était rendu dans la capitale de la Tasmanie, où l'armateur avait eu grand plaisir à le recevoir. Ces deux commerçants professaient une véritable estime l'un pour l'autre. Nat Gibson n'était pas non plus un étranger pour M. Zieger, ni même pour Mme Zieger, qui accompagnait

son mari lors de ses voyages. Tous allaient être très heureux de passer ensemble le temps de la relâche en Nouvelle-Irlande.

Quant au capitaine et à M. Zieger, c'étaient d'anciennes connaissances, des amis, qui se serrèrent affectueusement la main, comme s'ils se fussent quittés de la veille.

M. Zieger, qui parlait couramment la langue anglaise, dit à l'armateur :

« Je compte bien, monsieur Hawkins, vous voir accepter l'hospitalité que Mme Zieger et moi nous entendons vous offrir dans notre maison de Wilhelmstaf...

— Vous voulez que nous abandonnions notre *James-Cook*?... répondit l'armateur.

— Assurément, monsieur Hawkins.

— A la condition, monsieur Zieger, que nous ne serons pas une gêne...

— En aucune façon, je vous assure. Votre chambre est déjà préparée, et j'ajoute qu'il y en a une aussi pour Gibson et son fils. »

L'offre était faite de si bon cœur que l'on ne pouvait y répondre par un refus. D'ailleurs M. Hawkins, peu habitué de vivre dans l'étroit carré d'un navire, ne demandait pas mieux que d'échanger sa cabine contre une confortable chambre de la villa Wilhelmstaf.

Cette proposition fut également acceptée par Nat Gibson. Toutefois, le capitaine la déclina, ainsi qu'il l'avait toujours fait jusqu'alors.

« Nous nous verrons chaque jour, mon cher Zieger, dit-il. Toutefois, ma présence est nécessaire à bord, et j'ai pour principe de ne point quitter mon navire pendant toute la durée des relâches. »

Présentation fut faite des deux naufragés, dont larmateur raconta l'histoire en quelques mots. M. Zieger accueillit les frères Kip avec grande sympathie et exprima le désir de les recevoir le plus souvent possible à Wilhelmstaf. S'il n'avait pas de chambre à leur offrir, ils trouveraient à Port-Praslin une auberge convenablement tenue, et ils pourraient s'y loger s'ils le désiraient, jusqu'au départ du *James-Cook*.

Pieter Kip répondit alors : Nos ressources sont bornées ou plutôt nulles... Nous avons perdu dans ce naufrage tout ce que nous possédions, et, puisque M. Hawkins a bien voulu nous accepter comme passagers, il est préférable que nous restions à bord...

— Vous êtes chez vous, mes amis, déclara l'armateur. Le brick est toujours en cours de navigation... J'ajouterai même que, si vous avez besoin de vous procurer des vêtements, du linge, je me mets à votre disposition...

— Moi aussi, messieurs, dit M. Zieger.

— Nous vous remercions, répondit Karl Kip, et, dès notre retour en Hollande, nous vous ferons adresser...

— Il n'est pas question de cela, maintenant, reprit M. Hawkins. On s'arrangera plus tard, et il ne faut pas que cela vous préoccupe. »

M. Gibson demanda au négociant combien de temps, à son avis, le brick devrait séjourner à Port-Praslin pour décharger la cargaison et en recevoir une nouvelle.

« Trois semaines environ, affirma M. Zieger, si une suffit à débarquer vos marchandises que je me charge de placer avantageusement dans la colonie.

— Certes... une semaine suffira, dit M. Gibson, à la condition que nos trois cents tonnes de coprah soient prêtes...

— J'en ai cent cinquante ici dans les magasins du comptoir, déclara M. Zieger. Quant aux cent cinquante autres, on les embarquera à Kerawara...

— Entendu, répliqua le capitaine. La traversée est courte. Nous irons à Kerawara, puis le *James-Cook* reviendra à Port-Praslin compléter sa cargaison...

— Les caisses de nacre sont préparées, mon cher Gibson, dit M. Zieger, et, de ce chef, vous n'aurez aucun retard à subir...

— Nous sommes au 20 novembre, conclut M. Gibson. Le brick n'a point d'avaries à réparer, et le 14 décembre il sera en mesure de mettre à la voile.

— Et, pendant ce temps, monsieur Hawkins, vous pourrez visiter les environs de Port-Praslin. Ils en valent

la peine. D'ailleurs, Mme Zieger et moi nous ferons tout notre possible pour que le temps ne vous semble pas trop désagréable. »

M. Hawkins, les frères Kip et Nat Gibson débarquèrent, laissant à ses occupations le capitaine, qui retrouverait tout le monde à l'habitation de Wilhelmstaf pour l'heure du déjeuner. La maison de M. Zieger était bâtie à un mille environ à l'ouest en remontant la côte. Le comptoir et les magasins se groupaient sur une petite place irrégulière au fond du port, où d'autres commerçants avaient établi leurs factoreries et leurs bureaux.

Très ombragée, la route qui côtoyait le littoral dans la direction de Wilhelmstaf. Les plantations, étagées vers l'intérieur, ne s'arrêtaient qu'à la limite même du ressac sur les extrêmes roches des criques. A droite, d'épaisses forêts montaient jusqu'aux dernières cimes de la chaîne centrale, que dominent les deux ou trois pics des Lanut. Lorsqu'un obstacle, rio ou marécage, obligeait à s'écarter du rivage, on s'engageait sous bois, le long de sentes à peine frayées. Là abondaient les areks, les pandanus, les baringtonias, les figuiers-banians. Un filet de lianes, quelques-unes d'un jaune éclatant comme de l'or, entouraient le tronc de ces arbres, s'entortillaient à leurs branches, grimpaient jusqu'à leur sommet. Il fallait prendre garde aux épines déchirantes.

L'habitation de M. Zieger apparut au tournant d'une petite futaie. C'était une sorte de villa, bâtie en bois, au milieu d'un vaste enclos de haies vives, dans lequel s'alignaient des orangers, des cocotiers, des bananiers et nombre d'autres arbres. Ombragée sous leurs hautes frondaisons, Wilhelmstaf ne se composait que d'un rez-de-chaussée surmonté d'une toiture en toile goudronnée, nécessitée par la fréquence de ces pluies qui rendent très supportable le climat d'un archipel presque situé sous l'Equateur.

Mme Zieger était une femme de quarante ans environ, Allemande comme son mari. Dès que la porte de l'enclos eut été ouverte, elle s'empressa de venir au-devant de ses invités et de ses hôtes :

« Ah! monsieur Hawkins, s'écria-t-elle en tendant la main à l'armateur, que je suis heureuse de vous voir...

— Et moi autant, chère dame, répondit M. Hawkins, qui embrassa Mme Zieger sur les deux joues. Votre dernier voyage à Hobart-Town date de quatre ans déjà...

— De quatre ans et demi, monsieur Hawkins!

— Eh bien, déclara l'armateur en souriant, malgré ces six mois de plus, je vous retrouve telle que vous étiez... »

M. et Mme Zieger n'avaient point d'enfant. Ils habitaient seuls cette villa de Wilhelmstaf avec leurs domestiques, un ménage allemand comme eux, et une famille de colons logée dans un bâtiment annexe. Ces cultivateurs faisaient valoir le domaine agricole, auquel on employait aussi des femmes indigènes. Champs de cannes à sucre, de patates, de taros et d'ignames avaient une étendue d'un mille carré.

Un peu avant midi, arriva M. Gibson, accompagné du matelot Burnes. Celui-ci portait différents objets offerts par M. Hawkins à Mme Zieger, des étoffes, de la lingerie, un joli bracelet, qui lui fit grand plaisir. Inutile de dire que le capitaine fut reçu, lui aussi, à bras ouverts.

On se mit à table, et ce déjeuner, bien servi, fut particulièrement goûté de convives doués d'un furieux appétit. Les plats de résistance, c'étaient la basse-cour et la baie de Port-Praslin qui les avaient fournis. Quant aux légumes : choux-palmistes, ignames, patates douces, laka, succulent produit de l'inocarpe, et aux fruits : bananes, oranges, noix de coco, c'est de l'enclos même qu'ils venaient.

Le capitaine devait retourner à bord du *James-Cook* dès que le déjeuner serait terminé. Il n'aimait pas s'absenter, bien qu'il eût confiance en son maître d'équipage. Sa grande crainte était toujours d'être embarrassé par des désertions nouvelles, et il faisait peu de fond sur les matelots recrutés à Dunedin. Et, de fait, la question fut encore reprise ce jour-là par Len Cannon dans une conversation que ses camarades et lui eurent avec Flig Balt et Vin Mod. Ils en revenaient toujours à

leur résolution de débarquer. En vain Vin Mod employait-il son éloquence en faisant intervenir le gibet, suivant son habitude... Il ne parvenait point à les persuader... Ces entêtés persistaient à vouloir quitter le bord.

« Enfin, dit-il, à bout d'arguments, ce n'est pas le navire qui vous déplaît?...

— Si, répondit Len Cannon, du moment qu'il est commandé par son capitaine...

— Et si ce capitaine venait à disparaître?...

— C'est la vingtième fois que tu nous chantes ce refrain, Mod, riposta le matelot Kyle, et nous voici à Port-Praslin, et dans trois semaines on en repartira pour Hobart-Town...

— Où nous ne voulons pas aller, dit Bryce.

— Et, déclara Sexton, nous sommes décidés à filer dès ce soir.

— Attendez au moins quelques jours, dit alors Flig Balt... jusqu'au départ du brick!... On ne sait ce qui peut arriver...

— Et puis, observa Vin Mod, déserter, c'est très bien... mais qu'est-ce que vous deviendrez ici? »

En ce moment, le mousse Jim, qui se défiait de ces conciliabules entre le maître d'équipage et les recrues, s'approcha du groupe. Flig Balt, qui l'aperçut, lui cria aussitôt :

« Que fais-tu là, mousse?...

— Je venais pour le déjeuner...

— Tu déjeuneras plus tard!

— Et je suis sûr, ajouta Vin Mod, que la cabine des deux frères Kip n'est pas encore rangée!... Tu finiras par la potence, méchant moussaillon!...

— Va-t'en au carré, ordonna le maître d'équipage, et à ta besogne! »

Vin Mod regarda partir le jeune garçon, et fit à Flig Balt un signe que celui-ci comprit sans doute. Puis, l'entretien reprit son cours. Quant à Jim, sans répondre, il se rendit à l'arrière et, comme il était en effet, chargé des cabines, entra dans celle des frères Kip.

Le premier objet qui frappa sa vue, fut un poignard

malais déposé sur l'un des cadres et qu'il n'avait jamais vu jusqu'alors. C'était précisément celui que Vin Mod avait volé sur l'épave de la *Wilhelmina,* et que les deux frères ne savaient pas être en sa possession. Etait-ce donc intentionnellement que ce kriss avait été placé là, de manière que le mousse ne pût ne point l'apercevoir?...

Jim prit le poignard, en examina la lame dentelée, la poignée ornée de clous de cuivre, et le remit sur la tablette de la cabine. Ce qui lui vint à l'idée, c'est que l'un des frères avait rapporté ce kriss avec les quelques objets recueillis sur l'épave, et, sans y attacher plus d'importance, il acheva sa besogne.

Cependant Flig Balt, Vin Mod et les autres continuaient à discuter, mais de manière à n'être entendus ni de Wickley ni de Hobbes, que le maître d'équipage avait envoyés dans la mâture. Burnes, on le sait, avait accompagné M. Gibson à la villa Wilhelmstaf.

Len Cannon s'obstinait, Vin Mod essayait de le convaincre. Au moins pendant la relâche du brick, ses compagnons et lui ne manqueraient de rien... Il serait toujours temps de débarquer... Durant la traversée du *James-Cook* de Port-Praslin à Kerawara pour compléter sa cargaison, peut-être une occasion se présenterait-elle?... Il était possible que ni M. Hawkins ni Nat Gibson ne fussent du voyage... Qui sait même si les frères Kip... Et alors... Bref, Len Cannon, Kyle, Sexton, Bryce, consentirent à rester jusqu'au jour où le brick mettrait à la voile pour Hobart-Town. Et, lorsque Flig Balt et Vin Mod furent seuls :

« Ça n'a pas été sans peine!... dit celui-ci.

— Nous n'en sommes pas plus avancés!... répondit l'autre.

— Patience, conclut Vin Mod du ton d'un homme dont la résolution est prise, et lorsque le capitaine Balt fera choix d'un maître d'équipage, je compte bien qu'il n'oubliera pas Vin Mod. »

Les jours suivants furent employés au déchargement du brick. Len Cannon et ses compagnons ne refusèrent

pas d'y donner la main. M. Gibson n'eut aucun soupçon de leurs projets. Quelques indigènes se joignirent à l'équipage, — une demi-douzaine, — des hommes robustes et pas maladroits. Aussi la besogne s'effectua dans d'excellentes conditions.

Jim n'avait point parlé aux frères Kip du poignard malais. Ils ignoraient donc que cette arme se trouvait sur l'un des cadres de leur cabine. En effet, Vin Mod avait eu soin de reprendre ce poignard avant leur retour à bord, et le kriss était maintenant caché dans son sac, où personne n'aurait pu le découvrir. Il lui suffisait sans doute qu'il eût été vu par le mousse. Quant à ce qu'il en voulait faire, peut-être Flig Balt lui-même ne le savait-il pas.

Le déchargement du *James-Cook* fut terminé dans l'après-midi du 25 novembre. Toute la pacotille consignée au comptoir Zieger avait trouvé un placement immédiat, étant composée d'objets d'un usage courant des produits manufacturés de l'Allemagne et de l'Angleterre.

Le brick allait recevoir maintenant sa cargaison de retour qui consistait, on le sait, en tonnes de coprah et caisses de nacre à destination de Hobart-Town. Des trois cents tonnes de coprah, cent cinquante devaient être livrées à Port-Praslin par la maison Zieger et cent cinquante à Kerawara, l'un des îlots situés au sud de l'île d'York ou Neu-Lauenburg.

Le capitaine, d'accord avec MM. Hawkins et Zieger, décida que le chargement de Kerawara serait le premier mis à bord. Le *James-Cook* irait en prendre livraison et reviendrait à Port-Praslin compléter sa cargaison.

Toutefois, si le brick n'avait point d'avaries à réparer, il était nécessaire que sa carène reçût un sérieux nettoyage et que ses hauts fussent repeints de l'avant à l'arrière. Ce travail demanderait de trois à quatre jours. L'équipage se mit aussitôt à la besogne, qui s'acheva dans les délais prévus, et le départ fut fixé au 29 matin.

On ne l'a point oublié, Flig Balt et Vin Mod avaient espéré que les passagers du brick resteraient à Port-Praslin pendant ce voyage à Kerawara, et qu'ils pourraient

profiter de cette circonstance pour accomplir leurs desseins. Une fois les maîtres du navire, ils mettraient le cap au nord-est, et M. Hawkins attendrait vainement que le *James-Cook* reparût dans les eaux de la Nouvelle-Irlande. Le maître d'équipage et ses complices devaient être déçus. Non seulement MM. Hawkins, Nat Gibson, les frères Kip seraient de cette courte traversée, mais M. Zieger proposa de les accompagner, et sa proposition fut accepté avec empressement.

Flig Balt et Vin Mod eurent quelque peine à dissimuler leur fureur. La possibilité de s'emparer du *James-Cook*, ou tout au moins l'éventualité sur laquelle ils comptaient, leur échappait encore.

« Le diable protège ce capitaine de malheur!... s'écria Vin Mod, lorsqu'il connut cette résolution.

— Tu verras, Mod, qu'il reviendra à Hobart-Town!... ajouta le maître d'équipage.

— Non, maître Balt, déclara Vin Mod. Si on ne s'en défait pas sur son navire... peut-être pourrait-on...

— Et les autres, que vont-ils faire?... » répondit Flig Balt.

Les autres, c'étaient Len Cannon, Sexton, Kyle, Bryce. Allaient-ils immédiatement quitter le bord, ou feraient-ils le voyage de Kerawara avant de reprendre leurs sacs?... S'ils ne devaient réussir à rien au cours de cette traversée, pourquoi continueraient-ils leur service?...

Le brick partit dans la matinée du 29. Vingt-quatre heures pour rallier l'île d'York, deux jours pour charger les cent cinquante tonnes de coprah, vingt-quatre heures pour revenir à Port-Praslin, le voyage ne devait pas durer plus de quatre à cinq jours.

La navigation s'accomplit à travers le canal Saint-Georges, non sans quelque lenteur, par suite de vents contraires à la surface de cette vaste baie, où les sondes accusent jusqu'à quatre mille pieds de profondeur.

Le 30, dès les premières heures, la vigie signala le cap Brown de l'île Makada. Le *James-Cook*, piquant au sud, reconnut le cap Makukar de la grande île, pointa à l'ouvert du passage du nord-ouest entre elle et l'île

d'Uln, prit connaissance de l'îlot Kabokon et vint au mouillage de Kerawara.

Le principal agent germanique, M. Hamburg, avait de fréquents rapports avec M. Zieger. Il était à la tête d'une des plus importantes factoreries du groupe, et sa maison devrait livrer au *James-Cook* les cent cinquante tonnes de coprah. Ce stock serait mis à bord en quarante-huit heures. Le séjour à Kerawara n'aurait donc qu'une très courte durée. Pendant que l'équipage, sous la surveillance du capitaine, s'occupait de cette opération, M. Hawkins, Nat Gibson, les frères Kip, eurent tout le loisir de visiter l'îlot.

L'habitation de M. Hamburg était située à mi-colline, au milieu de la forêt que traversait un large sentier. Un demi-mille la séparait de son comptoir du port. Le gouverneur avait invité à dîner pour le lendemain M. Hawkins, M. Gibson et son fils. L'embarquement des cent cinquante tonnes de coprah serait terminé dans cet après-midi du 2 décembre, et le *James-Cook,* dès le 3, reprendrait la mer à destination de Port-Praslin.

Les frères Kip étaient compris dans l'invitation faite par M. Hamburg, mais ils l'avaient déclinée avec la réserve de gens qui ne veulent point s'imposer. Ils profiteraient de cette soirée pour faire une dernière promenade aux environs du port. Quant à l'équipage du brick, comme la désertion n'était point à craindre, il avait l'autorisation de descendre à terre et ne se ferait pas faute de fraterniser avec les matelots des autres bâtiments. La soirée finirait peut-être par quelque griserie dans la principale taverne de Kerawara. Cela était difficile à empêcher, et M. Gibson se borna à recommander de ne pas laisser les choses aller trop loin. Flig Balt affirma au capitaine qu'il pouvait compter sur lui. Mais, en parlant avec son obséquiosité habituelle, pourquoi ne parvint-il pas à dissimuler le trouble qui l'agitait?... Aussi M. Gibson, qui s'en aperçut, lui dit-il :

« Qu'avez-vous donc, Balt?...

— Rien, monsieur Gibson, rien... répondit le maître d'équipage. Je suis un peu fatigué, voilà tout. »

Et ses regards, se détournant du capitaine, se dirigèrent sur Vin Mod, qui l'observait.

Vers cinq heures, M. Hawkins, Nat Gibson, M. Zieger se trouvaient à l'habitation de M. Hamburg, où le dîner allait être servi à six heures et demie. Le capitaine, retenu à bord pour ses dernières formalités, n'arriverait guère qu'à ce moment-là. Il devait apporter une somme de deux mille piastres en or, règlement de la cargaison maintenant rangée dans la cale du *James-Cook*. En l'attendant, les invités du gouverneur visitèrent la propriété, entretenue avec soin et l'une des plus belles de Kerawara. Lorsque sonna la demie de six heures, le capitaine n'avait pas paru. M. Hamburg et ses hôtes restèrent dans le jardin en guettant son arrivée.

La soirée était superbe, l'atmosphère quelque peu rafraîchie par le vent qui se levait aux approches de la nuit. On respirait délicieusement cet air embaumé du parfum des orangers. Cependant le temps s'écoulait. A sept heures M. Gibson n'avait pas encore été signalé.

« Mon père aura été retenu au dernier moment... dit Nat Gibson. Je ne peux m'expliquer autrement ce retard...

— Est-ce qu'il ne devait pas aller à vos bureaux, monsieur Hamburg?... demanda l'armateur.

— En effet, mais uniquement pour prendre ses papiers.

— Cela a pu exiger quelque temps...

— Patience, dit le gouverneur. Nous ne sommes pas à trente minutes près... »

Lorsqu'une demi-heure se fut écoulée, M. Hawkins, M. Zieger et Nat Gibson commencèrent à être inquiets.

« Gibson, dit M. Zieger, se serait-il égaré en route?...

— Ce n'est pas probable, répondit M. Hamburg. Le chemin est tout droit, et il le connaît, car il est venu plusieurs fois à l'habitation...

— Si nous allions au-devant de mon père?... proposa Nat Gibson en se levant.

— Allons », dit M. Hawkins.

M. Hamburg appela un des serviteurs, qui se munit d'un fanal, et, accompagné de ses invités, il sortit de l'enclos pour s'engager sous la forêt. L'obscurité était

déjà profonde à l'abri de ces épaisses frondaisons qui formaient berceau au-dessus du sentier. On écouta si quelques pas se faisaient entendre dans la direction du port... Aucun bruit. On appela... Aucune réponse. Cette partie de la forêt semblait être absolument déserte. Enfin, après un demi-mille, tous débouchèrent sur la place de Kerawara.

De la principale avenue, vivement éclairée, sortait un tapage de buveurs. Si une partie de l'équipage du brick avait déjà regagné le bord, quelques matelots étaient encore attablés dans cette taverne, et, parmi eux, Len Cannon et ses camarades. Quant à Pieter et à Karl Kip qui venaient de rentrer, ils étaient assis à l'arrière du *James-Cook*. Un peu avant eux, Flig Balt et Vin Mod avaient également rembarqués, après une absence d'environ une demi-heure. Arrivé au quai, Nat Gibson héla d'une voix inquiète :

« Et le capitaine?...

— Le capitaine, monsieur Gibson?... répondit Vin Mod. Est-ce qu'il n'est pas chez M. Hamburg?...

— Non..., répondit le gouverneur.

— Il a cependant quitté le brick pour s'y rendre..., déclara le matelot Burnes.

— Et je l'ai vu prendre le sentier..., ajouta Hobbes.

— Depuis quand est-il parti?... demanda M. Zieger.

— Depuis une heure à peu près, répondit Vin Mod.

— Il est arrivé un malheur!... » s'écria M. Hawkins.

Et alors ses compagnons et lui de se répandre dans les rues du port, d'aller de comptoir en comptoir, de visiter les tavernes...

La présence du capitaine ne fut constatée nulle part. Il fallut alors diriger les recherches dans un large rayon à travers la forêt. Peut-être M. Gibson avait-il gagné l'habitation du gouverneur en faisant quelque détour?... Ce fut peine inutile. Après plusieurs heures, MM. Hamburg, Hawkins, Nat Gibson, les frères Kip, qui s'étaient joints à eux, durent revenir à bord.

En quelles transes se passa la nuit! Le capitaine ne reparaissait pas. Le sentier entre le port et l'habitation

de M. Hamburg fut sans cesse parcouru, avec des fanaux, avec des torches... Harry Gibson ne se trouvait nulle part... Nat Gibson s'abandonnait au désespoir. M. Hawkins, non moins désespéré, ne parvenait pas à calmer le jeune homme, éperdu à cette pensée qu'il ne reverrait plus son père...

Ce pressentiment ne le trompait pas. Au point du jour, la nouvelle se répandit que le cadavre du capitaine Gibson venait d'être découvert dans la forêt, à un demi-mille du port.

IX

L'ASSASSINAT

Voici ce qui s'était passé : Dès qu'il eut donné ses dernières instructions pour que le *James-Cook* fût prêt à appareiller le lendemain au jour levant, le capitaine Gibson débarqua et se rendit d'abord au comptoir. Une petite sacoche qu'il portait contenait la somme de deux mille piastres en or, qu'il devait verser entre les mains de M. Hamburg. Une partie de l'équipage avait quitté le brick après lui, et les frères Kip étaient déjà en promenade aux environs du port.

Lorsque M. Gibson arriva au comptoir, un des employés lui remit des papiers de diverses sortes, son connaissement et autres. Le soleil, durant deux heures encore, allait éclairer les hauteurs de l'îlot Kabokon. Le capitaine connaissait bien la route qui conduisait à la villa, et il ne pouvait craindre de s'égarer.

Une fois engagé sous bois au fond du port, M. Gibson marcha pendant un demi-mille, et il se disposait à obliquer vers la gauche, lorsqu'il fut violemment projeté à terre. Deux hommes venaient de se précipiter sur lui, et l'un d'eux l'étreignait à la gorge. Étourdi d'un coup violent qui lui avait été porté à la poitrine, il ne les

reconnut pas, ayant presque aussitôt perdu l'usage de ses sens. Ces deux hommes le prirent alors par les épaules et par les pieds, et le transportèrent à cinq cents pas à travers le bois. Après s'être arrêtés au bord d'une clairière, les malfaiteurs déposèrent leur victime à terre, et l'un d'eux dit :

« Il faut l'achever... »

A ce moment, les yeux de M. Gibson se rouvrirent

« Flig Balt!... Vin Mod! » prononça-t-il.

C'étaient le maître d'équipage et Vin Mod qui avaient commis ce crime. Vin Mod serait enfin délivré d'Harry Gibson avec l'espoir assez justifié que Flig Balt obtiendrait le commandement du navire. Alors, sous la direction du nouveau capitaine, au lieu de faire voile pour Hobart-Town, le brick se jetterait hors de sa route, et, sans que M. Hawkins pût s'en apercevoir, il gagnerait vers l'est les parages des îles Salomon. Là, on verrait à se débarrasser de l'armateur, de Nat Gibson, des frères Kip, de ces deux hommes qui ne voudraient pas s'associer à une campagne de piraterie. Ce qui n'avait pas été fait entre la Nouvelle-Zélande et l'archipel Bismarck se ferait après le départ de Port-Praslin.

Après que M. Gibson eut crié le nom des deux assassins, ces mots s'échappèrent de ses lèvres : « Misérables... misérables! » Il voulut se relever, il voulut se défendre, et que pouvait-il, lui sans armes, contre deux hommes vigoureux et armés?... « Au secours! » cria-t-il encore.

Vin Mod se précipita sur le malheureux, et de la main lui ferma la bouche, tandis que Flig Balt, du poignard qui avait été volé à bord de la *Wilhelmina* par son complice, le frappait en pleine poitrine.

Harry Gibson poussa un suprême gémissement; puis ses yeux grands ouverts, d'où jaillissait un regard d'épouvante, se fixèrent une dernière fois sur ses meurtriers. La lame du poignard l'avait atteint au cœur, et, après une seconde d'angoisse, il retomba mort.

« Capitaine Balt... salut! » dit Vin Mod en portant la main à son béret.

Le maître d'équipage, terrifié, reculait devant les yeux

de sa victime, qui, vivement éclairés par un rayon de soleil, le regardaient toujours. Vin Mod, ayant conservé tout son sang-froid, fouilla la poche du capitaine, où il trouva des papiers de bord et la sacoche, de laquelle il retira les deux mille piastres. « Agréable surprise! » s'écria-t-il. Puis tapant sur l'épaule du maître d'équipage, toujours immobilisé sous le regard du cadavre : « Filons! » dit-il.

Et laissant le corps à cette place, où il ne serait probablement pas découvert avant le départ du brick, tous deux, regagnant le sentier, se dirigèrent vers le port.

Un quart d'heure plus tard, ils mettaient le pied sur le pont du *James-Cook*. Flig Balt réintégra sa cabine. Vin Mod descendit au poste d'équipage, vide alors, et cacha au fond de son sac les papiers du capitaine, les piastres volées et le poignard qui avait servi à l'assassinat.

Une demi-heure s'était écoulée, lorsque Karl et Pieter rentrèrent à bord, et, en attendant le retour des invités de M. Hamburg, ils vinrent s'asseoir à l'arrière du rouf. Quant à Vin Mod, le misérable remonta vers l'avant-pont. Affectant même une extrême gaieté, il se mit à causer avec les matelots Hobbes et Wickley, qui n'étaient point descendus à terre.

Ce fut l'employé d'une factorerie qui, le lendemain, traversant la clairière, découvrit le corps du capitaine Gibson. Il revint en toute hâte au comptoir, et le bruit du meurtre se répandit aussitôt.

A cette nouvelle, Nat Gibson fut comme foudroyé. On sait quel lien d'affection unissait le père et le fils. M. Hawkins, aussi terriblement frappé que le malheureux jeune homme, n'aurait pu lui donner des soins. Les frères Kip durent le transporter dans sa cabine, où il finit par reprendre connaissance. Tous deux, d'ailleurs, témoignaient de la plus vive douleur et de la plus profonde indignation.

L'équipage était atterré. Jim pleurait à grosses larmes. Hobbes, Wickley, Burnes, ne pouvaient croire à la mort de leur capitaine. Flig Balt et Vin Mod se répandaient en violentes menaces contre le meurtrier.



LES DEUX ASSASSINS S'ENFUIRENT, ABANDONNANT LE CORPS DU CAPITAINE GIBSON.

Seules les recrues de Dunedin montrèrent une complète indifférence. On ne l'ignore pas, Len Cannon et les autres avaient décidé de débarquer ce jour-là — ce qui eût compromis et même peut-être empêché le départ du brick. Mais, M. Gibson disparu, leurs dispositions allaient sans doute être modifiées. A plusieurs reprises, Len Cannon jeta à Vin Mod un regard interrogateur. Celui-ci détournait la tête, comme pour ne pas le comprendre. Cependant Nat Gibson, dès qu'il fut revenu à lui, s'élança hors de sa cabine :

« Mon père!... s'écria-t-il. Je veux revoir mon père!... »

Karl Kip tenta de le retenir. Nat le repoussa et se précipita sur le pont. M. Hamburg, qui avait regagné son habitation, s'était hâté d'accourir dès qu'il eut été informé du meurtre. Il arriva à bord au moment où Nat Gibson cherchait à débarquer, et lui dit : « Je vous accompagne. »

Il était huit heures. MM. Hamburg et Zieger, M. Hawkins et Nat Gibson, les frères Kip, quelques employés de la factorerie, prirent à travers la forêt pour atteindre la clairière, ce qui ne demanda que dix minutes à peine.

Le corps était dans l'état où les meurtriers l'avaient laissé, étendu sur le sol, les yeux toujours démesurément ouverts, comme si la vie ne l'eût pas encore quitté.

Nat Gibson s'agenouilla près de son père. Il l'embrassait, l'appelait, et appelait aussi sa mère... Lorsque Mme Gibson apprendrait cet horrible malheur, y survivrait-elle, la malheureuse femme!...

Cependant M. Hamburg, auquel incombait le soin de faire une enquête, examinait les traces laissées sur l'herbe, et il crut reconnaître, à des empreintes de pas récentes que le meurtre avait eu deux hommes pour auteurs. Puis après avoir entrouvert les vêtements de M. Gibson, il constata à la poitrine une plaie produite par une lame dentelée, plaie ayant peu saigné. Quant à l'argent et aux papiers que portaient le capitaine, ils avaient disparu.

Il était donc certain que le vol avait été le mobile du crime. Mais qui l'avait commis?... Quelque colon de

Kerawara?... Cela semblait tout d'abord douteux... N'étaient-ce pas plutôt des indigènes?... et, en réalité, ils sont assez suspects... Mais comment et où découvrir les assassins?... Le meurtre accompli, n'avaient-ils pas immédiatement quitté Kerawara sur leur pirogue pour regagner l'île d'York?... En quelques heures, ils avaient pu se mettre à l'abri de toute poursuite...

Il était donc probable que ce crime demeurerait impuni, comme tant d'autres dont ces parages, depuis la Nouvelle-Guinée jusqu'à l'archipel des Salomon, ont été le théâtre.

A présent, il fallait transporter le corps à la factorerie. M. Hamburg avait fait apporter une civière, sur laquelle on déposa le mort. Puis tous, Nat Gibson au bras de M. Hawkins, reprirent le chemin du port.

Le cadavre fut placé dans une salle du comptoir, en attendant que M. Hamburg eût terminé son enquête. Quant à l'inhumation, cette triste cérémonie s'accomplirait dès le lendemain, car la décomposition s'opère rapidement sous ce brûlant climat des Tropiques. Le missionnaire qui se trouvait alors à Kerawara vint s'agenouiller et prier près de la victime. M. Zieger reconduisit à bord Nat Gibson qui, dans un inquiétant état de prostration, resta couché sur le cadre de sa cabine.

Entre-temps, M. Hamburg ne cessait de prendre des renseignements de nature à le mettre sur la trace des meurtriers. Après qu'il eut ramené MM. Hawkins et Zieger à la factorerie, il s'entretint avec eux à ce sujet, et lorsqu'ils lui demandèrent quels pouvaient, à son avis, être les auteurs du crime :

« Assurément des indigènes, répondit-il.

— Pour voler le pauvre M. Gibson?... demanda M. Hawkins.

— Oui... Ils auront appris qu'il devait rapporter une somme d'argent... ils l'auront guetté, suivi dans la forêt, attaqué, dépouillé...

— Mais comment les découvrir?... dit M. Zieger.

— Ce sera presque impossible, déclara M. Hamburg. Sur quels indices s'appuyer pour commencer les recherches?...

— Il y aurait une chose à faire, observa M. Zieger, ce serait de photographier la plaie faite par l'arme du meurtrier, et, si l'on retrouvait cette arme, peut-être apprendrait-on à qui elle appartenait...

— Vous avez raison, répondit M. Hamburg, et je demande à monsieur Hawkins de précéder à cette opération.

— Oui... oui! approuva M. Hawkins, dont l'émotion faisait trembler la voix, et que ce crime affreux ne reste pas impuni! »

M. Zieger alla chercher l'appareil à bord et revint quelques minutes après. La poitrine du capitaine Gibson mise à nu, on fit un nouvel examen très minutieux de la blessure. Elle ne mesurait qu'un demi-pouce de largeur, et, d'un côté, ses bords présentaient une dentelure, comme si la peau eût été sciée.

Et alors M. Hamburg de dire :

« Vous le voyez, c'est avec une arme indigène que le coup a été porté... un de ces kriss à lame dentelée dont se servent les naturels. »

Deux clichés furent obtenus avec une extrême précision. L'un reproduisait la poitrine d'Harry Gibson, l'autre sa tête. Ses yeux étaient encore largement ouverts, et M. Hawkins les referma ensuite. Il fut convenu que ces photographies seraient laissées entre les mains de M. Hamburg pour son enquête. Quant aux clichés, que conserverait M. Hawkins, ils lui serviraient à tirer d'autres épreuves. L'image de son malheureux ami, mort à Kerawara, serait rapportée dans sa ville natale.

Il fallut, dans l'après-midi, procéder à la mise en bière. Les obsèques se feraient le lendemain matin. Une place fut choisie dans le petit cimetière de Kerawara. C'eût été trop tarder que d'attendre le retour à Port-Praslin pour creuser la fosse destinée à recevoir le corps.

Cette triste journée s'acheva au milieu de la désolation générale. Vint la nuit, que Nat Gibson, étouffé de sanglots, passa sans avoir pu trouver un instant de sommeil.

Le lendemain, les funérailles eurent le concours de toute la population anglaise et allemande de Kerawara.

Le pavillon du *James-Cook* étant en berne, les autres navires hissèrent le leur à mi-mât en signe de deuil.

Le cercueil, recouvert du drapeau national, fut porté par quatre hommes du brick. Nat Gibson, le gouverneur, M. Hawkins, M. Zieger marchaient derrière, suivis de Flig Balt et du reste de l'équipage auquel s'étaient joints les matelots des autres bâtiments. Le missionnaire anglican, précédant le cercueil, récitait les prières liturgiques. Le funèbre cortège atteignit le cimetière, et là, devant la tombe, M. Hamburg prononça quelques paroles en souvenir du capitaine Gibson.

La douleur de Nat faisait pitié. M. Hawkins pouvait à peine le soutenir. Une dernière fois, le jeune homme voulut se jeter sur le cercueil de son père. Puis la bière fut descendue dans la fosse, sur laquelle M. Hamburg fit placer une croix avec cette inscription :

AU CAPITAINE HARRY GIBSON
d'Hobart-Town,
Assassiné le 2 décembre 1885,
Son fils, ses amis, son équipage,
et la population de Kerawara.
DIEU REÇOIVE SON AME!

Les recherches auxquelles s'était livré M. Hamburg n'avaient point donné de résultats. Le crime accompli, les meurtriers s'étaient sans doute hâtés de quitter Kerawara pour se réfugier chez les tribus du Neu-Lauenburg. Dans ces conditions, comment espérer jamais les découvrir, puisque les pirogues indigènes circulaient jour et nuit entre l'îlot et l'île?... Retrouverait-on l'arme qui avait servi à l'assassinat et celui à qui elle appartenait?... Seul le hasard pouvait intervenir en eette affaire, et interviendrait-il?...

Le brick ne prolongea pas son séjour à Kerawara. Le matin même où se répandit la nouvelle du meurtre, il était prêt à prendre la mer pour revenir à Port-Praslin. Aussi, d'accord avec M. Zieger, M. Hawkins fit-il venir le maître d'équipage dans le carré et il lui dit :

« Flig Balt, le *James-Cook* a perdu son capitaine...

— Et c'est un grand malheur, répondit Flig Balt, dont la voix tremblait d'une émotion qui n'était pas celle de la douleur.

— Je sais, poursuivit M. Hawkins, combien mon malheureux ami avait confiance en vous... et, cette confiance, je suis disposé à vous la continuer. »

Le maître d'équipage, les yeux baissés, s'inclina sans prononcer une seule parole.

« Demain, Flig Balt, reprit l'armateur, le *James-Cook* appareillera, et vous le reconduirez à Port-Praslin. Là nous achèverons le chargement, et, dès que l'opération sera terminée, il fera voile pour Hobart-Town.

— A vos ordres, monsieur Hawkins », répondit Flig Balt en se retirant.

M. Hawkins avait bien dit que le maître d'équipage remplacerait M. Gibson dans la direction du navire, mais non qu'il en serait le capitaine. Peut-être même ne songeait-il pas à lui donner officiellement ce titre et trouvait-il suffisant qu'il en remplît les fonctions pendant la traversée de l'archipel Bismarck à la Tasmanie. Le maître d'équipage l'avait bien remarqué. Aussi s'en expliqua-t-il avec Vin Mod quelques instants après :

« Eh qu'importe! repartit le matelot. Reconduisons d'abord le brick à Port-Praslin... Que vous soyez ensuite le capitaine ou le second, c'est tout un, maître Balt!... Lorsque nous serons en possession du navire, c'est nous qui vous en nommerons le capitaine, et que je sois pendu si cette nomination ne vaut pas celle de M. Hawkins! »

Du reste, Len Cannon et ses compagnons, s'ils ignoraient que Flig Balt et Vin Mod fussent les assassins de M. Gibson, étaient assurés maintenant que le brick ne reviendrait pas à Hobart-Town, et ils ne parlèrent plus de débarquer.

Le lendemain, 5 décembre, M. Hawkins prit congé du gouverneur. M. Hamburg serra Nat Gibson dans ses bras et lui promit de faire toute diligence pour découvrir les meurtriers de son père. S'il y parvenait, la justice

allemande serait sans pitié pour eux!... Ils payeraient de leur tête cet abominable crime.

Puis M. Hawkins, M. Zieger, Karl et Pieter Kip firent leurs adieux — et combien tristes! — au gouverneur et aux autres agents des factoreries de Kerawara.

L'appareillage s'effectua sous les ordres de Flig Balt. Une heure après, le brick, sorti des bancs madréporiques, marchait au sud-est, perdait de vue le cap Barard, la pointe la plus avancée de l'île d'York, et se dirigeait vers l'entrée du canal Saint-Georges.

La traversée allait être rapide et ne demander que vingt-quatre heures. Flig Balt n'eut pas à se plaindre de l'équipage, dont le service s'accomplit régulièrement. Point de manœuvre à exécuter, d'ailleurs, avec ce vent favorable qui n'exigeait aucun changement d'amures. Que Flig Balt fût ou ne fût pas un bon marin, cette courte navigation n'aurait pas permis d'en juger. Il convenait d'attendre qu'il eût ramené le navire à Hobart-Town. Du reste, il n'occupait point la cabine du capitaine et garda la sienne à l'entrée du poste.

Pendant la nuit, à Len Cannon, qui l'interrogeait, alors qu'ils étaient tous deux de quart, Vin Mod répondit, de façon à satisfaire ses compagnons et lui. Le *James-Cook* ne retournerait pas en Tasmanie... Capitaine ou non, Flig Balt saurait le rejeter hors de sa route... Une fois dans les parages des Salomon, il ne serait pas difficile d'en finir avec les passagers du bord... N'y a-t-il pas toujours par là d'honnêtes matelots en quête d'aventures qui, au besoin, s'empresseraient de leur prêter main-forte?... Len Cannon et les autres n'avaient donc aucune raison de quitter le *James-Cook*, dont ils ne tarderaient pas à devenir maîtres.

Les hauteurs de Lanut furent aperçues dans la matinée du 6 décembre. Avant midi, le bâtiment serait à son ancrage devant le comptoir de M. Zieger. Comme il arrivait avec son pavillon en berne, on comprit, à Port-Praslin, qu'il y avait un malheur.

Et quelle fut la désolation générale, lorsque l'on sut en quelles conditions M. Gibson était mort! Mme Zieger,

qui était accourue sur le quai, reçut Nat Gibson dans ses bras à l'instant où il débarquait. Les sanglots la suffoquaient, et, dès qu'elle put parler :

« Mon pauvre Nat... mon pauvre enfant... et votre mère... votre mère!... » répéta-t-elle, tandis que ses yeux se noyaient de larmes.

Nat Gibson dut accepter de passer à Wilhelmstaf les derniers jours de la relâche, M. Hawkins également. C'est ainsi que tous deux reprirent leurs chambres et s'assirent à la table de cette hospitalière maison où M. Gibson ne devait plus revenir!

M. Zieger ne voulut laisser à personne le soin de surveiller l'embarquement des cent cinquante tonnes de coprah en complément de la cargaison du brick. Il y fut aidé, d'ailleurs, par Karl et Pieter Kip, qui ne quittèrent pas le navire, même une heure. L'aîné des deux frères s'entendait parfaitement à ces arrimages, et, au surplus, Flig Balt s'en fût tiré sans peine, tant l'équipage le secondait avec zèle.

Le coprah mis en cale, on répartit à l'avant et à l'arrière les caisses de nacre à destination de Hobart-Town. En outre, comme, avant son voyage à Kerawara, le capitaine avait fait procéder aux travaux de nettoyage et de peinture, le départ ne fut pas retardé de ce chef.

Tout était terminé dans l'après-midi du 9.

Ce soir-là, M. Hawkins et Nat Gibson, accompagnés de M. et Mme. Zieger, rentrèrent à bord, afin que le *James-Cook* pût mettre la voile dès l'aube.

Lorsqu'ils arrivèrent, ils furent reçus par Flig Balt, qui se tenait à l'échelle. M. Hawkins lui dit alors :

« Tout est paré?...

— Oui, monsieur Hawkins.

— Eh bien! Flig Balt, demain, nous prendrons la mer... Vous avez conduit le brick de Kerawara à Port-Praslin, conduisez-le de Port-Praslin à Hobart-Town... Vous le commanderez désormais...

— Je vous remercie, monsieur Hawkins », répondit Flig Balt, tandis que l'équipage laissait entendre un murmure approbatif.

L'armateur serra la main du nouveau capitaine, mais ne s'aperçut pas qu'elle tremblait dans la sienne.

M. et Mme Zieger firent leurs adieux à Nat Gibson, à M. Hawkins, et n'oublièrent pas les frères Kip, pour lesquels ils éprouvaient une vive sympathie. Puis, sur la promesse d'aller passer, dès qu'ils le pourraient, quelques semaines en Tasmanie près des deux familles, ils regagnèrent leur habitation.

Le lendemain, dès cinq heures du matin, le capitaine Balt fit ses préparatifs d'appareillage. Une heure après être sorti des passes de Port-Praslin, le *James-Cook,* cap au sud-est, se trouvait au large de la Nouvelle-Irlande.

X

INCIDENTS

La distance entre l'archipel Bismarck et la Tasmanie est évaluée à deux mille quatre cents milles environ. Avec vent favorable, une moyenne de cent milles par vingt-quatre heures, le *James-Cook* n'emploierait pas plus de trois semaines à la franchir. La période des vents alizés touchait à sa fin, et la mousson des Tropiques allait bientôt lui succéder. En effet, la brise régulière ne tarda pas à s'établir dans l'ouest, après un calme de courte durée... Le brick serait donc avantageusement servi pour traverser les parages difficiles des Louisiades et donner dans la mer de Corail.

Le temps n'était plus maintenant où les passagers du *James-Cook,* au cours d'un agréable voyage, s'intéressaient aux choses de la navigation. Ils ne s'abandonnaient pas à ces joyeuses impressions du retour qu'ils eussent éprouvées, si leur séjour à Kerawara ne se fût terminé par un effroyable malheur.

Lorsque Nat Gibson quittait sa cabine, il venait s'asseoir à l'arrière, M. Hawkins près de lui. Rien ne

pouvait les distraire de leur douleur. Ils songeaient à la prochaine arrivée au port, à Mme Gibson qui attendait si impatiemment le *James-Cook*, et la pauvre femme apprendrait qu'il ne ramenait pas son capitaine...

Les frères Kip, désireux de respecter cette affliction que l'éloignement n'avait pas encore adoucie, se tenaient le plus souvent à l'écart. Toutefois, sans trop en avoir l'air, Karl surveillait la marche du navire. Le maître d'équipage ne lui avait jamais inspiré confiance. En diverses circonstances, ces qualités qui font le vrai marin lui avaient semblé assez incomplètes. A deux ou trois reprises, lorsque M. Gibson était dans sa cabine, quelques manœuvres mal dirigées lui faisaient douter que Flig Balt fût homme de mer. Mais, au total, cela ne le regardant pas, il s'était tu à ce sujet. Or, ce qui ne présentait pas de très graves inconvénients sous le commandement d'Harry Gibson, en avait maintenant que Flig Balt était le capitaine du *James-Cook*. Ce jour-là, Karl Kip fit part de ses craintes à son frère.

« Ainsi, tu penses que ce Flig Balt n'est point à la hauteur de ses fonctions?...

— Il est permis de le penser, Pieter... Durant le grain noir que nous avons attrapé dans la mer de Corail, j'ai acquis la certitude qu'il ne savait pas bien son métier...

— Alors, Karl, ton devoir est de surveiller cet homme, et, si quelque manœuvre te semble dangereuse, n'hésite pas à faire des observations...

— Que Flig Balt recevra, Pieter, en me priant de ne point me mêler de la direction du navire...

— N'importe, Karl, tu le dois, et, dans le cas où tes conseils seraient mal accueillis, adresse-toi directement à M. Hawkins... Il est de grand sens, il t'écoutera, il s'en expliquera avec l'ex-maître d'équipage, et, assurément, il te donnera raison contre lui...

— Nous verrons, Pieter. Par malheur, je n'ai pas les cartes du bord à ma disposition, et il m'est difficile de contrôler la route... »

Ce fut dans la journée du 15 que le *James-Cook* atteignit les limites de la Louisiade. La traversée s'était

accomplie sans incidents. Après avoir laissé dans l'ouest l'île Rossel, la principale du groupe, la mer de Corail s'ouvrit largement devant lui sur le douzième degré de latitude méridionale. A partir de ce parallèle, la direction serait imperturbablement conservée au sud, afin de reconnaître la côte orientale de l'Australie à la hauteur de Brisbane.

Or, c'était précisément sur cette limite de la mer de Corail que Flig Balt devrait modifier sa direction en courant vers l'est, s'il voulait venir en vue de l'île Mangara, située à la queue des Salomon. Mais, comme cela eût comporté dans la route du brick un changement notable dont on aurait pu s'apercevoir, Flig Balt se contenta d'obliquer vers le sud-sud-est. Néanmoins, ce changement frappa Karl Kip, qui, après avoir observé la boussole, dit au capitaine :

« Vous laissez porter, monsieur Balt...

— Oui... de deux quarts...

— Vous trouveriez pourtant la mer belle à l'abri de la côte australienne.

— Possible... répliqua Flig Balt, qui commençait à regarder le Hollandais de travers.

— Alors, reprit celui-ci, pourquoi ne gardez-vous pas votre direction?...

— Parce que les rafales de nord-est sont toujours à redouter, et je ne veux pas me drosser le long de terre.

— Oh! il y a de l'espace, interrompit Karl Kip, et vous auriez le temps...

— Ce n'est pas mon avis », déclara sèchement Flig Balt.

Et lorsqu'il rapporta à Vin Mod ces quelques paroles échangées entre eux :

« De quoi se mêle ce Groningois de Groningue, répliqua Vin Mod, et quand serons-nous débarrassés de tous ces gens-là?... »

Du reste, l'ancien projet qui consistait à envoyer pardessus le bord les passagers du brick devait toujours être mis à exécution, si l'occasion se présentait. Or, à le faire aux approches des Salomon, peut-être même avec le

concours des malfaiteurs qui fourmillent en ces parages, les chances de succès seraient singulièrement accrues.

Au total, cette modification de route, remarquée par Karl Kip, n'était pas importante, et, sans se justifier d'une manière absolue, elle était acceptable dans une certaine mesure. En effet, à supposer qu'une tempête s'élevât du large, un navire est moins exposé, lorsqu'il n'est pas à proximité d'une côte, quand il a devant lui « de la fuite », pour employer l'expression maritime.

Dans la soirée du 17, le temps changea. Le soleil venait de se coucher sur un horizon chargé de nuages lourds. La mer, qui sentait quelque chose, devenait houleuse. Toute la journée, la chaleur avait été accablante.

Vers trois heures de l'après-midi, le thermomètre Fahrenheit avait accusé cent trois degrés à l'ombre (1) et, vers cinq heures, le baromètre était tombé à vingt-sept pouces (2). Ce rapide abaissement de la colonne mercurielle indiquait un profond trouble atmosphérique. Du reste, la houle très mouvementée, quelques lames qui déferlaient déjà, annonçaient que le vent faisait rage dans l'ouest.

Ce trouble atmosphérique fut précédé d'un violent orage. Vers neuf heures, après de lointains roulements de foudre, l'horizon s'embrasa d'éclairs si ardents, si multipliés, que la mer, en les réverbérant, paraissait rouler des vagues de feu. Quand ils ne frappaient pas sa surface, ils s'échangeaient d'un nuage à l'autre sans discontinuité. Les éclats du tonnerre devinrent tels que l'oreille en était assourdie, comme les yeux étaient éblouis par les fulgurantes décharges électriques.

Vers onze heures, l'orage atteignit sa plus haute intensité. La foudre atteignit plusieurs fois l'extrémité de la mâture, sans causer de dommage, et s'écoula par les fils des paratonnerres. On pouvait être assuré maintenant

(1) 39°44 centigrades
(2) 730 millimètres.

que cet orage serait suivi d'un coup de vent d'une grande violence, et il fallait être prêt à le recevoir.

MM. Hawkins, Flig Balt, Karl Kip, groupés devant le rouf, ne pouvaient se méprendre sur l'imminence de la tempête, et l'armateur dit :

«L'ouragan va tomber à bord...

— Cela est certain, répondit Flig Balt, et, cette fois, il ne s'agit pas d'un de ces grains noirs qui ne durent que quelques heures!...

— C'est à craindre, répondit M. Hawkins.

— Il sera nécessaire de fuir au large... observa Flig Balt.

— Et pourquoi ne pas tenir tête à la bourrasque?... demanda Karl Kip. En se mettant à la cape...

— Et le pourrait-on?... interrompit Flig Balt. Un navire chargé comme le *James-Cook*, et qui garde à peine sa ligne de flottaison, est-ce qu'il s'élèverait à la lame?... Est-ce qu'il ne serait pas balayé en grand?...

— Un marin doit toujours essayer de conserver sa route, répondit Karl Kip...

— C'est mon avis, déclara M. Hawkins, car nous pourrions être entraînés loin dans l'est...

— Et même dans le nord-est!... ajouta Karl Kip. Voici les nuages qui commencent à chasser du sud-ouest, et, vent arrière, nous tomberions dans les parages des Salomon... »

Assurément, et c'était bien ainsi que l'entendaient Flig Balt et Vin Mod. Cependant il eût été difficile à l'ex-maître d'équipage de ne pas reconnaître que le Hollandais parlait en marin. D'autre part, laisser échapper cette occasion de changer la direction du *James-Cook*, cela ne pouvait lui convenir. Aussi dit-il :

« J'ai la responsabilité d'un capitaine, M. Hawkins le comprendra, et je n'ai pas d'ordres à recevoir de M. Kip...

— Ce ne sont point des ordres, ce sont des conseils que je vous donne..., répondit Karl Kip, que cette obstination ne laissa pas de surprendre.

— Des ordres dont je n'ai pas besoin..., répliqua Flig Balt, très irrité de l'opposition qui lui était faite.

— Messieurs, intervint M. Hawkins, je désire que cette discussion prenne fin... Je remercie M. Kip d'avoir apporté son avis... Mais, puisque le capitaine Flig ne juge pas à propos de le suivre, qu'il agisse à son gré... Je lui ai confié le commandement du navire, et c'est son droit de revendiquer la responsabilité de ses actes. »

Karl Kip s'inclina et vint rejoindre son frère, auquel il dit : « Ce Flig me paraît incapable, et je crains qu'il ne mette le navire en perdition!... Après tout, il est le capitaine! »

Dans tous les cas, il n'y avait plus un instant à hésiter. La force du vent s'accroissait de minute en minute et les effrayantes rafales qui tombaient à bord risquaient d'emporter la voilure.

Par ordre de Flig Balt, la barre dessus, le brick commença son abattée, non sans éprouver de rudes secousses. Les mâts jouaient, les haubans et galhaubans menaçaient de se rompre. A deux reprises on put craindre de manquer l'évolution. Elle s'acheva enfin, et le *James-Cook,* sous son tourmentin à l'arrière, son petit hunier au bas ris, prit la fuite, cap au nord-est.

Pendant une demi-heure environ, la navigation se poursuivit dans des conditions à peu près normales. La seule difficulté, c'était d'empêcher le brick d'embarder sur tribord et sur bâbord. Il gouvernait à peine au milieu de ces lames qui couraient aussi vite que lui. A chaque instant il risquait d'être devancé, de venir en travers. Sa situation eût été des plus critiques, car il aurait été exposé aux dangereux coups de mer par le flanc.

Et, pourtant, impossibilité absolue d'augmenter la voilure. Un des focs que Flig Balt fit hisser afin de rendre la barre plus sensible et plus efficace, fut mis en lambeaux. Le hunier détonnait à se déchirer.

Un peu après minuit, le plus ignorant matelot du bord aurait reconnu que le *James-Cook* ne pouvait conserver cette allure. Ses embardées se succédaient sans interruption. Il était littéralement mangé par la mer. Les lames ayant le double de sa vitesse, il ne gouvernait plus.

M. Hawkins ne cachait pas l'inquiétude qui le dévo-

rait. Si l'ex-maître d'équipage n'était pas à la hauteur de ses nouvelles fonctions; si, par son impéritie, la sécurité du brick venait à être compromise, et si Karl Kip, un marin, en somme, avait raison contre lui... Toutes ces pensées, ces incertitudes, s'agitaient dans l'esprit de M. Hawkins. Il les communiquait à Nat Gibson, qui partageait ses appréhensions et marquait peu de confiance dans Flig Balt.

De temps à autre, lorsque celui-ci s'approchait, M. Hawkins l'interrogeait, le pressait de questions auxquelles il ne répondait que par des phrases inintelligibles, incohérentes, dénotant un trouble profond, une insuffisance notoire devant les périls de cette situation. Et, à la lueur des derniers éclairs, quand M. Hawkins se retournait vers Karl Kip, il l'apercevait debout, près de son frère, lui parlant à voix basse, dans l'attitude d'un homme en proie aux plus violentes obsessions et ayant peine à se contenir. Oui! c'était à croire qu'il allait, lui, Karl, se précipiter sur la barre et remettre le brick en direction contraire!... D'ailleurs, à s'obstiner dans cette route, en admettant que le navire ne reçût pas quelque mauvais coup de mer, qu'il ne fût pas couché sur le flanc, qu'on n'ent vînt pas à cette extrémité de couper sa mâture, où finirait-il par arriver?... Au sein de ces parages des Salomon, entre ces îles où les récifs fourmillent, et contre lesquels il se perdrait corps et biens!...

Flig Balt le comprenait. Vin Mod et les hommes le comprenaient aussi. C'était la perte certaine du brick, si la tempête durait quarante-huit heures encore. La prudence la plus élémentaire commandait donc de revenir à tout prix vers l'ouest, tant qu'un lambeau de toile pourrait tenir. Flig Balt voulut l'essayer. C'était une manœuvre des plus périlleuses sur une mer démontée, et peut-être serait-il impossible de changer la direction cap pour cap. La barre fut mise dessous et on largua la brigantine pour aider le gouvernail. A ce moment, le brick se coucha sur bâbord, et le bout de sa grande vergue disparut sous l'écume des lames. Alors un homme s'élança vers M. Hawkins et ne dit que ces mots :

« Laissez-moi faire...

— Faites », répondit l'armateur.

Et l'on vit de quoi est capable un vrai marin, ayant tout son sang-froid, et ce qu'il était, comparé à l'ex-maître d'équipage.

Au commandement de Karl Kip, à sa voix impérieuse, à la clarté des ordres qu'il donna, l'équipage manœuvra avec ensemble et décision. Le *James-Cook* se releva peu à peu en conservant sa mâture, et, profitant de rapides embellies, Karl Kip parvint à le remettre debout à la lame. Les coups de mer, quoique d'une extraordinaire impétuosité, furent moins dangereux, puisqu'ils assaillaient par l'avant et non plus par l'arrière. On hissa, non sans grandes difficultés, un foc de gros temps, capable de résister aux rafales. A un moment, Vin Mod, s'approchant de Flig Balt, lui dit, furieux :

« Tout est manqué avec le capitaine Kip au lieu du capitaine Balt ! »

Le lendemain, 21 décembre, contrairement à ce qui semblait probable, la violence de cette tempête diminua d'une manière très sensible. Cela tenait à ce que le vent avait remonté de cinq quarts environ, en halant l'ouest-nord-ouest. Très heureuse circonstance : il importait que le brick ne continuât pas à courir sur la terre et reprît direction vers le sud. C'est ce que fit Karl Kip, dès que le vent le permit, en même temps qu'il larguait le grand hunier, la trinquette et la brigantine. Sous cette voilure, par fraîche brise, le *James-Cook* regagnerait rapidement ce qu'il avait perdu vers l'est.

Vers dix heures, le soleil ayant reparu, Karl Kip prit hauteur. Son point, qui fut complété par l'observation de midi, lui donna exactement la position du navire, soit 150°,17 de longitude ouest et 13°,27 de latitude sud. A ce moment, M. Hawkins le rejoignit et lui dit :

« Je vous remercie, monsieur Kip. »

Karl Kip s'inclina sans répondre.

« Oui... je vous remercie, reprit l'armateur, en mon nom et au nom de tout l'équipage...

— Je n'ai fait que ce que tout marin eût fait à ma

place, répondit Karl Kip. Je ne mérite aucun remerciement pour cela... et je vais remettre le commandement au capitaine...

— Non, déclara M. Hawkins d'une voix ferme que tous purent entendre. D'accord avec Nat Gibson, je vous prie de conserver le commandement de notre navire... »

Karl Kip voulant refuser d'un geste, M. Hawkins reprit :

« A celui qui l'a sauvé de le conduire!... A vous, capitaine Kip, de le ramener à Hobart-Town! »

Cependant Flig Balt, au dernier degré de la colère, s'avança vers M. Hawkins et protesta en ces termes :

« Vous m'avez nommé capitaine du *James-Cook*, et j'ai la prétention de le rester jusqu'à l'arrivée à destination...

— Balt, répondit M. Hawkins, dont la résolution était irrévocablement prise, il n'y a de capitaine que celui dont je fais choix, comme armateur et propriétaire de ce navire... J'ai jugé que vous n'étiez pas à la hauteur de vos fonctions... Désormais, c'est le capitaine Kip qui est le maître à bord... maître après Dieu...

— Je ferai valoir mes droits devant les autorités maritimes à Hobart-Town... répliqua Flig Balt.

— Comme il vous plaira, répondit l'armateur.

— Assez, Flig Balt, dit Karl Kip. Pas une parole de plus!... A votre poste!... Quant à vous, matelots, je compte sur votre dévouement et votre obéissance! »

Ainsi finit le commandement de l'ex-maître d'équipage, ainsi lui échappa cette dernière chance de s'emparer du bâtiment. Dès cet instant, les matelots comprirent qu'ils avaient affaire à un capitaine énergique, résolu, marin dans l'âme, qui ne souffrirait aucune résistance à ses ordres. M. Hawkins ne put que s'applaudir de la résolution qu'il venait de prendre dans l'intérêt du *James-Cook*.

Et, maintenant, Vin Mod, Len Cannon et ses camarades se résigneraient-ils à l'abandon de leurs projets?... Ne tenteraient-ils pas un dernier coup de force avant l'arrivée en Tasmanie?... Dans tous les cas, ils seraient

surveillés de près. Karl Kip, mis en défiance, maintiendrait sévèrement la discipline à son bord.

La navigation n'offrit rien de particulier du 20 au 27 décembre alors que le brick s'était rapproché de la côte australienne.

Karl Kip n'ignorait pas que la rébellion fermentait chez une partie de l'équipage; mais il saurait en triompher comme il avait triomphé de la tempête à travers les parages des Salomon.

Dans la soirée du 30, la rébellion éclata à bord du *James-Cook*. Flig Balt, entraînant ses complices, voulut forcer l'entrée du rouf pour s'emparer des armes. Ils se jetteraient ensuite sur les frères Kip, et, après s'être débarrassés d'eux, ils forceraient M. Hawkins, Nat Gibson, les trois matelots à se rendre, ils les mettraient hors d'état de résister : ils deviendraient maîtres du navire...

L'attitude, la décision de Karl Kip déjouèrent promptement cette tentative. Il se précipita au milieu des rebelles, il saisit à la gorge Len Cannon, qui s'élançait sur lui, il le menaça de son revolver. Un geste de plus, et le misérable était renversé sur le pont. Au même moment, Nat Gibson, M. Hawkins, Hobbes, Wickley, Burnes, s'emparaient des autres recrues, tandis que Pieter Kip, ayant renversé Flig Balt, lui arrachait le coutelas dont il s'était armé. La lutte ne dura pas une minute. Six hommes, — Vin Mod s'étant tenu prudemment en arrière, — pouvaient-ils avoir raison des sept qu'ils n'avaient pas surpris?... Karl Kip se trouvait en état de légitime défense. Brûler la cervelle au maître d'équipage, c'était son droit, et peut-être l'eût-il fait sans l'intervention de M. Hawkins. Celui-ci l'arrêta, préférant livrer Flig Balt à la justice maritime dès l'entrée du brick au port d'Hobart-Town.

Fligt Balt fut donc envoyé à fond de cale, puis mis aux fers avec deux des révoltés qui s'étaient montrés les plus violents, Len Cannon et Kyle. La sécurité du brick était maintenant assurée jusqu'au terme du voyage.

Karl Kip interdit toute communication entre l'équipage et les prisonniers. Ceux-ci ne quitteraient la cale

du *James-Cook* que pour la prison maritime d'Hobart-Town. On ne les laissait monter sur le pont que pendant deux heures de l'après-midi, et il était défendu de leur adresser la parole. Il suit de là que Vin Mod ne put communiquer avec Flig Balt, bien qu'il en eût le vif désir, soit qu'il eût quelque recommandation à lui faire, quelque plan à lui exposer avant sa comparution devant le Conseil.

La navigation continua dans des conditions excellentes, avec vent et mer favorables. Le 2 janvier, vers trois heures de l'après-midi, le *James-Cook* jetait l'ancre dans le port d'Hobart-Town.

DEUXIÈME PARTIE

I

HOBART-TOWN

La Tasmanie est une île presque triangulaire, que traversent le quarante-troisième parallèle sud et le cent quarante-septième méridien à l'est de Greenvich. Elle est vaste, — environ cent soixante-quinze milles sur cent cinquante, — fertile, car on y récolte en abondance toutes les productions de la zone tempérée. Divisée en neuf districts, elle possède deux villes principales, Hobart-Town et Lanwceston, autrefois Port-Dalrympe. L'une sur la côte septentrionale, l'autre sur la côte méridionale, elles sont réunies par une route superbe que construisirent les convicts australiens.

Le port d'Hobart-Town est très abrité contre les vents du large. Les eaux y sont profondes, l'ancrage y est très sûr en pleine rade. Il est défendu par une longue jetée qui rompt la houle comme le ferait un brise-lames, et le *James-Cook* y retrouva sa place habituelle en face du comptoir de la maison Hawkins. Hobart-Town ne compte guère que de vingt-cinq à vingt-six mille habitants. Tous

se connaissent dans cette société d'armateurs, de négociants, d'agents maritimes, la plus considérable de cette ville essentiellement commerçante.

M. Hawkins occupait une situation très honorable dans le haut commerce de Hobart-Town, on le sait. Sa maison, à laquelle M. Gibson était attaché en qualité d'associé et de capitaine au grand cabotage, jouissait de l'estime et de la sympathie publiques. Le malheur qui venait de le frapper devait donc avoir un douloureux retentissement. Et, avant que le *James-Cook* eût porté ses amarres à terre, la ville avait la certitude qu'une catastrophe s'était produite à bord.

Cependant, dès que le brick fut signalé, à l'ouvert de Sullivan-Cove, un des employés du comptoir alla prévenir Mme Hawkins. Cette dame, accompagnée de son amie, Mme Gibson, s'empressa d'accourir au port. Toutes deux voulaient être là lorsque le *James-Cook* accosterait le quai. Mais déjà quelques personnes purent le regretter. En effet, il n'y avait pas à s'y tromper, le pavillon britannique, au lieu d'être hissé à l'extrémité de la corne, flottait à mi-drisse, en berne. Plusieurs marins, qui se tenaient sur la jetée, échangeaient les propos suivants :

« Il est arrivé un malheur!...

— Quelque matelot qui aura succombé pendant la traversée... »

Mme Hawkins et Mme Gibson n'étaient pas assez au courant des usages maritimes pour avoir observé ce qui frappait les gens du port. On se gardait, d'ailleurs, d'appeler leur attention à ce sujet. C'eût été les inquiéter sans raison peut-être. Mais, lorsque le brick fut à quai, lorsque Mme Gibson ne reconnut pas son mari dans le capitaine qui commandait la manœuvre, lorsqu'elle ne vit pas son fils s'élancer pour la serrer dans ses bras, lorsqu'elle l'aperçut, assis à l'arrière, les traits tirés, osant à peine se tourner vers elle, et, près de lui, M. Hawkins, dans l'attitude de la douleur, ce cri lui échappa :

« Harry!... Où est Harry? »

Un instant après, Nat Gibson était à son côté et la pressait sur son cœur, l'étouffant de baisers au milieu

de ses sanglots. Et alors elle comprit l'effroyable malheur qui la frappait, elle murmura quelques mots d'une voix suffoquée, elle fût tombée si M. Hawkins ne l'eût retenue!

« Mort!... dit-il.

— Mort... assassiné! »

On fit avancer une voiture où fut déposée Mme Gibson, évanouie, près de Mme Hawkins. M. Hawkins et Nat Gibson prirent place en face d'elles. Puis la voiture, contournant le port, se dirigea vers cette maison où revenait le fils et dans laquelle le père ne devait plus jamais revenir. La malheureuse veuve fut transportée dans sa chambre sans avoir recouvré connaissance. Il se passa plus d'une heure avant qu'elle pût répondre par des larmes aux sanglots de son fils.

Avant de partir, l'armateur avait demandé à Karl Kip de continuer ses fonctions pendant le déchargement jusqu'au désarmement du *James-Cook*. Karl et Pieter Kip acceptèrent volontiers la proposition de l'armateur qui, dès le lendemain, les mettrait en rapport avec sa maison de commerce.

Le premier soin de Karl Kip fut de demander l'officier de port, afin de prendre des mesures en ce qui concernait Flig Balt et ses complices. Cet officier ne tarda pas à se présenter, et, apprenant qu'il y avait eu des révoltes à bord du brick dans les conditions que l'on sait :

« Le maître d'équipage est aux fers?... demanda-t-il.

— Avec deux des matelots qui avaient été recrutés à Dunedin, répondit Karl Kip.

— Et le reste des hommes?...

— Sauf trois ou quatre que je débarquerai, je puis compter sur eux.

— Bien, monsieur, dit l'officier, je vais vous envoyer un piquet de constables, et les rebelles seront enfermés dans la prison du port. »

Un quart d'heure plus tard arrivaient plusieurs agents, qui se placèrent à l'avant, près du panneau. Flig Balt, Len Cannon et Kyle furent alors extraits de la cale et conduits sur le pont.

Le maître d'équipage, les dents serrées, sans prononcer une parole, se borna à lancer sur Karl Kip un regard de haine et de vengeance. Len Cannon, plus démonstratif, le menaça du poing et le salua d'une bordée d'injures telles qu'un des constables dut le bâillonner. Pendant ce temps, Vin Mod, tapi derrière le cabestan, se redressant jusqu'à l'oreille de Flig Balt, lui dit de manière à n'être entendu de personne :

« Tout n'est pas fini... Faites ce qui est convenu... On trouvera les papiers et l'argent... »

Evidemment, Vin Mod, en dépit des précautions prises depuis l'incarcération du maître d'équipage, avait pu communiquer avec lui. Un plan était arrêté entre eux, auquel Flig Balt n'aurait qu'à se conformer. Aussi, aux quelques mots prononcés par son complice, répondit-il d'un geste affirmatif.

Lorsque les constables se préparèrent à emmener les trois prisonniers, des murmures se produisirent dans le groupe que formaient Sexton, Brice et le cuisinier Koa. Mais ces murmures furent aussitôt réprimés et il s'en fallut de peu que Karl Kip n'envoyât les deux recrues rejoindre leurs compagnons. Un instant après, Flig Balt, Len Cannon, Kyle, débarquaient sur le quai, et, suivis d'une foule bruyante, ils étaient conduits à la prison du port, où ils seraient écroués jusqu'au jour de leur comparution devant le Conseil maritime.

Du reste, presque aussitôt après leur départ, Karl Kip fit appeler Vin Mod, Sexton, Bryce et le cuisinier. Puis, sans plus d'explications, il les congédia avec défense de reparaître à bord, n'importe sous quel prétexte. Ils pouvaient se rendre aux bureaux du comptoir Hawkins, où l'on réglerait leur dû.

Vin Mod s'attendait à cette mesure, et, sans doute, elle le satisfaisait. Il descendit dans le poste et remonta sur le pont avec son sac. Quant à Sexton et à Bryce, on se rappelle dans quelles conditions ils avaient embarqués à Dunedin pour échapper à la police après les incidents de la taverne des *Three-Magpies*, et, tout leur équipement, ils le portaient sur eux.

« Venez », leur dit Vin Mod.

Et ils suivirent le matelot, qui les mena d'abord aux bureaux de l'armateur, puis chez un logeur de sa connaissance, où tous trois prirent gîte.

Maintenant, avec Hobbes, Wickley, Burnes, Jim, Karl Kip n'avait plus rien à craindre. Ces braves gens suffiraient au service du bord. Puis, la cargaison mise à terre, le *James-Cook* entrerait en désarmement.

Ce que fut cette nuit que Nat Gibson passa près de sa mère, on ne saurait le peindre. Mme Hawkins n'avait pas voulu quitter la malheureuse femme, et quels soins auraient été plus dévoués que les siens, quelles amitiés plus consolantes !... Il fallut lui raconter toute cette douloureuse histoire...

Quelques jours s'écoulèrent. Sous la direction de Karl Kip, on avait achevé le débarquement de la cargaison du brick. Actuellement, les matelots s'occupaient à désarmer le navire, à déverguer les mâts, à dépasser les drisses et autres manœuvres courantes, à procéder au nettoyage complet de la cale, du poste, du rouf et du pont. Le *James-Cook* ne devait pas reprendre la mer avant plusieurs mois. Puis, après que l'équipage eut touché sa paye, on conduisit le brick au fond du port, où il demeura sous la surveillance d'un gardien.

Les frères Kip durent alors prendre domicile à terre. Inutile de dire qu'ils avaient eu des rapports quotidiens avec l'armateur. Ils s'étaient plus d'une fois assis à sa table. Mme Hawkins, qui partageait les sentiments de son mari à leur égard, ne cessait de leur donner des témoignages de sa sympathie.

Mme Gibson ne recevait personne. Une ou deux fois, cependant, elle fit exception pour les deux frères qui, respectant sa douleur, observèrent une extrême réserve vis-à-vis d'elle. Quant à Nat Gibson, il se rendit souvent à bord, et ne put que joindre ses remerciements à ceux de M. Hawkins. Le 7 janvier, avant que Karl et Pieter Kip eussent quitté le bâtiment, l'armateur vint s'entretenir avec eux de leur situation, et on ne s'étonnera pas s'il fit les propositions suivantes :

« Monsieur Karl, dit-il, je n'ai eu qu'à me louer de votre dévouement et de votre zèle dans les tristes circonstances où s'est trouvé notre navire... Nous vous devons son salut et celui de son équipage... Sans vous, il eût peut-être péri corps et biens pendant cette tempête sur la mer de Corail...

— Je suis heureux, monsieur Hawkins, d'avoir pu vous être utile...

— Et je vous en suis reconnaissant, reprit l'armateur. Si donc le *James-Cook* eût dû prochainement repartir, je vous aurais offert d'en garder le commandement...

— Vous êtes trop bon, monsieur Hawkins, et je suis très honoré de votre proposition... Aussi n'aurais-je pas hésité à l'accepter, si de pressantes et graves affaires ne nous obligeaient, mon frère et moi, à nous rendre le plus tôt possible...

— En effet, monsieur Hawkins, ajouta Pieter Kip, et nous allons nous enquérir d'un bâtiment en partance pour l'Europe...

— Je le comprends, messieurs, déclara M. Hawkins, et ce n'est pas sans un véritable chagrin que nous nous séparerons..., peut-être pour ne plus nous revoir...

— Qui sait, monsieur Hawkins?... dit Karl Kip. Les affaires arrangées à Groningue, où notre présence est indispensable, pourquoi des rapports commerciaux ne s'établiraient-ils pas entre nos deux maisons?...

— Je le souhaite vivement, affirma l'armateur, et je serais heureux qu'il en fût ainsi... »

Les deux frères ne répondirent que par une bonne poignée de main.

« Dans tous les cas, reprit l'armateur, les honoraires de capitaine vous sont acquis, monsieur Karl Kip, pour cette dernière partie de la traversée du *James-Cook*, et je ne pourrais accepter un refus à cet égard...

— Comme il vous plaira, monsieur Hawkins, répondit Karl Kip; mais nous ne pouvons oublier l'accueil que nous avons reçu à votre bord... Vous vous êtes conduit en homme de cœur vis-à-vis de deux naufragés. »

Puis, l'armateur et les frères Kip se séparèrent après avoir encore échangé les plus chaleureuses protestations. Karl et Pieter Kip s'occupèrent donc de faire choix d'un modeste hôtel, où ils séjourneraient jusqu'à leur départ de Hobart-Town. Ce fut pour eux prétexte à visiter cette ville où les hasards de ses voyages au long cours n'avaient jamais amené l'aîné des deux frères.

Pendant ces promenades, Karl et Pieter Kip rencontrèrent assez souvent quelques matelots du *James-Cook*, entre autres Vin Mod et Bryce. Ces matelots étaient-ils en quête d'un embarquement, ou se proposaient-ils de rester un certain temps à terre?... Dans tous les cas, il semblait bien que ces deux hommes ne devaient guère se séparer, car on les voyait courir la ville ensemble. Mais, ce dont Karl et Pieter Kip ne s'aperçurent pas, c'est que Vin Mod et Bryce n'avaient cessé de les suivre alors qu'ils cherchaient un logement. Que les deux matelots prissent intérêt à cette question, les frères Kip n'en eussent pas douté, s'ils avaient entendu l'un répéter maintes fois à l'autre :

« Ils n'en finiront donc pas!... Ils sont donc bien exigeants dans le choix d'un hôtel!...

— Leur poche est pourtant vide, ou à peu près..., faisait observer Bryce.

— A moins que cet animal d'armateur — que le diable étrangle — n'ait eu soin de la remplir...

— Et pourvu qu'il ne leur offre pas de les héberger!... reprenait Bryce.

— Non, par exemple, non!... s'écriait Vin Mod. Je leur paierais plutôt n'importe où une belle chambre à dix schillings par jour! »

Ces propos, échangés entre Vin Mod et Bryce, prouvaient deux choses : d'abord qu'ils s'inquiétaient de savoir où les frères Kip iraient demeurer, après le désarmement du brick, ensuite que, si M. Hawkins leur offrait l'hospitalité dans sa maison, cela ne laisserait pas de contrarier leurs projets.

Lesquels?... Assurément, quelque mauvais coup qu'ils préparaient contre Karl et Pieter Kip, et il importait

vraisemblablement que ces deux misérables pussent s'introduire chez eux... Or, ce qui, à la rigueur, serait possible s'ils logeaient dans un hôtel, ne l'eût pas été s'ils allaient demeurer chez M. Hawkins jusqu'à leur départ.

Ce fut donc la raison de cet espionnage auquel ils soumirent les deux frères, sans trop même s'inquiéter d'être vus ou non. D'ailleurs, dès le 8 janvier, ils eurent lieu d'être satisfaits.

Dans la matinée, le matelot Burnes, portant la caisse sauvée sur l'épave de la *Wilhelmina*, qui contenait tout ce qu'ils possédaient, accompagna Karl et Pieter Kip dans une des rues voisines du port. C'était là, non dans un hôtel, mais dans une auberge de modeste apparence, proprement tenue toutefois, qu'ils avaient fait choix d'une unique chambre au premier étage. Vin Mod put s'en assurer quelques instants après, et, dès qu'il eut rejoint Bryce qui l'attendait sur le quai :

« Fleet-street, dit-il, auberge du *Great Old Man*... Nous les tenons ! »

II

PROJETS D'AVENIR

Karl Kip, en qualité de capitaine du brick, avait déposé son rapport entre les mains des autorités. Flig Balt, comme chef, Len Cannon, comme complice, encouraient des peines extrêmement graves, car les lois anglaises sont très dures dans les cas de cette espèce, qui intéressent la discipline à bord des bâtiments de commerce.

Depuis le jour de l'incarcération, les détenus n'avaient eu aucune relation avec leurs compagnons. Sexton, Kyle et Bryce ne figuraient qu'en qualité de témoins au procès. Le rapport ne mettait pas en jeu leur responsa-

bilité dans cette tentative de rébellion, si vite réprimée, grâce à l'énergie du nouveau capitaine. Il était même possible qu'ils ne fussent plus à Hobart-Town lorsque l'affaire viendrait devant le Conseil, s'ils avaient trouvé un embarquement, et, sans doute, cela leur aurait mieux convenu.

Pour ce qui concerne Vin Mod, qui, en somme, avait été l'âme de la révolte, cet astucieux personnage, dont le maître d'équipage subissait la détestable influence, c'était autre chose. Il ne cherchait point à se dérober par la fuite aux conséquences de ses agissements, dont l'instruction ferait la preuve. Qui sait, même, si Flig Balt ne parlerait pas, si, pressé de questions, se voyant perdu, il ne dévoilerait pas la complicité de Vin Mod?...

Aussi, se défiant de la faiblesse du maître d'équipage, Vin Mod avait-il tout intérêt à le tirer d'affaire, et peut-être en possédait-il les moyens. Très intelligent, très fertile en ressources, il savait que Flig Balt comptait sur lui. Qu'il parvînt à détourner le bras de la justice dans l'affaire du *James-Cook*, et ni l'un ni l'autre n'auraient plus rien à craindre!...

Enfin ce fourbe devait avoir déjà combiné un plan d'accord avec Flig Balt, — plan qu'il tenterait de mettre à exécution, puisqu'il jouissait de sa complète liberté. Mais, dans l'impossibilité de le communiquer au maître d'équipage, il se disait, tout en ruminant son idée, en étudiant son projet, de manière à ne rien laisser d'imprévu :

« M'aura-t-il bien compris?... C'est simple cependant... Cela expliquerait cette révolte, et cela l'excuserait!... Ah! si j'étais à sa place!... Il est vrai, je ne serais pas à la mienne, et j'ai besoin d'y être!... Par malheur, ce n'est pas un homme à saisir à demi-mot!... Il faut lui enfoncer les choses dans la tête!... Voyons... n'y aurait-il pas moyen de s'introduire près de lui... moi... ou un autre... Kyle, Sexton, et de lui dire : « C'est fait!... » Mais il faut que cela soit fait... et à la veille seulement du Conseil... Les frères n'auraient qu'à s'apercevoir trop tôt... Enfin j'y songerai... Avant tout, il importe de le

tirer de là... et on se vengera de ce damné capitaine d'occasion... Par exemple, si, celui-là, je ne le vois pas danser un pas de deux à côté de son frère au bout d'une corde!... »

Et, tandis que Vin Mod raisonnait ainsi, sa figure pâlissait, ses yeux s'injectaient de sang, toute sa physionomie dénotait une haine impitoyable.

Il suit donc de là que Vin Mod tramait quelque sombre machination contre les frères Kip. Or, par le rapprochement de certains faits, nul doute que le crime de Kerawara n'eût été commis de manière à pouvoir les y impliquer. Aussi, depuis l'arrivée du brick, depuis leur débarquement, Vin Mod s'était-il surtout préoccupé de ce qu'allaient faire Karl et Pieter Kip. Qu'ils eussent hâte de quitter le plus tôt possible Hobart-Town pour retourner en Europe, il savait à quoi s'en tenir à ce sujet. Mais il fallait trouver un navire prêt à prendre la mer, et, à moins d'une chance toute particulière, ces occasions ne se rencontrent pas d'un jour à l'autre.

Vin Mod entendait ne plus perdre de vue les deux frères pendant leur séjour à Hobart-Town. Dès qu'il eut constaté qu'ils logeaient à l'auberge du *Great Old Man*, Fleet street, après s'être rendu méconnaissable au moyen d'une barbe postiche, il vint retenir une chambre pour lui-même et paya une quinzaine d'avance en se faisant inscrire sous le faux nom de Ned Pat. Puis ce fut son vrai nom de Vin Mod qu'il donna à l'auberge des *Fresh-Fishs*, où étaient descendus Sexton, Kyle et Bryce dans un autre quartier du port. Il en sortait de bonne heure, n'y rentrait que tard, n'y prenait point ses repas. Tout cela tendait à ce que Karl et Pieter Kip ne fussent point au courant de ce qu'il faisait. En réalité, ses mesures furent telles qu'ils ne se rencontrèrent jamais, et, d'ailleurs, les deux frères ne l'auraient point reconnu.

Vin Mod avait eu soin de choisir une chambre voisine de celle qu'ils occupaient au *Great Old Man*, et par les fenêtres, s'ouvrant sur un balcon commun, il lui serait ainsi facile de s'introduire chez eux. Il pouvait même entendre la conversation de Karl et de Pieter Kip, lorsque,

la nuit venue, il se glissait sur le balcon. Ceux-ci, ne se sachant pas épiés, ne parlant que d'affaires personnelles et nullement compromettantes, ne prenaient point la précaution de s'entretenir à voix basse. Le plus souvent même, à cause de l'excessive chaleur, la fenêtre était entrebâillée derrière les persiennes du balcon.

Et, dans la soirée du 13, voici ce qu'il put entendre, tout en ayant soin de ne point être aperçu. L'obscurité était profonde, la chambre éclairée seulement par la faible lumière d'une lampe à pétrole. Vin Mod était à même, non seulement d'écouter, mais de voir à l'intérieur.

Un escabeau supportait la malle recueillie sur l'épave de la *Wilhelmina*. Elle contenait tout ce qui appartenait aux deux frères : ce qui leur restait du naufrage, ce qu'ils s'étaient procuré à Hobart-Town, du linge et autres objets achetés avec l'argent versé par la caisse de la maison Hawkins. Quelques habits, acquis dans les mêmes conditions, étaient accrochés à un portemanteau à droite de la porte d'entrée, laquelle s'ouvrait sur un couloir commun à plusieurs chambres, — entre autres celle occupée par Vin Mod.

Pieter Kip, assis devant une table, compulsait les différents papiers relatifs au comptoir d'Amboine, lorsque son frère entra et s'écria d'une voix satisfaite :

« J'ai réussi, Pieter... j'ai réussi !... Notre retour est maintenant assuré !... »

Pieter Kip comprit que ces paroles se rapportaient à certaines démarches commencées depuis plusieurs jours, en vue d'obtenir la place de second officier sur un des navires hollandais qui se préparaient à quitter prochainement Hobart-Town pour un port de l'Europe.

Pieter Kip saisit les mains de son frère et dit :

« Ainsi la maison Arnemniden t'accepte comme second du *Skydnam?...*

— Oui, Pieter, et grâce à la pressante recommandation de M. Hawkins...

— L'excellent homme à qui nous devons tant déjà...

— Et qui m'a donné là un fameux coup d'épaule ! déclara Karl Kip.



VIN MOD ÉCOUTAIT ET REGARDAIT DANS LA CHAMBRE.

— Oui!... nous pouvons compter sur lui en toutes circonstances, mon cher Karl!... S'il te doit quelque reconnaissance pour ta conduite à bord du *James-Cook*, que ne lui devons-nous pas pour tout ce qu'il a fait jusqu'ici?... Tu vois comme nous avons été accueillis dans sa famille, et aussi dans la famille Gibson, malgré le terrible malheur qui l'a frappée...

— Pauvre capitaine! s'écria Karl Kip, et pourquoi m'a-t-il fallu le remplacer!... M. Hawkins est inconsolable de la mort de son malheureux ami!... Ah! puissent ces misérables assassins être découverts et châtiés...

— Ils le seront... ils le seront! » répondit Pieter Kip.

Et, à cette déclaration qui lui parut sans doute trop affirmative, Vin Mod se contenta de hausser les épaules en murmurant :

« Oui... ils seront châtiés... et plus tôt que tu ne le penses, Karl Kip! »

Pieter Kip reprit alors :

« Tu as été présenté au capitaine du *Skydnam?...*

— Ce soir même, Pieter, et je n'ai eu qu'à me louer de lui. C'est un Hollandais d'Amsterdam... Il m'a paru être un homme avec lequel je m'entendrai facilement. Au courant de ce qui s'est passé à bord du *James-Cook*, il sait comment j'ai rempli les fonctions de capitaine, lorsque Flig Balt a été démonté de son commandement...

— Ce qui ne suffit pas, Karl, et il faut que l'ex-maître d'équipage soit sévèrement puni!... Après avoir failli perdre le brick par son impéritie, avoir voulu le livrer aux rebelles, s'être mis à la tête de la révolte...

— Aussi, Pieter, le Conseil ne le ménagera-t-il pas, sois-en sûr...

— Je me demande, Karl, si tu n'as pas eu tort de ne faire arrêter que Flig Balt et Len Cannon... Les camarades de celui-ci, recrutés à Dunedin, ne valent pas mieux, et tu sais que le capitaine Gibson n'avait aucune confiance en eux...

— C'est vrai, Pieter.

— Et j'ajoute, Karl, que, pour mon compte, je me suis toujours défié de ce Vin Mod, qui me paraît être un

maître en matière de fourberie. Son attitude m'a semblé des plus louches en plusieurs circonstances... Bien qu'il ait su ne point se compromettre, il devait être derrière Flig Balt... Si la révolte n'eût pas été comprimée, je suis certain qu'il serait devenu le second du nouveau capitaine...

— C'est possible, répondit Karl Kip. Aussi tout n'est-il pas dit dans cette affaire, et il est probable que les débats nous réservent quelques surprises!... Comme les matelots du *James-Cook* seront appelés à déposer, qui sait ce que révéleront leurs témoignages?... On interrogera Vin Mod, on le pressera de questions... S'il était de connivence avec le maître d'équipage, peut-être celui-ci laissera-t-il échapper la vérité!... Et puis, ces honnêtes marins, Hobbes, Wickley, Burnes, parleront, et s'ils chargent Vin Mod...

— C'est ce que nous verrons, murmura Vin Mod, qui ne perdait pas un mot de cette conversation, et cela tournera autrement que vous ne l'espérez, Hollandais du diable! »

En ce moment, Karl Kip s'approcha de la fenêtre et Vin Mod dut se retirer vivement, afin de n'être point surpris. Mais, quelques instants après, il put reprendre sa place. En vérité, l'entretien l'intéressait assez pour qu'il désirât l'entendre jusqu'au bout, de manière à en tirer bon profit.

Du reste, les deux frères s'étaient remis devant la table en face l'un de l'autre, et, tandis que Pieter Kip rassemblait les papiers qu'il compulsait, son frère disait :

« Une question, Karl : est-ce que le départ du *Skydnam* est prochain?...

— J'ai lieu de croire qu'il s'effectuera vers le 15 de ce mois...

— Dans une douzaine de jours?...

— Oui, Pieter, car, d'après ce que j'ai constaté moi-même, son chargement sera terminé à cette époque.

— Et que doit durer la traversée?...

— Si nous sommes servis par les circonstances, le

Skydnam n'emploiera pas plus de six semaines pour son trajet de Hobart-Town à Hambourg. »

En effet, ce temps devait suffire à un steamer d'excellente marche qui suivrait la route de l'ouest par l'océan Indien, la mer Rouge, le canal de Suez, la Méditerranée et l'Atlantique. Pieter Kip demanda alors à son frère s'il allait immédiatement remplir les fonctions de second à bord du *Skydnam*.

« Dès demain matin, répondit Karl Kip, j'ai rendez-vous avec le capitaine Fork, qui me présentera à l'équipage.

— Est-ce que ton intention, mon cher Karl, est de t'installer à bord aussitôt?... »

Cette question était bien pour intéresser Vin Mod d'une façon toute spéciale, eu égard à ses projets. Ne serait-il pas dans l'impossibilité de les mettre à exécution si les deux frères quittaient l'auberge du *Great Old Man?...*

« Non, répondit Karl Kip, les réparations dureront une dizaine de jours encore. Je n'embarquerai pas avant le 23, et, à cette époque, Pieter, tu pourras aussi venir prendre possession de ta cabine. Je t'ai retenu une des meilleures, voisine de la mienne...

— Volontiers, frère, car, je t'avoue, j'ai quelque hâte d'avoir quitté cette auberge... »

La conversation étant finie, Vin Mod allait regagner sa chambre, en se glissant le long du balcon, lorsqu'une dernière question de Pieter Kip le ramena à la fenêtre.

« Tu dis, Karl, que le départ du *Skydnam* aura lieu vers le 25 du mois...

— Oui, frère, tout sera paré à cette date... à un ou deux jours près, bien entendu.

— Mais est-ce que Flig Balt ne doit pas être jugé quelques jours avant?...

— C'est le 21 que Len Cannon et lui seront traduits devant le Conseil maritime, et nous y aurons comparu à titre de témoins avec M. Hawkins, Nat Gibson et les hommes de l'équipage.

— C'est parfait, répondit Pieter Kip, et tout cela

s'arrange au mieux, car, en somme, ta présence est tout à fait indispensable...

— Assurément, et mon témoignage, je pense, permettra au Conseil de se montrer impitoyable contre ce maître d'équipage, qui n'a pas craint de pousser ses hommes à la révolte! »

Pieter Kip posa encore une question à son frère :

Est-ce que M. Hawkins sait que tu es nommé second du *Skydnam?...*

— J'ai voulu lui apprendre cette bonne nouvelle, répondit Karl Kip, mais il était déjà tard, et il n'était plus à son comptoir.

— Nous irons demain, Karl...

— Oui... dès la première heure. »

Quelques instants après, la chambre était plongée dans l'obscurité, et Vin Mod n'avait plus qu'à se retirer.

Dès qu'il fut rentré, avant de quitter, suivant son habitude, l'auberge du *Great Old Man* pour regagner l'auberge des *Fresh Fishs,* il ferma soigneusement l'armoire qui contenait ses papiers et divers autres objets, — entre autres le kriss trouvé par lui sur l'épave de la *Wilhelmina.* Puis il sortit et se dirigea vers le port.

Et, chemin faisant, il se disait :

« Ce n'est pas avant le 22 qu'ils comptent s'installer à bord du *Skydnam...* Bien!... C'est le 21 que Flig Balt doit passer devant le Conseil... Bien!... N'embrouillons pas les dates!... Dans la soirée du 20 l'affaire sera dans le sac... Mais il faut que Flig Balt soit prévenu... et comment le prévenir?... »

III

DERNIÈRE MANŒUVRE

La satisfaction de M. Hawkins fut complète, lorsqu'il reçut le lendemain la visite de Karl et de Pieter Kip. Il

était heureux que son intervention près de la maison Arnemniden eût réussi. Cela ne méritait pas temps de remerciements... Tout son crédit, toute son influence, il les mettait au service des deux frères... N'était-il pas leur obligé?

Nat Gibson, qui se trouvait à ce moment chez M. Hawkins, ne put que joindre ses félicitations à celles de l'armateur. Il avait déjà la position d'associé dans la maison de commerce. Mais la préoccupation des affaires, son travail très assidu, ne parvenaient pas à le détourner des tristes souvenirs du passé.

Ce jour-là même, Karl Kip, accompagné de son frère, vint prendre les fonctions de second à bord du *Skydnam,* où le capitaine Fork leur réserva le meilleur accueil. Le *Skydnam,* un steamer de douze cents tonneaux et de six cents chevaux, faisait des voyages réguliers entre Hambourg et les différents ports du littoral australien. On s'occupait de quelques réparations et appropriations de la cale et de la dunette, du nettoyage des chaudières et des machines, et d'avaries survenues à la mâture.

« Certainement, affirma le capitaine Fork, tout sera terminé à la fin de cette semaine, et nous n'aurons plus qu'à embarquer notre chargement... Ce sera un peu votre affaire, monsieur Kip...

— Je ne perdrai ni un jour ni une heure, capitaine, répondit le nouveau second, et mon regret est de ne pouvoir, dès maintenant, occuper ma cabine...

— Sans doute, répondit M. Fork, mais, vous le voyez, nous sommes livrés aux ouvriers, aux menuisiers, aux peintres. Ce ne sera pas trop d'une dizaine de jours pour qu'ils aient terminé leur besogne... Ni votre cabine ni la mienne ne sont en état de nous recevoir...

— Peu importe, après tout, capitaine déclara Karl Kip. Je serai à bord au lever du soleil, et j'y resterai jusqu'au soir... Il ne dépendra pas de moi que le *Skydnam* ne soit prêt à la date du 24 ou du 25...

— C'est entendu, monsieur Kip, répondit le capitaine Fork. Je laisse donc le navire à vos soins, et, si vous

avez besoin de moi, vous me trouverez le plus souvent aux bureaux de la maison Arnemniden. »

De cet arrangement il résultait que Karl Kip passait toutes ses journées à bord du steamer. De son côté, Pieter Kip chercherait à se créer des relations sur la place d'Hobart-Town. Il se proposait de rendre visite aux principaux négociants avec la référence de M. Hawkins. Autant de bonnes semences qui assureraient la récolte de l'avenir.

Cependant l'affaire des révoltés du *James-Cook* suivait son cours. L'instruction, confiée au rapporteur du Conseil, s'effectuait selon les règlements spéciaux du code maritime.

Enfermé dans la prison du port avec Len Cannon, Flig Balt n'avait point été mis au secret, Il communiquait librement avec les autres détenus. Du reste, cette prison ne servait qu'aux matelots arrêtés soit pour insubordination, soit pour délits de droit commun. En outre on y bloquait pour la nuit les marins en état d'ivresse, les batailleurs ramassés par les rues ou dans les tavernes de ce quartier.

Sexton, Kyle, Bryce, quelque désir qu'ils en eussent, n'avaient pas encore quitté Hobart-Town. Il leur répugnait de partir en laissant Len Cannon aux mains de la justice sous une grave inculpation. Or, précisément, s'ils étaient cités comme témoins dans l'affaire du *James-Cook*, Vin Mod entendait leur dicter quelque bon témoignage au dernier moment. Il les rencontrait chaque jour, car ils avaient pris logement aux *Fresh Fishs*, un affreux « tap » où Vin Mod, on le sait, était descendu sous son véritable nom. Celui-ci, lorsque les trois matelots auraient mangé et surtout bu la paye touchée à l'arrivée du brick, interviendrait, les tirerait d'embarras, et, déjà même, il avait répondu pour eux au patron de l'auberge.

Aussi Sexton, Kyle et Bryce ne se préoccupaient-ils pas d'obtenir un embarquement.

« Attendez... attendez!... leur répétait Vin Mod. Rien ne presse... Que diable!... l'ami Balt vous fera venir

comme témoins et nous clorons le bec à ceux qui voudront le charger, lui et votre camarade Len Cannon!... Est-ce que ce n'était pas notre droit de renvoyer ce damné Hollandais à sa cabine de passager... de rendre le commandement du brick au brave Anglais qui en était le capitaine?... Si... n'est-ce pas?... Eh bien, c'est ce qu'à voulu faire Flig Balt, et on le condamnerait pour cela!...

— Mais, observait Bryce, est-ce qu'il n'y a pas de danger qu'on nous arrête... qu'on nous loge à la même enseigne que Len Cannon?...

— Non, déclarait Vin Mod, vous êtes des témoins... rien que des témoins... et lorsque Len Cannon embarquera pour retourner en Nouvelle-Zélande ou ailleurs, vous embarquerez ensemble... C'est moi qui vous trouverai un navire... un bon... en compagnie de l'ami Balt... et nous réussirons peut-être mieux qu'à bord du *James-Cook!* »

C'es ainsi que Vin Mod retenait à Hobart-Town les camarades de Len Cannon, peut-être avec l'idée qu'ils auraient un rôle à jouer dans ce procès dont il voulait tirer un acquittement au profit du maître d'équipage. Tandis qu'il préparait ses sourdes menées qui, si elles réussissaient, devaient perdre les frères Kip, ceux-ci, ne soupçonnant rien, étaient tout à leurs affaires.

Le chargement du *Skydnam* s'opérait méthodiquement sous la direction du second, les réparations suivaient leur cours avec l'aide des ouvriers du port, et le départ s'effectuerait à la date fixée.

On était au 19 janvier. Dans quarante-huit heures, le procès des révoltés du *James-Cook* viendrait devant le Conseil, et, sans doute, à moins d'incidents imprévus, les débats, seraient terminés le jour même... Trois jours après, le *Skydnam* prendrait la mer, et les frères Kip auraient quitté Hobart-Town à destination de Hambourg.

Le lendemain, pendant l'après-midi, on aurait pu voir Vin Mod rôder autour de la prison du port. Assez agité, bien qu'il fût d'ordinaire très maître de lui, il marchait d'un pas rapide, évitant les regards, laissant échapper des

lambeaux de phrases entrecoupés de gestes inquiets et qu'il eût été sans doute très intéressant d'entendre. Qu'espérait-il donc en passant à plusieurs reprises devant la porte de la prison?... Cherchait-il à s'y introduire pour rencontrer Flig Balt?... Non! il ne pouvait avoir cette idée, et, assurément, il lui serait impossible de franchir cette porte...

Quoi qu'il en soit, Vin Mod n'aperçut pas Flig Balt, et Flig Balt n'aperçut pas Vin Mod. Celui-ci, lorsque le soir arriva, après un dernier regard jeté au sombre édifice, revint lentement vers son auberge. Et alors, toujours plongé dans ses réflexions, il se disait :

« Oui... c'est le seul moyen de le prévenir s'il échoue... Eh bien, après tout, je suis appelé comme témoin... je parlerai... et ce que Flig Balt ne dira peut-être pas... je le dirai, moi... oui!... je le dirai... et ils y passeront, les frères Kip!... »

Ce ne fut pas au tap des *Fresh Fishs* que se rendit ce soir-là Vin Mod, mais à l'auberge du *Great Old Man.* Il était sept heures. Une pluie fine et pénétrante tombait depuis midi. Le quartier se noyait dans une obscurité profonde que perçait à peine la lumière du gaz. Vin Mod, sans avoir été vu, prit l'allée qui conduisait à sa chambre, monta l'escalier, se glissa sur le balcon, regarda à travers la fenêtre, dont les persiennes n'avaient pas été refermées. Après avoir écouté, n'entendant aucun bruit à l'intérieur, il eut la certitude que la chambre était vide en ce moment. Précisément, ce soir-là, Karl et Pieter Kip dînaient chez M. Hawkins, et ne devaient pas regagner leur logis avant dix ou onze heures.

Ainsi, Vin Mod était servi par les circonstances, le temps ne lui manquerait pas pour agir, et il ne courait point le risque d'être surpris.

Il revint donc dans sa chambre, et, ouvrant une armoire, en retira différents papiers, auxquels il joignit une certaine quantité de piastres, valant environ de trois à quatre livres malaises, puis le kriss avec lequel Flig Balt avait frappé le capitaine Gibson.

Quelques instants après, Vin Mod pénétrait dans le logement des deux frères, sans avoir eu à briser un carreau de la fenêtre, restée entrouverte. Cette chambre, il en connaissait bien la disposition pour y avoir maintes fois plongé ses regards, lorsqu'il venait surprendre la conversation de Karl et de Pieter Kip. Il n'eut même pas besoin de s'éclairer, ce qui aurait pu le trahir. Il savait comment étaient rangés les meubles, où se trouvait placée sur un escabeau la valise qui avait été retirée de la *Wilhelmina*. Cette valise, Vin Mod n'eut qu'à en desserrer les courroies. Après en avoir soulevé le linge qu'elle contenait, il y glissa les papiers, les piastres, le poignard, et la referma.

« C'est fait! » murmura-t-il. Il sortit par la fenêtre, dont il ramena les battants derrière lui, suivit le balcon et rentra dans sa chambre. Un instant plus tard, Vin Mod redescendait l'escalier, atteignait la rue, et se dirigeait vers l'auberge des *Fresh Frishs*, où devaient l'attendre Sexton, Kyle et Bryce.

Sept heures et demie sonnaient lorsqu'il pénétra dans la salle commune, où il rejoignit ses compagnons en train de boire... Sexton et Bryce avaient déjà vidé un certain nombre de verres, whisky et gin. Ivres, non pas d'une ivresse bruyante et batailleuse, mais d'une ivresse morne et abêtie, ils eussent été incapables de comprendre ce que leur aurait dit Vin Mod, si celui-ci avait eu besoin d'eux.

Seul Kyle, prévenu sans doute, et avec lequel il s'entretenait plus volontiers d'habitude, avait à peine touché aux flacons déposés sur la table. Aussi, lorsque Vin Mod parut dans la salle, il se leva pour aller à lui. Vin Mod lui fit signe de ne pas bouger, et tous deux s'assirent l'un près de l'autre.

Il y avait là une vingtaine de buveurs, — presque tous matelots en bordée, attablés sous les lampes, au milieu d'une étouffante atmosphère. A chaque moment, des entrées et des sorties de clients avinés. Il se faisait assez de tapage pour qu'il fût facile de se parler à l'oreille sans courir le risque d'être entendu. D'ailleurs,

la table de Kyle occupait le plus sombre coin de la salle. Voici ce que Vin Mod dit à son camarade, en se rapprochant de lui :

« Il y a déjà une heure que vous êtes ici?...

— Oui... en t'attendant, comme il était convenu.

— Et les autres n'ont pas pu résister à l'envie de boire?...

— Non... songe donc... une heure!...

— Et toi?...

— Moi... j'ai seulement rempli mon verre, et il est encore plein...

— Eh bien..., si tu n'as pas bu, tu vas boire maintenant...

— A ta santé! » répondit Kyle, qui saisit son verre et le porta à sa bouche.

Vin Mod, lui saisissant le bras, l'obligea à reposer le verre sur la table sans y avoir trempé ses lèvres.

« Tu ne veux pas que je boive?... demanda Kyle.

— Non... mais je veux que tu fasses semblant de boire, et que tu aies l'air d'avoir trop bu...

— Et pourquoi, Mod?...

— Parce que, feignant d'être ivre, tu vas te lever, parcourir la salle, chercher querelle aux uns et aux autres, menacer de tout casser, si bien que le tavernier appellera les agents afin qu'ils t'emmènent et te fourrent en prison...

— En prison?... »

Et, vraiment, Kyle ne savait guère où Vin Mod voulait en venir. Feindre de boire, cela ne lui allait qu'à moitié, se faire mettre en prison pour tapage nocturne, cela ne lui allait pas du tout.

« Ecoute, lui dit Vin Mod. J'ai besoin de toi pour une affaire... qui te rapportera gros, si tu réussis... si tu remplis adroitement ton rôle...

— Et rien à risquer?...

— Peut-être quelques bourrades, plus cinq ou six livres à gagner...

— Cinq ou six livres?... » répéta Kyle, très allumé par cette proposition.

Puis, montrant ses camarades :

« Et les autres?... demanda-t-il.

— Rien pour eux, répondit Vin Mod. Tu les vois, ils ne sont pas plus en état de comprendre que d'agir! »

En effet, aucun d'eux n'avait même reconnu Vin Mod, lorsque celui-ci était venu s'asseoir. Ils n'entendaient ni ne voyaient. Leurs bras soulevaient machinalement les verres et retombaient sur la table. Sexton murmurait d'incohérentes paroles d'ivrogne ou chantonnait quelque refrain de bord, en l'accompagnant de coups de poing lancés dans le vide.

Bryce, la tête baissée, les épaules arrondies, les yeux à moitié clos, ne tarderait pas à s'endormir du sommeil de la brute.

Cependant le tapage grandissait, des cris, des appels d'un groupe à l'autre, et parfois des provocations à propos de rien. Le tavernier, très habitué à ce genre de clientèle, allait et venait, versant à la ronde ses abominables boissons.

« Eh bien, reprit Kyle en s'approchant plus près encore de son interlocuteur, qu'y a-t-il?...

— Il y a, répondit Vin Mod, que j'ai deux mots à faire dire à l'ami Flig Balt... et comme Flig Balt est en prison, il faut l'y rejoindre...

— Ce soir?...

— Ce soir... parce que demain se réunit le Conseil et il serait trop tard. Aussi, pas de temps à perdre, et je compte que tu vas jouer l'ivrogne...

— Sans avoir bu...

— Sans avoir bu, Kyle. Cela ne sera pas difficile... Tu vas te lever... crier... hurler... t'en prendre aux autres buveurs... au besoin taper dessus...

— Et si j'attrape quelques mauvais coups au milieu de la bagarre...

— Je doublerai la somme », répondit Vin Mod.

Et cette réponse sembla lever toutes les hésitations de Kyle, qui n'en était pas à une bourrade près. Il ne fit qu'une réflexion, celle-ci :

« S'il est nécessaire de communiquer avec Flig Balt,

pourquoi est-ce moi, et non toi, qui cherche à le rejoindre?...

— Pas tant de mots, Kyle!... répliqua Vin Mod qui commençait à s'impatienter. J'ai besoin d'être libre... d'être là quand on jugera Flig Balt... Une fois en prison, on en a pour vingt-quatre heures au moins, et, je te le répète, il importe que je sois là... »

Et, comme dernier argument, Vin Mod, fouillant la poche de sa vareuse, en tira une livre et la glissa dans la main du matelot.

« Comme acompte... dit-il, le reste dès que tu seras relâché...

— Et... lorsque j'aurai été relâché... je te retrouverai...

— Ici... chaque soir.

— Convenu, répondit Kyle. Maintenant, un verre de gin pour me mettre en train... Je n'en ferai que mieux l'ivrogne! »

Il leva son verre rempli de la brûlante et corrosive liqueur et le vida d'un trait.

« Il est temps, reprit alors Vin Mod, et écoute bien... Ce que j'ai à dire à Flig Balt, j'aurais pu l'écrire... un bout de papier que tu lui aurais remis de ma part... Mais, si on le trouvait sur toi, l'affaire serait manquée... D'ailleurs, quelques mots suffiront et tu les retiendras... Dès que les policemen t'auront fourré en prison, tâche de rencontrer Flig Balt... Si tu n'y parvenais pas ce soir, que ce soit demain avant qu'on vienne le chercher pour le conduire au Conseil...

— C'est entendu, Mod, répondit Kyle, et que lui dirai-je de ta part?...

— Tu lui diras... que l'affaire est faite... et qu'il peut accuser hardiment.

— Qui?...

— Il le sait!...

— Bien, Mod, répondit Kyle, et me voici, cette fois ivre comme le plus ivrogne des sujets de la Reine! »

Kyle se leva, titubant, tombant, s'accrochant aux tables. Il menaçait les buveurs, qui lui répondaient par

de vigoureuses poussées. Il injuriait le tavernier qui lui refusait à boire, et d'un coup de tête en pleine poitrine, il l'envoya rouler jusque dans la rue à travers la porte à demi entrouverte.

Le tavernier, hors de lui — et de chez lui — appela à l'aide. Deux ou trois policemen accoururent, se jetèrent sur Kyle, qui n'opposa d'ailleurs qu'une faible résistance pour éviter les coups. Finalement, il fut appréhendé, maintenu, puis conduit au milieu des clameurs de la rue et enfermé dans la prison du port. Vin Mod l'avait suivi, et, après s'être assuré par lui-même que les portes s'étaient refermées sur Kyle, il revint au tap des *Fresh Fishs*.

IV

DEVANT LE CONSEIL MARITIME

Les tristes événements qui s'étaient produits à bord du *James-Cook* au cours de son dernier voyage, on ne s'étonnera pas s'ils avaient eu grand retentissement à Hobart-Town. D'une part, l'assassinat du capitaine Gibson, commis dans des circonstances mystérieuses, de l'autre, la tentative de révolte faite par Flig Balt et maîtrisée par Karl Kip, il n'en fallait pas tant pour provoquer une émotion générale.

De l'assassinat, on ne savait rien de plus qu'au jour où le brick, son pavillon en berne, était rentré au port. Quant à la révolte, les autorités maritimes allaient se prononcer sur la culpabilité de Flig Balt et de son complice, le maître d'équipage serait sévèrement condamné, étant donné sa situation à bord, qui constituait une aggravation, et il ne s'en tirerait pas à moins de dix à quinze ans de bagne.

Les principaux témoins, M. Hawkins, Nat Gibson, Karl et Pieter Kip, les matelots Hobbes, Wickley et

Burnes, le mousse Jim avaient déjà été entendus dans l'enquête. Les autres, cités par l'accusé : Vin Mod, Sexton, Kyle, Bryce, le cuisinier Koa, devaient être appelés comme témoins à décharge.

Il y eut affluence, ce jour-là, dans la salle du Conseil maritime. Dès neuf heures du matin la foule envahit le prétoire mis à la disposition du public, des négociants, des armateurs, des officiers de la marine marchande, des journalistes; puis, tout au fond, nombre de matelots sortis des tavernes du voisinage et probablement très favorables aux accusés.

M. Hawkins et Nat Gibson, arrivés au début de l'audience, s'assirent sur les sièges réservés aux témoins. Les frères Kip pénétrèrent dans la salle quelques instants après, et échangèrent avec eux de sympathiques poignées de main.

Ce jour-là, la présence de Karl Kip n'était pas indispensable à bord du *Skydnam*. L'embarquement des marchandises venait d'être achevé la veille. En fait de réparations, il n'y avait plus que des raccords à faire. Le charbon remplissait les soutes; la machine était en état; l'équipage avait pris son service. Dans trois jours, au lever du soleil, le steamer ferait ses préparatifs d'appareillage.

Aussi, dès ce soir même, Karl et Pieter Kip, se proposant de venir occuper leurs cabines, devaient-ils quitter la chambre de l'auberge du *Great Old Man*.

Sur un banc, derrière eux, les matelots Hobbes, Wickley, Burnes, avaient pris place, également le mousse Jim, auquel M. Hawkins et Nat Gibson donnèrent un amical bonjour. Puis, sur un autre banc, étaient rangés Vin Mod, Sexton, Bryce, le cuisinier Koa, dont l'énorme face noire grimaçait et qui s'étonnait sans doute de ne pas figurer parmi les accusés.

Seul, Kyle manquait. Kyle n'avait pas été relâché et il ne le serait pas avant quarante-huit heures, ayant trop accentué son rôle de faux ivrogne en se débattant contre les policemen. Au surplus, sa déposition n'aurait eu aucune importance; mais ce dont s'inquiétait Vin Mod,

c'était de savoir si Kyle avait pu communiquer dans la prison avec Flig Balt, s'il lui avait dit ce qu'il devait lui dire de sa part.

En attendant l'entrée des membres du Conseil, M. Hawkins causait avec les frères Kip et leur apprenait que, le matin même, des nouvelles étaient arrivées de la Nouvelle-Irlande.

« Une lettre de M. Zieger?... demanda Pieter Kip.

— Non... une dépêche qui m'est envoyée par mon correspondant M. Balfour. Un navire a relâché hier à Wellington, venant de Kerawara, un navire anglais qui a quitté l'archipel de Bismarck dix jours après le *James-Cook*, apportant une lettre de M. Zieger. Aussitôt M. Balfour m'a câblé le contenu de cette lettre et le télégramme m'est parvenu le matin...

— Et, demanda Karl Kip, que dit M. Zieger relativement à l'enquête?...

— Rien... répondit Nat Gibson, rien... Les meurtriers n'ont pas encore été découverts.

— Ce n'est que trop vrai!... ajouta M. Hawkins. M. Zieger et M. Hamburg ont fait toute diligence, sans avoir obtenu aucun résultat...

— Ils n'ont pas recueilli un seul indice qui permette de diriger les recherches avec quelques chances?... reprit Pieter Kip.

— Non, répondit M. Hawkins, et les soupçons ne se portent sur personne... Il n'est que trop certain, le crime a été commis par des indigènes, qui ont eu le temps de s'enfuir sur l'île d'York, où il sera bien difficile de les découvrir...

— Il ne faut pas, cependant, que M. Gibson perdre tout espoir, déclara Karl Kip. Si les papiers volés ont pu être détruits, reste cette somme en piastres qui n'a pas disparu, et, si les assassins veulent en disposer, ils se feront certainement prendre... »

Cette conversation fut suspendue à l'entrée des membres du Conseil maritime, qui vinrent se placer sur l'estrade : un commodore, un capitaine et un lieutenant assistés du rapporteur qui avait rédigé l'acte d'accusation.

L'audience ouverte, le président donna l'ordre d'introduire les accusés. Flig Balt et Len Cannon, conduits par des agents, allèrent s'asseoir l'un près de l'autre sur le banc à gauche du tribunal. Le maître d'équipage paraissait être très sûr de lui, la figure calme, la physionomie froide, le regard indifférent. Mais, s'il parvenait à refréner les sentiments qui l'agitaient sans doute, toute sa personne dénotait une profonde astuce.

Et ce fut comme une révélation qui s'opéra dans l'esprit de M. Hawkins. Il lui sembla qu'il voyait pour la première fois Flig Balt tel qu'il était réellement. Oui !... comment le capitaine Gibson et lui-même avaient-ils pu être aveuglés à ce point d'avoir mis toute leur confiance en cet homme, de s'être laissé prendre aux manières obséquieuses de ce fourbe !...

Quant à Len Cannon, son attitude ne prévenait guère en sa faveur. Il jetait des regards sournois à droite et à gauche, tantôt à Vin Mod, tantôt à Sexon ou à Bryce, se demandant peut-être pourquoi ils n'étaient pas assis sur ce banc, puisqu'ils en avaient fait tout autant que lui.

Si donc, — ainsi que le pensa Vin Mod, — Len Cannon paraissait moins rassuré que Flig Balt, c'est que Balt ne lui avait rien dit de la communication dont Kyle était chargé. Mais cette communication avait-elle été faite, ou Flig Balt ne savait-il rien encore ?... C'est à cela que pensait très anxieusement Vin Mod.

En réalité, Kyle avait réussi. Flig Balt et lui s'étaient rencontrés le matin même. Le maître d'équipage pouvait accuser. A un regard interrogateur que lui adressa Vin Mod, il répondit par un geste qui ne laissa plus aucun doute à celui-ci.

« Et maintenant, se dit-il, la mèche est allumée... gare la bombe ! »

Le président donna la parole au rapporteur. Ce rapport résuma brièvement toute l'affaire. Lorsque le rapporteur eut achevé sa lecture il réclama le maximum de la peine contre les accusés. A ce moment, les témoins quittèrent l'audience et se retirèrent dans une salle voisine. Le président, interrogeant Flig Balt, lui demanda ce qu'il

avait à répondre au sujet de l'accusation portée contre lui.

« Rien, déclara simplement le maître d'équipage.

— Vous reconnaissez les faits qui sont mentionnés dans le rapport?...

— Je les reconnais. »

Ces quelques mots furent prononcés d'une voix très nette qui surprit l'auditoire.

« Vous n'avez rien à ajouter pour votre défense?... reprit le président.

— Pas un mot », répondit Flig Balt, et, considérant son interrogatoire comme terminé, il se rassit.

Vin Mod qui regardait ne fut pas sans ressentir une certaine appréhension. Est-ce que Flig Balt n'avait pas laissé passé l'instant de tout dire?... Et lui, Vin Mod, ne s'était-il pas trompé au signe que lui avait fait le maître d'équipage?...

Len Cannon, interrogé à son tour, ne fit que des réponses évasives, feignant de ne point comprendre les interrogations du président, et, sans doute, Flig Balt lui avait recommandé de parler le moins possible.

Vin Mod eut alors la pensée que le maître d'équipage voulait laisser s'étendre les débats, les témoignages se produire, — entre autres celui de Karl Kip. En prévision de l'accusation qu'il s'apprêtait à lancer contre eux, mieux valait que les deux frères se fussent expliqués devant le Conseil. Et Vin Mod de se dire :

« Oui... il a raison... Flig Balt... et il leur enverra cela au bon moment! »

L'interrogatoire du principal accusé et de son complice étant terminé, le premier témoin rentra et fut invité à faire sa déposition.

C'était Karl Kip, et une légère rumeur courut à travers l'assistance, lorsqu'il se présenta à la barre. Karl Kip donna ses nom et prénoms, fit connaître sa nationalité. Ces préliminaires terminés, il fit sa déposition relatant tous les faits déjà connus du lecteur.

Sa déposition achevée, il regagna le banc des témoins, avec la certitude qu'on accordait une foi entière à son

témoignage. Lorsqu'il fut revenu près de M. Hawkins et de Nat Gibson, tous deux lui serrèrent affectueusement la main.

« Accusé, qu'avez-vous à dire?... demanda le président.

— Rien! » répondit encore Flig Balt.

Les autres témoins comparurent successivement à la barre, et leurs dépositions ne firent que confirmer celle de Karl Kip.

Les dépositions des témoins à charge étant terminées, on procéda à la comparution des autres, plus ou moins compromis dans l'affaire, et qui ne devaient pas être sans quelque inquiétude sur la manière dont elle tournerait pour eux. Vin Mod fut le premier interrogé sur ce qu'il savait.

Il n'y avait aucune franchise à attendre d'un homme si astucieux. Il parla de façon à dégager toute sa responsabilité... Il ne pensait pas que Flig Balt eût jamais eu l'intention de modifier la route du brick comme le supposait Karl Kip... Flig Balt était un bon marin... il avait fait ses preuves... on ne pouvait qu'approuver sa manœuvre pendant la tempête, et c'était injustice de l'avoir démonté de son commandement...

« Assez! » dit le président, que révoltaient le ton et l'attitude de Vin Mod.

Celui-ci regagna sa place, non sans avoir lancé un regard significatif à Flig Balt, qui répondit d'un geste imperceptible. Et ce regard voulait dire :

« Parle... il est temps! »

Les dépositions de Sexton et de Kyle furent sans importance.

Le président ordonna alors à Flig Balt de se lever. Les débats allaient s'achever, et, avant que le Conseil se retirât pour délibérer, le maître d'équipage pourrait une dernière fois prendre la parole :

« Vous savez de quel crime vous êtes accusé, Flig Balt..., lui dit-il. Vous avez entendu les charges portées contre vous... Avez-vous à répondre?...

— Oui! » déclara le maître d'équipage, d'un ton bien

différent de celui avec lequel il avait accentué le mot « rien » de ses dernières réponses.

Le plus profond silence régnait dans la salle. Le public sentait qu'un incident allait se produire — peut-être une révélation qui modifierait les conditions du procès. Flig Balt, debout, tourné vers les juges, les yeux encore baissés, la bouche contractée légèrement, attendait que le président lui posât une question précise. Et c'est ce qui fut fait en ces termes :

« Flig Balt, comment vous défendez-vous des faits relevés contre vous par l'accusation?...

— En accusant à mon tour », répondit le maître d'équipage.

M. Hawkins, Nat Gibson, les frères Kip, se regardèrent, non point inquiets, mais surpris. Aucun d'eux ne pouvait imaginer où Flig Balt voulait en venir, ni contre qui il entendait porter une accusation. Flig Balt dit alors :

« J'étais le capitaine du *James-Cook,* ayant reçu ma commission régulière de M. Hawkins... Je devais conduire le brick à Hobart-Town, et, quoi qu'on ait pu penser, je l'eusse conduit à Hobart-Town, lorsqu'un nouveau capitaine fut nommé à ma place... Et qui?... un étranger... un Hollandais!... Or, des Anglais... à bord d'un navire anglais... ne peuvent consentir à naviguer sous les ordres d'un étranger... Voilà ce qui nous a poussés à nous révolter contre Karl Kip...

— Contre votre capitaine, affirma le président, et malgré tout droit, car il occupait légalement ce poste, et vous lui deviez obéissance...

— Soit, répondit Flig Balt d'un ton plus décisif. J'admets que nous soyons coupables de ce chef... Mais voici ce que j'ai à dire : Si Karl Kip m'accuse de m'être révolté contre lui... s'il m'accuse, sans preuves d'ailleurs, d'avoir voulu rejeter le *James-Cook* hors de sa route pour m'en emparer... je l'accuse moi, d'un crime dont il ne pourra se disculper, lui!... »

Devant cette déclaration si grave, bien qu'on ne sût encore sur quelle base elle reposait, Karl et Pieter Kip

s'étaient brusquement levés de leur place comme pour se porter vers le banc d'où les regardait effrontément Flig Balt. M. Hawkins et Nat Gibson les retinrent tous deux au moment où ils allaient donner libre cours à leur colère.

Pieter Kip reprit le premier son sang-froid, il avait saisi la main de son frère, il ne l'abandonna plus, et alors, d'une voix difficilement maîtrisée :

« De quoi nous accuse cet homme?... dit-il.

— Du crime de meurtre, répondit Flig Balt.

— De meurtre!... s'écria Karl Kip. Nous!...

— Oui... vous... les assassins du capitaine Gibson! »

Il serait impossible de peindre l'émotion de l'auditoire. Ce fut un sentiment d'horreur qui courut à travers la salle... mais d'horreur envers le maître d'équipage, qui avait osé formuler une pareille accusation contre les frères Kip. Cependant, comme par un irrésistible instinct, Nat Gibson — cela se comprend dans l'état de son esprit — s'était vivement reculé; M. Hawkins avait en vain essayé de le retenir...

Pieter et Karl Kip, un instant paralysés devant cette accusation abominable, allaient prendre la parole dans un terrible mouvement d'indignation, lorsque le président les prévint, en disant :

« Flig Balt... votre audace passe toutes les bornes... et vous en imposez à la justice...

— Je dis la vérité.

— Et pourquoi, si c'est la vérité, ne l'avoir pas dite tout d'abord?...

— Parce que je ne l'ai connue que pendant la traversée du retour... On m'a arrêté à l'arrivée du *James-Cook*, et j'ai dû attendre ce procès pour accuser publiquement ceux qui me faisaient poursuivre! »

Karl Kip était hors de lui, et, d'une voix éclatante, comme la voix d'un capitaine au milieu des rafales, il s'écria :

« Misérable... misérable calomniateur!... Quand on porte de telles accusations, il faut les appuyer sur des preuves...

— J'en ai!... La justice peut en avoir quand elle le voudra..., répondit Flig Balt.

— Et lesquelles?...

— Que l'on visite la valise que les frères Kip ont retrouvée sur la *Wilhelmina*... On y saisira les papiers et l'argent du capitaine Gibson!

V

LES SUITES DE L'AFFAIRE

L'effet de cette dernière déclaration du maître d'équipage ne saurait se décrire. Dans l'auditoire une longue et pénible rumeur se prolongea que le président eut quelque peine à réprimer. Tous les regards étaient fixés vers les deux frères, maintenant sous le coup d'une accusation capitale. Karl et Pieter Kip, immobiles, conservaient l'attitude d'hommes dont la surprise égale l'horreur. L'aîné, de tempérament impétueux, menaçait du geste l'odieux Flig Balt. Le plus jeune, la figure pâle, l'œil humide, les bras croisés, se contentait de hausser les épaules, en signe du plus profond mépris pour son accusateur.

Puis, tous deux, sur l'ordre du président, quittant le banc des témoins, s'avancèrent jusqu'au pied de l'estrade, accompagnés d'agents chargés de les garder à vue.

M. Hawkins, Hobbes, Wickley, Burnes, le mousse Jim, après un premier murmure de protestation qu'ils n'avaient pu retenir, restaient silencieux, tandis que Sexton, Bryce et Koa échangeaient quelques mots à voix basse.

Nat Gibson, la tête inclinée, les mains fébriles, les traits convulsés, se cramponnait à son banc. Et lorsque ses yeux se relevaient vers les frères Kip, il s'en échappait un regard de haine. Est-ce donc que l'absolue

conviction de leur culpabilité s'était déjà faite en lui?...

Quant à Vin Mod, impassible, il attendait le résultat de la dénonciation du maître d'équipage contre Karl et Pieter Kip.

Lorsque l'assistance, si profondément troublée, eut recouvré un peu de calme, le président donna la parole à Flig Balt, afin qu'il pût compléter sa déclaration. Flig Balt le fit très nettement, très brièvement aussi, et en des termes qui ne laissèrent pas de produire une impression favorable.

Le 25 décembre, vers le soir, alors qu'il n'avait plus le commandement du brick, il se trouvait dans le rouf. La porte de la cabine occupée par les frères Kip n'était point fermée. A ce moment, un violent coup de roulis secoua le navire, et une valise fut projetée jusque dans le carré. C'était celle qui avait été rapportée de l'épave de la *Wilhelmina*. En glissant, cette valise s'était ouverte et des papiers s'en échappèrent ainsi qu'une poignée de piastres qui s'éparpillèrent sur le plancher.

Le bruit des pièces d'or attira l'attention de Flig Balt en même temps qu'il excitait son étonnement. On n'ignorait pas que Pieter et Karl Kip avaient perdu tout ce qu'ils possédaient d'argent dans le naufrage. Quoi qu'il en fût, Flig Balt, après avoir ramassé ces pièces, allait les remettre dans la valise avec les papiers, lorsqu'il reconnut ceux du *James-Cook*, le connaissement et la charte-partie que le capitaine Gibson portait sur lui le jour de l'assassinat et qu'on n'avait plus jamais retrouvés.

Flig Balt, épouvanté de cette découverte, sortit du rouf. Il ne pouvait plus mettre en doute que les frères Kip ne dussent être les coupables. Son premier mouvement fut de courir à M. Hawkins, de lui dire : « Voici ce que j'ai découvert... » de rejoindre Nat Gibson, et de lui crier : « Voilà les assassins de votre père!... » Oui... et c'est ce que le maître d'équipage aurait dû faire... Il n'en fit rien... Il ne parla même à personne du secret qu'il venait de surprendre... Mais rester sous les ordres d'un criminel, du meurtrier de son capitaine, il ne put

s'y résoudre... Il voulut lui arracher ce commandement dont lui, Flig Balt, avait été si injustement dépouillé, et il entraîna les matelots à la révolte...

Sa tentative ne réussit pas... Désarmé, réduit à l'impuissance, il fut enfermé à fond de cale par ordre du misérable qui avait trompé la confiance de M. Hawkins... Pourtant, il résolut de taire ce qu'il savait jusqu'à l'arrivée du navire à Hobart-Town, et d'attendre les poursuites qui seraient ordonnées contre lui... Ce serait publiquement, alors, devant le Conseil maritime, qu'il dénoncerait les auteurs du crime de Kerawara.

Après cette déposition formelle, qui fut suivie d'un long mouvement parmi l'assistance, le président ne crut pas devoir continuer les débats. L'audience levée, les agents reconduisirent Flig Balt et Len Cannon à la prison du port. On verrait s'il y aurait lieu de donner suite à leur affaire. Quant à Karl et Pieter Kip, arrêtés séance tenante, ils furent emmenés à la prison de la ville.

Avant de quitter la salle du Conseil, Karl Kip, ne pouvant contenir son indignation, avait protesté violemment contre l'homme qui les accusait. Pieter s'était contenté de lui dire :

« Laisse, mon pauvre frère, laisse à la justice le soin de proclamer notre innocence! »

Et ils étaient partis, et aucune main — pas même celle de M. Hawkins — ne se tendit vers eux...

Sans doute, Karl et Pieter Kip devaient croire que rien dans l'enquête ne parviendrait à établir leur culpabilité... Cet abominable crime, ils ne l'avaient point commis... Ces piastres, ces papiers que Flig Balt déclarait avoir vus dans leur valise, on ne les y trouverait pas, lors de la perquisition... Ils pouvaient attendre sans crainte le résultat d'une descente de police qui allait être faite dans leur chambre à l'auberge du *Great Old Man*... La seule déclaration du maître d'équipage ne suffirait pas à les convaincre de vol et d'assassinat... Aussi quelle fut leur stupeur, et quel fut également le sentiment d'horreur qui courut toute la ville, lorsque, ce jour même, se répandit le

bruit que la perquisition confirmait le dire de Flig Balt!...

Les agents s'étaient rendus à l'auberge du *Great Old Man*... La valise, désignée par le maître d'équipage, avait été ouverte et visitée... Sous le linge qu'elle renfermait on avait saisi, avec une somme de soixante livres en piastres, les papiers du *James-Cook* volés au capitaine Gibson... Et puis — preuve peut-être plus concluante encore — dans la valise était cachée une arme... un poignard malais... un kriss à lame dentelée... Or, les constatations relevées à Kerawara, la photographie prise par M. Hawkins, démontraient indubitablement que la blessure du capitaine avait été faite avec une arme de ce genre...

Ce n'étaient donc plus de simples présomptions qui s'élevaient contre les frères Kip, mais des preuves formelles, des preuves matérielles, telles que l'avait annoncé Flig Balt en pleine audience... Et, ce qui ne permettait pas de contester la véracité du maître d'équipage, c'est qu'il n'avait même rien dit de ce kriss malais, c'est qu'il ne le savait pas en possession des deux frères, car il en eût parlé comme il avait fait des papiers et des piastres d'Harry Gibson...

Mais, on s'en souvient, Jim l'avait vu, ce poignard, placé sur une tablette de la cabine par Vin Mod, et que celui-ci retira aussitôt après la sortie du mousse. Et qui sait si le jeune garçon ne devrait pas déposer de ce fait dans le procès Kip, joignant ce témoignage accablant à celui du maître d'équipage?...

On le voit, la trame ourdie par ce misérable Vin Mod était forte et résistante. Tous les moyens employés pour compromettre, pour perdre les deux frères avaient réussi. Pourraient-ils jamais éclaircir cette obscure affaire, et détruire la terrible accusation qui pesait sur eux?...

Dans tous les cas, cet incident si grave, — Vin Mod y comptait, — amena l'abandon des poursuites contre Flig Balt et Len Cannon. Qu'était cette tentative de révolte à bord du *James-Cook* auprès de la révélation qui venait de se produire?... Le maître d'équipage ne paraîtrait plus comme un accusé, mais comme un témoin devant la justice!...

Il est inutile d'insister sur la violence, — c'est le mot, — avec laquelle Nat Gibson se lança sur cette piste!... Ils étaient enfin connus et ils seraient punis, les assassins de Kerawara!... Qu'on ne soit pas autrement surpris si, dans son état d'esprit, le malheureux jeune homme oublia tout ce qui aurait pu être invoqué à la décharge des frères Kip : leur attitude depuis le jour où le *James-Cook* les avait recueillis sur l'île Norfolk, leur conduite pendant l'attaque des Papouas de la Nouvelle-Guinée, la douleur qu'ils manifestèrent à la mort du capitaine Gibson, puis, au cours de la traversée du retour, cette intervention de Karl Kip qui sauva le brick en perdition au plus fort de la tempête, son énergie en face de la révolte suscitée par le maître d'équipage!... Nat Gibson ne se souvint plus de la vive sympathie que lui avaient jusqu'alors inspirée les naufragés de la *Wilhelmina!*... Tous ces sentiments s'effacèrent devant sa haine contre les meurtriers que tout accusait, devant l'impérieux besoin de venger son père!...

Du reste, il faut en convenir, à Hobart-Town, le revirement de l'opinion fut complet. Autant on s'était intéressé aux frères Kip en les aidant, l'un à se procurer un embarquement comme second, l'autre à préparer pour la maison de Groningue des relations commerciales avec la Tasmanie, autant ils furent voués à l'exécration publique. En revanche, Flig Balt devint une sorte de héros... Quelle force de caractère!... Garder son secret jusqu'au jour de la comparution devant le Conseil maritime!... Et n'y avait-il pas lieu d'excuser tout au moins cette tentative de révolte dans le but de soustraire le *James-Cook* au commandement d'un assassin, — révolte où le maître d'équipage risquait sa vie, en somme?... Et, maintenant, ces honnêtes matelots Hobbes, Wickley, Burnes, entraînés dans ce revirement général, ne gardaient plus souvenir de l'estime qu'ils avaient éprouvée pour leur nouveau capitaine, du dévouement qu'ils lui témoignaient en toutes circonstances.

Mme Gibson, elle, était bien plus à la douleur d'avoir perdu son mari qu'au regret de savoir sa mort sans ven-



DES PAPIERS ET DES PIASTRES S'ÉTAIENT RÉPANDUS SUR LE PLANCHER.

geance. Mais qu'aurait-elle pu dire à son fils qui eût été de nature à jeter une hésitation dans son esprit?... Pour elle, comme pour tant d'autres, comme pour tous, après la déclaration si justifiée de Flig Balt, après les preuves produites, les deux frères n'étaient-ils pas les seuls, les vrais assassins d'Harry Gibson?...

Pour tous?... Non, peut-être, et M. Hawkins ne se prononçait pas encore. Bien que sa confiance à l'égard de Karl et de Pieter Kip fût ébranlée, il ne se sentait pas absolument convaincu de leur culpabilité. Se faire à cette idée que ces hommes pour lesquels il professait tant d'estime fussent les auteurs d'un tel forfait lui répugnait... Les mobiles de cet attentat échappaient, d'ailleurs... Fallait-il les chercher dans le désir de s'approprier les quelques milliers de piastres du capitaine Gibson, ou dans l'espoir qu'aurait eu Karl Kip de lui succéder au commandement du brick?... Cela ne satisfaisait pas le sens si net de M. Hawkins, et lorsque Mme Hawkins, influencée par ses objections, lui répétait :

« Les preuves sont là, les preuves matérielles... cet argent... ces papiers du bord... et enfin ce poignard!... Peut-on admettre que notre malheureux Gibson n'ait pas été frappé avec cette arme?...

— Je sais... répondait M. Hawkins, je sais... Il y a ces preuves, et elles paraissent accablantes... Mais tant de souvenirs s'élèvent en moi!... Je doute... et à moins que ces infortunés ne soient amenés à confesser leur crime...

— Mon ami, reprenait Mme Hawkins, est-ce que tu tiendrais ce langage devant Nat?...

— Non... il ne comprendrait pas... A quoi bon intervenir dans l'état de surexcitation où il vit!... Attendons le procès... Qui sait si Karl et Pieter Kip ne parviendront pas à se disculper!... Et, même s'ils sont condamnés, je dirai : attendons l'avenir! »

Après la perquisition effectuée dans la chambre de l'auberge du *Great Old Man*, l'affaire n'avait plus qu'à suivre son cours régulier devant la juridiction criminelle. Elle serait rapidement instruite, d'ailleurs.

Trois jours s'écoulèrent, et le 25, à la date fixée, le

Skydnam mit en mer, après que le capitaine Fork eut fait choix d'un autre second. Ni Karl, ni Pieter Kip n'étaient à bord, et M. Hawkins eut le cœur déchiré en assistant à ce départ!

« Bon voyage au *Skydnam*, dit Vin Mod, bon voyage, puisqu'il n'emmène pas ces deux Hollandais en Hollande!... Ah! Karl Kip avait pris votre place à bord du *James-Cook*, maître Balt!... Eh bien! il vient de la prendre une seconde fois sous les verrous de la justice, et, ces verrous-là, ça ferme bien...

— Notre coup a réussi, répondit le maître d'équipage, et peut-être plus facilement, plus complètement que je ne l'espérais...

— Oh! les mesures étaient préparées de longue main!... Aussi les deux Kip ne parviendront-ils pas à s'en dépêtrer...

— Attendons le dénouement, Mod.

« Dis-moi, Mod, reprit le maître d'équipage, personne ne t'a jamais aperçu à l'auberge du *Great Old Man?...*

— Personne... Ni connu, ni reconnu!... Ce n'est pas Vin Mod qui a logé là, c'est un certain Ned Pat, qui ne me ressemble pas du tout...

— C'était risqué... ce que tu as fait là...

— Point, et vous ne vous imaginez pas combien ça me change de porter toute ma barbe... une belle barbe roussâtre qui monte jusqu'aux yeux... D'ailleurs, je ne venais que le soir, à l'heure de me coucher, et je décampais avant le jour...

— Et tu n'as pas encore quitté cette auberge?... demanda Flig Balt.

— Pas encore et mieux vaut y rester quelques jours de plus!... Si j'étais parti dès que les frères Kip ont été arrêtés, cela n'eût-il pas paru singulier?... On aurait pu faire un rapprochement... Aussi, par excès de précaution, je ne m'en irai qu'après la condamnation des assassins de notre pauvre capitaine Gibson.

— Enfin, Mod, l'important est que tu ne sois pas reconnu plus tard...

— Soyez tranquille, maître Balt, et tenez... trois ou

quatre fois, quand je me rendais à l'auberge, j'ai croisé dans la rue Sexton, Kyle et Bryce... Ils ne se sont jamais doutés que leur camarade passait près d'eux... Vous-même, maître Balt, vous n'auriez pas dit : « Tiens... Vin Mod!... »

Cependant l'enquête se poursuivait par les soins du magistrat chargé de l'instruction. Personne, d'ailleurs, ne mettait en doute la culpabilité de ces deux Hollandais, si nettement accusés, chez lesquels on avait saisi les papiers et l'argent du capitaine. Il était de toute évidence que ces objets n'avaient pu être volés que par les assassins d'Harry Gibson, lequel, au moment du meurtre, les portait sur lui. Puis, sous le linge contenu dans la valise, les agents avaient également saisi un poignard.

Mais une première question se posait : cette arme était-elle bien celle qui avait frappé le capitaine Gibson?...

Or, à cet égard, comment hésiter à répondre par l'affirmative? La blessure, découpée en dents de scie, ne pouvait provenir que d'un de ces kriss de fabrication malaise. Il serait facile, au surplus, de le constater sur la photographie que possédait M. Hawkins.

Dans la matinée du 15 février, un trois-mâts anglais, le *Gordon*, de Sydney, vint jeter l'ancre dans le port d'Hobart-Town. Trois semaines avant, ce navire avait quitté l'archipel Bismarck, après différentes relâches à Kerawara et à Port-Praslin. Le courrier du *Gordon* contenait une lettre, accompagnée d'une petite boîte postale, à l'adresse de M. Hawkins. Cette lettre venait de Port-Praslin. C'était M. Zieger qui l'avait écrite postérieurement aux nouvelles déjà parvenues à Wellington et transmises à M. Hawkins par son correspondant, M. Balfour, — nouvelles qui ne révélaient aucun incident nouveau relatif à l'enquête. Cette lettre était rédigée en ces termes:

« Port-Praslin 22 janvier.

« Mon cher ami,

« Je profite du départ du *Gordon* pour vous écrire en « vous priant tout d'abord de me rappeler au souvenir

« de Mme Hawkins, et de dire à Mme Gibson et à son fils « toute la part que Mme Zieger et moi prenons à leur « douleur.

« M. Hamburg d'un côté, à Kerawara, moi du mien, « à Neu-Mecklenburg, nous avons fait de très sévères « recherches relativement au meurtre, sans avoir obtenu « aucun résultat. Les investigations parmi les tribus in- « digènes de l'île York n'ont point amené la décou- « verte des papiers qui appartenaient au capitaine Gib- « son, ni de l'argent qu'il portait sur lui. Il serait donc « possible que le crime n'eût pas été commis par les « indigènes de l'île York, car on aurait fini par retrouver « entre leurs mains une somme aussi importante en « piastres et d'un écoulement bien difficile dans l'ar- « chipel.

« Mais il y a autre chose. Hier, par hasard, dans la « forêt de Kerawara, à droite du sentier qui conduit à « l'habitation de M. Hamburg, précisément au lieu où fut « perpétré le meurtre, un des employés de la factorerie « a ramassé une virole en cuivre, qui a dû se détacher « du poignard au moment où le meurtrier s'en servait « pour frapper notre malheureux ami.

« Si je vous fais parvenir cette virole, je n'imagine « pas qu'elle puisse devenir pièce à conviction, puisqu'on « n'a point retrouvé l'instrument du crime. Cependant je « crois devoir le faire, et puisse cet abominable forfait « ne pas rester impuni !

« Je vous renouvelle, mon cher ami, toutes nos ami- « tiés pour Mme Gibson et Nat, pour Mme Hawkins et « vous. Si j'apprenais quelque chose de nouveau, vous « en seriez instruit, et je vous prie de nous tenir au « courant.

« Bien affectueusemnt vôtre

« R. ZIEGER. »

Or, ce qu'ignorait M. Zieger, c'est que les magistrats d'Hobart-Town avaient en leur possession l'arme dont s'étaient vraisemblablement servis les assassins du capi-

taine. Et, ce qui fut constaté, c'est que la virole qui en terminait la poignée manquait au kriss saisi chez les deux frères... Et, lorsque cette virole fut ajustée, on constata qu'elle s'y adaptait parfaitement. Aussi, après ce nouveau témoignage, lorsque Nat Gibson se fut rendu chez l'armateur et lui eut dit :

« A présent, monsieur Hawkins, douterez-vous encore de la culpabilité de ces misérables?... »

Pour toute réponse M. Hawkins baissa la tête.

VI

LE VERDICT

L'enquête allait prendre fin. Les frères Kip avaient été interrogés et confrontés avec le maître d'équipage, leur principal, ou, pour mieux dire, leur unique accusateur jusqu'ici, le seul qui eût découvert dans leur cabine du *James-Cook* des pièces absolument probantes. Ils ne lui avaient répondu que par les plus formelles dénégations. Mais qu'une ordonnance de non-lieu pût être prononcée en leur faveur, comment auraient-ils eu cet espoir, lorsque tant de charges les accablaient, lorsqu'on leur opposait tant de preuves matérielles du crime, impossibles à récuser.

Du reste, ils n'eurent pas l'occasion de préparer ensemble leurs moyens de défense, ni la consolation de se soutenir, de se réconforter, de s'entretenir pendant les longues heures de prison. Séparés l'un de l'autre, ils ne communiquaient qu'avec l'avocat choisi pour les défendre. Lorsque le magistrat procédait à leur interrogatoire, ils ne se rencontraient même pas en sa présence, et ne devaient se revoir que le jour où l'affaire viendrait devant la cour criminelle.

La lettre de M. Zieger, l'envoi qui l'accompagnait, étaient maintenant connus du public. Les journaux d'Ho-

bart-Town avaient rapporté cet incident. Il n'était plus contestable que le poignard saisi dans la valise ne fût l'arme dont s'étaient servis les meurtriers, et de ce fait ressortait le bien fondé de l'accusation portée contre les frères Kip. Le verdict du jury ne pourrait donc être qu'une condamnation capitale, étant donné les circonstances aggravantes de ce crime.

Et, cependant, à mesure que s'approchait le jour de l'audience, M. Hawkins sentait s'accroître le trouble de ses idées. Nombre de souvenirs se réveillaient dans son esprit. Quoi! ces deux hommes qui lui avaient inspiré tant de sympathie auraient commis cet épouvantable forfait!... Sa conscience refusait à le croire... son cœur se révoltait à cette pensée!... Il apercevait en cette affaire des points obscurs, inexpliqués, inexplicables peut-être!... Mais, en somme, ses incertitudes ne reposaient que sur des raisons purement morales, alors que la matérialité des faits acquis à l'enquête se dressait devant lui comme un infranchissable mur.

D'ailleurs, M. Hawkins évitait de s'entretenir de cette affaire avec Nat Gibson, dont rien n'eût ébranlé la conviction. Une ou deux fois, en visite chez Mme Gibson, il avait été conduit à émettre quelques idées relatives à l'innocence des frères Kip, et aussi l'espoir qu'ils parviendrait à démontrer leur innocence. Mme Gibson, sans répondre, se réfugiant dans un silence obstiné, il n'était que trop visible qu'elle partageait les idées de son fils. Elle, au surplus, n'avait jamais été à même. comme M. Hawkins, d'apprécier le caractère des naufragés de la *Wilhelmina,* de pénétrer dans leur passé, de s'intéresser à leur avenir... La veuve ne devait voir en eux que les criminels, les réels assassins du capitaine.

Quant à Mme Hawkins, comment n'eût-elle pas eu confiance dans la droiture d'esprit, dans la sûreté de jugement de son mari? Puisqu'il n'était pas convaincu, elle ne pouvait l'être. Aussi en était-elle venue à partager ses doutes, — car il ne s'agissait que de doutes.

L'affaire devait venir le 17 février. Or, comme vingt-cinq jours s'étaient déjà écoulés depuis l'audience du

Conseil maritime où Flig Balt avait dénoncé Karl et Pieter Kip, Vin Mod ne crut pas nécessaire de prolonger plus longtemps son séjour à l'auberge du *Great Old Man*. Il donna donc congé de la chambre qu'il y occupait sous le nom de Ned Pat et régla son compte. Puis, n'ayant plus besoin de recourir à un déguisement, il vint partager au tap des *Fresh Fishs* le logement du maître d'équipage. C'est de là que ces coquins allaient suivre les péripéties d'une machination si habilement préparée et dont le dénouement devait assurer leur sécurité personnelle.

Les débats de l'affaire s'ouvrirent dans la matinée du 17 février devant la Cour criminelle de Hobart-Town. Cette Cour se composait d'un président assisté de deux magistrats, et d'un attorney général. Le jury comprenait douze jurés qui ne devaient se séparer que lorsque tous seraient d'accord sur le verdict.

Il y eut foule à l'intérieur de la salle, foule dans les rues avoisinantes. Des cris de vengeance accueillirent les accusés dès leur sortie de la prison. A cet instant, ils avaient à peine pu se serrer la main. Les agents les séparèrent aussitôt et durent les protéger jusqu'à leur arrivée au palais de justice. Ils sentaient bien qu'ils n'avaient rien à attendre de l'opinion publique.

Les divers témoins qui figuraient au procès du Conseil maritime se trouvèrent devant la Cour, M. Hawkins, Nat Gibson, les matelots du *James-Cook*. Mais c'était sur Flig Balt, sur ses dires que s'échafaudait toute l'accusation, et comment y répondraient les deux frères? c'est là que l'intérêt allait se concentrer.

Karl et Pieter Kip étaient pourvus d'un défenseur, dont la tâche serait difficile, puisque, aux allégations du maître d'équipage, appuyées de preuves matérielles, il n'aurait que des dénégations.

Suivant la loi anglaise, le président se borna à leur demander s'ils plaidaient coupables ou non coupables (1).

(1) *Guilty or not guilty.*

« Non coupables!... » répondirent-ils ensemble d'une voix forte.

Et alors ils n'eurent qu'à reprendre la déposition qu'ils avaient faite au premier procès, à redire ce que fut leur conduite en cours de navigation depuis l'embarquement à l'île Norfolk jusqu'au débarquement en rade d'Hobart-Town.

Ils affirmèrent que la valise rapportée à bord du brick ne contenait qu'un peu de linge et quelques vêtements. Quant au poignard malais, ils ne l'avaient point retrouvé sur l'épave et ne pouvaient s'expliquer comment il était en leur possession. A l'affirmation de Flig Balt, déclarant que ladite valise renfermait les papiers et l'argent du capitaine Gibson, ils opposaient le démenti le plus formel. Ou le maître d'équipage se trompait, ou il altérait sciemment la vérité.

« Dans quel but?... demanda le président.

— Dans le but de nous perdre, déclara Karl Kip, et pour se venger! »

Ces paroles furent accueillies par une rumeur peu sympathique de l'auditoire.

C'était maintenant à l'attorney général, simple avocat qui remplissait les fonctions d'avocat volontaire de la Reine, d'interroger les témoins. Puis ce serait au défenseur de procéder à un contre-examen.

Et alors, Flig Balt, interpellé, répondit :

« Oui... pendant la traversée de retour, je venais d'entrer dans le carré... A ce moment, un violent coup de mer rejeta la valise hors de la cabine des frères Kip dont la porte était ouverte... Des pièces d'or roulèrent sur le plancher du rouf, des piastres, en même temps que des papiers s'échappaient de la valise, et ces papiers, c'étaient ceux du bord, qui avaient disparu depuis l'assassinat du capitaine. »

Quant au poignard, si Flig Balt n'en avait pas parlé, c'est qu'il ne l'avait point vu. Il ignorait même que cette arme appartînt aux accusés... Mais, à présent, il ne s'étonnait plus que la police l'eût saisie dans la chambre de l'auberge de *Great Old Man,* puisque c'était celle qui

avait frappé Harry Gibson... D'ailleurs, si les frères Kip n'hésitaient point à déclarer l'avoir achetée aux Moluques, à Amboine, ils ne mettaient pas en doute qu'elle eût disparu dans le naufrage de la *Wilhelmina*... Ce qu'ils affirmaient, c'était que jamais ni l'un ni l'autre ne l'avaient rapportée à bord du *James-Cook*, et ne pouvaient comprendre qu'elle eût été retrouvée dans leur valise.

Pieter Kip se contenta d'objecter :

« On voit dans les archipels mélanésiens des kriss de cette espèce en grand nombre... Il est peu d'indigènes qui n'en possèdent un... C'est l'arme qui leur est familière... Il est donc possible que celui que vous affirmez avoir été l'instrument du crime ne soit pas le nôtre, car tous les kriss se ressemblent, étant de fabrication malaise... »

Cette réponse provoqua des murmures que dut réprimer le président. Puis, l'attorney de faire observer que ce poignard était bien l'arme ayant servi au meurtre, puisque la virole qui lui manquait, envoyée par M. Zieger, s'y adaptait parfaitement.

« J'ajouterai, dit alors Pieter Kip, que personne du bord n'a jamais vu cette arme entre nos mains, et, si nous l'avions retrouvée sur l'épave, il est probable que nous l'aurions montrée soit à M. Hawkins, soit à Nat Gibson... »

Mais son frère et lui sentirent bien que cette argumentation ne portait pas. Il n'était pas douteux que ce poignard leur appartînt, il n'était pas douteux que la blessure eût été faite par la lame dentelée, il n'était pas douteux enfin que sa virole fût celle qui avait été ramassée sur le lieu du crime dans la forêt de Kerawara.

Aussi Pieter Kip se borna-t-il à faire cette dernière déclaration :

« Mon frère et moi, nous sommes victimes de circonstances vraiment inexplicables!... Nous, avoir frappé le capitaine Gibson, l'homme auquel nous devions notre sauvetage... notre salut!... Cette accusation est aussi odieuse qu'injuste, et nous n'y répondrons plus! »

Cette phrase, prononcée d'une voix qui ne trahissait aucun trouble, parut produire une certaine émotion sur le public. Mais les convictions étaient déjà faites, et l'on ne voulut voir dans cette déclaration qu'un procédé de défense. Si les frères Kip se refusaient à répondre désormais aux questions qui leur seraient posées, n'était-ce pas par impossibilité de le faire?...

On entendit les autres témoins, et d'abord Nat Gibson. Celui-ci, incapable de se contenir, accabla Karl et Pieter Kip, qui jetaient sur lui un regard de pitié... Et s'ils avaient pris la parole, c'eût été pour dire :

« Nous comprenons votre douleur, pauvre jeune homme, et nous n'avons pas la force de vous en vouloir! »

Lorsque M. Hawkins se présenta à la barre, son attitude fut celle d'un homme visiblement troublé par ses souvenirs. Pouvait-il admettre que les naufragés de la *Wilhelmina*, les hôtes du *James-Cook*, eussent reconnu par le plus abominable des crimes la générosité, les bontés du capitaine?... Ils lui devaient la vie, et ils l'auraient assassiné pour le voler alors qu'ils les savaient, Harry Gibson et lui-même, disposés à leur venir en aide?... Oui... sans doute, des charges accablantes s'élevaient contre eux!... M. Hawkins ne comprenait pas... et, brisé par l'émotion, il ne put parler davantage.

Rien de spécial à relever dans les dépositions des matelots du *James-Cook*, Hobbes, Wickley, Burnes, ni dans celles de Len Cannon, Sexton, Kyle, Bryce et Koa. Quant à Vin Mod, ses réponses à l'attorney furent très affirmatives en ce qui concernait Flig Balt. Quelques jours avant que la tentative de révolte éclatât à bord du brick, le maître d'équipage lui avait paru en proie à de sourdes colères... Etait-ce seulement parce que Karl Kip l'avait remplacé dans le commandement du brick?... Vin Mod avait toujours pensé que Flig Balt devait avoir quelque autre grave motif...

« Enfin, il ne vous en a rien confié?... demanda l'attorney.

— Rien », répondit Vin Mod.

Il restait cependant une considération toute en faveur des deux accusés : c'est que jamais le poignard n'avait été vu entre leurs mains pendant la traversée. Cela résultait même de la déclaration de Flig Balt, et c'était avec une certaine raison que Pieter Kip put de nouveau déclarer :

« Si ce kriss eût été retrouvé par nous sur l'épave, si nous l'eussions rapporté à bord du brick, nous ne l'aurions pas plus caché que nous n'avons caché les autres objets contenus dans notre valise... Y a-t-il un témoin qui ait vu ce poignard en notre possession?... Non, pas un seul!... Il est vrai, au cours de la perquisition à l'auberge du *Great Old Man*, les agents l'ont saisi avec l'argent et les papiers du capitaine... Eh bien, nous l'affirmons, puisqu'il y était, c'est qu'on l'y avait mis en notre absence et à notre insu! »

A ce moment, les débats furent marqués par un incident des plus graves, incident de nature à détruire toute incertitude dans l'esprit des jurés, s'il en existait encore au profit des accusés. Le mousse Jim fut appelé à faire sa déposition.

« Jim, lui dit le président, tu dois dire tout ce que tu sais et rien que ce dont tu es sûr...

— Oui... monsieur le président », répondit Jim.

Et il semblait que son regard inquiet cherchait celui de M. Hawkins.

L'armateur ne fut point sans s'en apercevoir, et il eut le pressentiment qu'une révélation très importante allait être faite par le jeune garçon, quelque chose dont Jim n'avait peut-être pas osé déposer jusqu'ici. Et lorsque l'attorney l'eut interrogé :

« Il s'agit du poignard... que personne n'aurait vu à bord..., répondit-il... de ce kriss qui appartenait à MM. Kip... »

Après avoir prononcé ces paroles, Jim troublé s'arrêta, et il parut bien qu'il hésitait à continuer sa déposition. Mais le président l'encouragea, et il finit par déclarer :

« Ce poignard... moi... je l'ai vu! »

Les frères Kip avaient redressé la tête. Est-ce que la dernière planche de salut à laquelle ils se rattachaient allait leur échapper?... Le kriss fut présenté à Jim.

« C'est bien ce poignard?... lui demanda l'attorney.

— Oui... je le reconnais...

— Et tu affirmes l'avoir vu à bord?...

— Oui.

— Où?...

— Dans la cabine de MM. Kip...

— Et quand?...

— Pendant que le *James-Cook* était à sa première relâche de Port-Praslin! »

Et Jim raconta dans quelles circonstances il avait aperçu cette arme, comment elle avait attiré son attention, comment il l'avait maniée puis remise ensuite à l'endroit où elle était placée...

On ne l'a pas oublié, le poignard avait été déposé dans la cabine par Vin Mod, quelques instants avant que Flig Balt y eût envoyé le mousse, précisément pour être vu de Jim; puis Vin Mod l'avait repris et ensuite caché dans son sac.

Cette déclaration du jeune garçon produisit un effet extraordinaire, et même une émotion à laquelle ni les juges, ni les jurés, ni l'assistance ne purent se soustraire. Devait-il rester maintenant un doute dans les esprits?... Les frères Kip affirmaient que jamais le kriss n'avait été apporté à bord, et on l'y avait vu, et il venait d'être retrouvé dans leur valise à l'auberge du *Great Old Man*.

« Le kriss avait-il sa virole, lorsque tu l'as tenu entre tes mains? demanda l'attorney au mousse.

— Oui, répondit Jim, et il n'y manquait rien! »

Donc il était absolument établi que cette virole avait dû se détacher du poignard pendant la lutte des assassins avec le capitaine Gibson, puisqu'elle avait été ramassée quelque temps après dans la forêt de Kerawara.

A cette déposition de Jim il n'y avait rien à répondre, et les accusés ne répondirent pas.

A cet instant, Nat Gibson demanda la parole. Il voulait appeler l'attention du jury sur un fait dont il n'avait pas été parlé jusqu'alors, fait qu'il importait cependant de relever. Et, sur l'autorisation du président, il s'exprima en ces termes :

« Messieurs les juges, messieurs les jurés, vous n'ignorez pas que, pendant la traversée de la Nouvelle-Zélande à l'archipel Bismarck, le *James-Cook* eut à subir et à repousser l'attaque des Papouas à la hauteur des Louisiades. Officiers, passagers, équipage, tous concoururent à la défense du brick. Mon père était au premier rang. Or, au plus fort de la lutte, un coup de feu fut tiré, on ne sait par qui, et une balle vint effleurer la tête du capitaine Gibson!... Eh bien, messieurs, jusqu'ici, j'ai pu croire que c'était un coup malheureux, qui s'expliquait au milieu d'une profonde obscurité et dans l'ardeur de la défense. Mais je ne pense plus ainsi... J'ai lieu de croire maintenant, et je crois que ce fut un attentat prémédité, dirigé contre mon père, dont la mort était déjà résolue, et par qui, si ce n'est par ceux qui devaient l'assassiner plus tard?... »

Sous la violence de cette nouvelle accusation, Karl Kip se redressa, le regard ardent, la voix frémissante de colère :

« Nous... nous!... s'écria-t-il... Nat Gibson... vous osez dire!... »

Karl était hors de lui. Mais son frère, lui prenant la main, le calma, et il se rassit, la poitrine haletante, gonflée de sanglots. Il n'y eut personne dans la salle que cette émouvante scène n'eût profondément remué, et quelques larmes coulèrent des yeux de M. Hawkins.

Quand à Vin Mod, il pressait du genou le maître d'équipage, il le regardait en dessous et semblait dire :

« Ma foi.., je n'avais pas songé à cela!... Lui... il ne l'a pas oublié, le fils au capitaine! »

La tâche de l'accusateur ne devait plus être que trop facile.

Les antécédents des frères Kip furent portés à la connaissance des jurés, leur situation embarrassée, la

liquidation qui menaçait la maison de Groningue... Ils avaient perdu tout ce qu'ils possédaient dans le naufrage de la *Wilhelmina*... L'argent qu'ils rapportaient d'Amboine... nul doute qu'ils ne l'eussent retrouvé sur l'épave, sans en rien dire, ainsi que ce poignard dont ils se servirent à quelques semaines de là!.., Puis ils avaient dépouillé le malheureux capitaine de ces quelques mille piastres dont une partie seulement avait été saisie dans leur valise... Et, enfin, qui sait si Karl Kip n'avait pas déjà la pensée de lui succéder dans le commandement du *James Cook* — ce qui arriva d'ailleurs?...

Dans quelles conditions le crime avait-il été commis? Les jurés ne l'ignoraient plus... Lorsque Harry Gibson débarqua pour se rendre chez M. Hamburg, les deux frères n'étaient plus à bord... Ils l'attendaient, ils l'épiaient, ils le suivirent à travers la forêt de Kerawara, ils le dépouillèrent, et, après leur retour au *James-Cook*, personne ne put les soupçonner... Et le lendemain, ils ne craignaient pas de se joindre au cortège qui accompagait le capitaine à sa dernière demeure, et de mêler leurs larmes aux larmes de son fils!

Aussi, ce que l'accusation demandait au jury, c'était d'être sans pitié pour de tels criminels... c'était un verdict qui fût affirmatif sur toutes les questions.., c'était la peine capitale contre Karl et Pieter Kip.

Le défenseur prit alors la parole, et il ne faillit pas à sa tâche. Mais pouvait-il espérer que ses efforts seraient couronnés de succès?... Ne sentait-il pas que la conviction des juges et du public était faite?... Aux preuves matérielles relevées contre les accusés, qu'allait-il opposer?... Rien que des présomptions morales, qui ne pèseraient guère dans le plateau de la balance!... Il parla du passé de ses clients, de l'honorabilité de leur vie, reconnue de tous ceux qui furent en rapport avec eux!... Que la maison de Groningue ne fût pas dans une situation prospère, qu'ils eussent perdu leurs dernières ressources dans le naufrage de la *Wilhelmina*, ce n'était que trop vrai!... Et, pour se procurer une somme relativement minime, deux ou trois mille

piastres, ils auraient attenté à la vie du capitaine Gibson!... Ils auraient tué leur bienfaiteur!... Ce n'était pas admissible!... Les frères Kip étaient victimes d'une inexplicable fatalité... Il y avait des doutes qui devaient leur profiter... entraîner l'acquittement.

Les débats terminés, le jury se retira dans la salle des délibérations. Nat Gibson resta au banc des témoins, la tête entre ses mains. Mais qu'on ne se figure pas que l'avocat des accusés eût réussi à glisser une hésitation dans sa conscience!... Non! pour lui, Karl et Pieter Kip étaient bien les assassins de son père. M. Hawkins se tenait à l'écart, le cœur brisé, regardant cette place vide que les deux accusés reviendraient occuper pour entendre le prononcé du jugement. A cet instant, le mousse Jim s'approcha et, d'une voix tremblante :

« Monsieur Hawkins..., dit-il, je ne pouvais pas déposer autrement... n'est-ce pas?...

— Tu ne le pouvais pas, mon enfant! » répondit M. Hawkins.

Cependant la délibération se prolongeait... Peut-être la culpabilité ne paraissait-elle pas démontrée d'une façon absolue?... Peut-être le jury accorderait-il le bénéfice des circonstances atténuantes, dû à la très digne attitude des deux frères, qui n'avaient pas laissé de causer une certaine impression au cours des débats?...

Entre-temps, deux hommes ne parvenaient guère à dissimuler leur impatience. C'étaient le maître d'équipage et Vin Mod, assis l'un près de l'autre, n'osant même pas proférer quelques paroles à voix basse... Mais ils n'avaient pas besoin de se parler pour se comprendre, pour échanger leurs pensées... Ce qu'ils espéraient, ce qu'il fallait pour assurer leur sécurité, c'était la condamnation capitale, c'était l'exécution des frères Kip!... Eux morts, affaire finie!... Eux vivants, même au fond d'un bagne, ils protesteraient de leur innocence, et qui sait si quelque hasard ne mettrait pas la justice sur la trace des vrais coupables?...

Après trente-cinq minutes de délibération la sonnette retentit, et le jury ne tarda pas à revenir prendre

place dans la salle d'audience. Leur verdict avait donc réuni l'unanimité.

Le public afflua aussitôt, s'étouffant, s'écrasant, au milieu d'une rumeur et d'une agitation portées à leur comble. Presque aussitôt les magistrats reparurent, et le président fit annoncer la reprise de l'audience.

Le chef du jury fut invité à donner connaissance du verdict. Affirmatif sur tous les points, il n'accordait pas les circonstances atténuantes aux accusés.

Karl et Pieter rentrèrent alors, remontèrent à leur banc, et se tinrent debout.

Le président et ses assesseurs délibérèrent quelques instants sur la peine qui devait être appliquée, le crime étant celui de l'assassinat, c'est-à-dire du meurtre avec préméditation.

Karl et Pieter Kip furent condamnés à mort, et, au prononcé de cette condamnation, quelques applaudissements se firent entendre.

Les deux frères, après un douloureux regard, s'étaient pris la main, leurs bras s'ouvrirent, et, sans prononcer une parole, ils se serrèrent cœur contre cœur.

VII

EN ATTENDANT L'EXÉCUTION

Cette condamnation eut tout d'abord pour effet de donner satisfaction à la population d'Hobart-Town. Dans cette haine générale vouée aux assassins du capitaine Harry Gibson, il entrait une grande part de cet égoïsme si indiqué chez les races saxonnes, et dont la preuve n'est plus à faire. C'était un Anglais qui avait été tué, c'étaient des étrangers, des Hollandais, qui l'avaient frappé... Et, en présence d'un tel crime, qui eût osé concevoir la moindre pitié pour leurs auteurs?... Aussi, personne, dans le public, pas même un seul des

nombreux journaux de la Tasmanie, n'éleva-t-il la voix dans le but d'obtenir une commutation de peine.

Après l'audience, les deux frères avaient été ramenés à la prison, et qu'on ne s'étonne pas si leur passage provoqua ces ignobles insultes dont la tourbe lâche est surtout prodigue, et contre laquelle il fallut les protéger. A ces outrages, ils ne répondirent que par l'attitude la plus digne, le silence le plus dédaigneux.

Lorsque les portes de la prison se furent refermées derrière eux, le gardien chef ne les reconduisit point aux chambres qu'ils avaient occupées séparément depuis leur incarcération, mais dans la cellule des condamnés à mort. Du moins, au milieu de tant de misères, eurent-ils cette consolation d'être réunis! Durant ces derniers jours de leur existence, ils allaient se rattacher par une pensée commune aux souvenirs du passé, et ils auraient vécu l'un près de l'autre, jusqu'au pied du gibet.

Il est vrai, dans cette cellule, ce ne fut pas la solitude à deux dont ils eussent si ardemment voulu jouir. Les gardiens ne devaient les quitter ni jour ni nuit, les surveillant, les écoutant. Il y aurait toujours, entre leurs épanchements les plus intimes, la présence de ces tiers farouches, auxquels ils n'inspiraient aucune pitié sans doute.

Il y a lieu d'observer que, si Karl Kip donna plus d'une fois large cours à son indignation, devant cette abominable injustice de deux innocents envoyés à la mort, son frère, qui essayait vainement de le contenir, se montrait plus calme et plus résigné à son sort.

Du reste, Pieter Kip ne se faisait aucune illusion sur le pourvoi que, déférant aux conseils de leur avocat, tous deux avaient signé. Que Karl, au fond de l'âme, eût conservé l'espoir que l'arrêt fut cassé, que l'affaire serait jugée à nouveau, que le temps gagné ainsi permettrait à la vérité d'apparaître dans tout son éclat, lui ne conservait aucune espérance. En songeant à l'énormité des charges qui pesaient sur eux, d'où leur serait venu un secours?... Quelle intervention eût été assez forte pour les sauver, sinon une intervention providentielle?...

Puis, leur esprit se reportait en arrière, ils songeaient à tous ces coups de la mauvaise fortune qui les avait accablés, et d'abord à ce naufrage de la *Wilhelmina,* cause de tant de vicissitudes, et qui les avait conduits là où ils étaient... Ah! mieux eût valu que le *James-Cook* ne fût pas venu les recueillir sur l'île Norfolk!... Mieux eût valu que le capitaine Gibson n'eût point aperçu leurs signaux!... Sans doute ils auraient péri de misère et de faim sur cette côte déserte!... Mais ce n'eût pas été du moins de cette mort infamante du gibet, de la mort réservée aux assassins!...

« Pieter!... Pieter!... s'écriait Karl Kip. Notre pauvre père, s'il vivait encore... s'il voyait son nom déshonoré!... Cette honte le tuerait...

— Peux-tu donc penser qu'il nous aurait crus coupables, Karl?...

— Non... frère, jamais!... jamais! »

Et alors, ils en venaient à parler de ceux dont ils avaient partagé la vie commune pendant quelques semaines, de ces généreux sauveurs qui leur avaient témoigné une si vive sympathie, auxquels ils devaient tant de reconnaissance!... Que, dans l'excès de sa douleur, Nat Gibson eût pris contre eux une attitude si accusatrice, ils le comprenaient, ils faisaient la part de sa situation, à lui, le fils de la victime!... Mais comment lui pardonner qu'il voulût voir en eux les meurtriers de son père!...

En ce qui concerne M. Hawkins, rien qu'à la manière réservée dont sa déposition était faite, ils sentaient bien qu'un doute laissait quelque ombre dans son esprit. Ils se disaient que le cœur de cet excellent homme ne leur était peut-être pas entièrement fermé. Aux témoignages si affirmatifs du maître d'équipage et du mousse Jim, s'il n'avait pu opposer que des présomptions morales, du moins les avait-il présentées au jury suivant l'inspiration de sa conscience...

Cependant le jour, l'heure approchait où deux hommes, deux frères allaient subir le dernier supplice pour un crime qu'ils n'avaient pas commis, qu'ils n'avaient pu commettre.

M. Hawkins, de plus en plus obsédé de cette conviction que Karl et Pieter Kip étaient innocents, quoiqu'il lui fût impossible d'apporter une preuve de leur innocence, avait entrepris certaines démarches en leur faveur.

Le gouverneur de la Tasmanie était particulièrement connu de M. Hawkins. Celui-ci tenait Son Excellence Sir Edward Carrigan pour un homme de grand sens et d'un jugement très sûr. Aussi se résolut-il à lui demander audience à bref délai et, dans la matinée du 25 février, s'étant rendu à l'hôtel de la résidence, il fut à l'instant reçu.

Le gouverneur ne se doutait guère du motif qui amenait M. Hawkins en sa présence. Après avoir suivi avec intérêt les débats de l'affaire Kip comme tout le monde, il ne mettait pas en doute la culpabilité des condamnés. La surprise de Son Excellence ne laissa donc pas d'être profonde, lorsque M. Hawkins lui eut fait connaître son opinion.

Comme il lui prêtait d'ailleurs toute attention, M. Hawkins s'abandonna sans réserve. Il parla avec tant de chaleur de ces deux victimes d'une erreur judiciaire, il mit en relief avec une si franche logique les points obscurs, indécis, ou du moins inexpliqués de leur cause, que le gouverneur se sentit ébranlé dans une certaine mesure.

« Je vois, mon cher Hawkins, déclara-t-il, que, durant cette traversée à bord du *James Cook,* vous avez conçu une grande estime pour Karl et Pieter Kip... et qu'ils s'en étaient toujours montrés dignes...

— Je les considérais et je les considère encore comme d'honnêtes gens, monsieur le gouverneur, affirma M. Hawkins d'un ton convaincu. Je ne puis vous fournir de preuves matérielles à l'appui de ma conviction, parce qu'elles m'échappent jusqu'ici, et peut-être même nous échapperont-elles toujours... Mais rien de ce qui a été dit au cours des débats, pas un des témoignages qui se sont produits n'a pu affaiblir la certitude que j'ai de l'innocence de ces deux infortunés. Et, Votre Excellence le remarquera, ces témoignages se réduisent à un seul,

celui du maître d'équipage, que j'ai maintenant des raisons de regarder comme très suspect!... C'est par haine qu'il agit, c'est par vengeance qu'il accuse les frères Kip d'un meurtre dont ils ne sont pas coupables, et que j'attribue à quelques indigènes de Kerawara...

— Mais il y a un autre témoignage que celui de Flig Balt, mon cher Hawkins...

— Le témoignage du mousse Jim, monsieur le gouverneur, et je l'accepte tel qu'il a été fait, car ce jeune garçon est incapable de mentir... Oui! Jim a vu, dans la cabine de Karl et de Pieter Kip, ce poignard qu'ils ne savaient pas être en leur possession...

« Mais est-ce bien l'arme qui a servi au meurtre, et ce fait de la virole n'est-il pas dû à une coïncidence toute fortuite?...

— Il a pourtant sa valeur, et ne convenait-il pas d'en tenir compte, mon cher Hawkins?...

— Assurément, monsieur le gouverneur, et il a dû déterminer la conviction du jury... Cependant, je le repète, tout le passé des frères Kip plaide en leur faveur... Pour vous parler ainsi, il faut que j'oublie la douleur que m'a causée la mort de mon pauvre ami Gibson, et qui aurait pu me mettre un bandeau sur les yeux, comme à son fils que je plains et que j'excuse!... Moi... moi... je perçois la vérité au milieu des obscurités de cette affaire, et j'ai l'entière conviction qu'elle éclatera un jour! »

Il fut visible que le gouverneur se sentait très impressionné par la déclaration de M. Hawkins, dont il connaissait la nature probe et droite. Sans doute son argumentation ne reposait que sur une base morale, mais, enfin, dans les causes de ce genre, les preuves matérielles ne sont pas tout, et il convient de tenir compte des autres.

Sir Edward Carrigan, après quelques instants de silence, répondit en ces termes :

« Je comprends... je saisis, mon cher Hawkins, toute la valeur de votre opinion... Et maintenant, je vous demanderai... : Qu'attendez-vous de moi?...

— Que vous vouliez bien intervenir... du moins pour sauver la vie de ces malheureux...

— Intervenir?... répondit le gouverneur. Ignorez-vous donc que la seule intervention possible était de se pourvoir contre l'arrêt qui a été prononcé? Or, ce pourvoi, vous savez qu'il a été introduit en temps utile... et il ne reste d'espoir qu'en son admission... dans un délai très court... »

Tandis que parlait Son Excellence, M. Hawkins n'avait pu retenir des gestes de dénégation, et il dit à son tour :

« Monsieur le gouverneur, je ne me fais aucune illusion au sujet du pourvoi... Les formes de la justice ont été régulièrement suivies dans cette affaire... Il n'y a aucun motif qui permette de casser l'arrêt, et le pourvoi sera rejeté... »

Le gouverneur se taisait, sachant bien que M. Hawkins avait raison.

« Il sera rejeté, je vous le répète, reprit celui-ci, et alors, monsieur le gouverneur, vous seul pourriez tenter un dernier effort pour sauver la tête des condamnés...

— Me demandez-vous de solliciter un recours en grâce?...

— Oui... un recours en grâce près de la Reine... Une dépêche peut être envoyée par vous au lord chief-justice afin que la peine soit commuée, ce qui nous réserverait l'avenir..., ou tout au moins que l'on sursoie à l'exécution de la sentence... Et alors... je ferai de nouvelles démarches... je retournerai, s'il le faut, à Port-Praslin... à Kerawara... je seconderai M. Hamburg et M. Zieger... et nous finirons par découvrir les vrais coupables, en ne ménageant ni l'argent ni les peines!... Si j'insiste avec cette passion, monsieur le gouverneur, c'est que j'y suis poussé par une force irrésistible, c'est que, la vérité enfin reconnue, la justice n'aura pas à se reprocher plus tard la mort de deux innocents!... »

M. Hawkins prit alors congé du gouverneur, non sans que celui-ci ne l'eût invité à revenir le voir à ce sujet. Et c'est bien ce que fit chaque jour cet homme dévoué. Aussi, grâce à son dévouement, la cause des deux frères gagna-t-elle dans l'esprit de Son Excellence, qui voulut s'associer à cette œuvre de réparation.

Toutefois, le secret de ces démarches fut gardé entre le gouverneur et M. Hawkins. Nul ne sut que, sans attendre la décision relative au pourvoi, Edward Carrigan avait envoyé en Angleterre par télégramme officiel une proposition de recours en grâce auprès de Sa Majesté.

Le 7 mars, le bruit se répandit par la ville que le pourvoi formé par les frères Kip avait été rejeté. La nouvelle était vraie; elle ne provoqua aucun sentiment de surprise.

La population d'Hobart-Town comptait que l'exécution serait prochaine. Aussi, à partir du 7 mars, avant le lever du soleil, et même dès les premières heures après minuit, d'innombrables curieux affluaient-ils pour voir hisser le pavillon noir qui marque l'instant du supplice.

Et, parmi eux, s'étonnera-t-on que Flig Balt et Vin Mod fussent là, et aussi Len Cannon et ses camarades, qui n'avaient pas quitté Hobart-Town?... Oui! c'était de leurs propres yeux que le maître d'équipage et son complice voulaient voir redescendre le pavillon, après l'exécution de la sentence!...

Ils seraient alors certains que d'autres avaient payé pour eux la dette de leur crime!...

On était au 19 mars, et la ville commençait à s'étonner que l'ordre d'exécution ne fût pas déjà arrivé — ce dont Flig Balt et Vin Mod ne laissaient pas de s'inquiéter dans leur intérêt personnel.

Ils étaient bien résolus, du reste, s'il y avait sursis, à quitter Hobart-Town, et, en cette prévision, ils cherchaient un navire en partance.

Or, dans la journée du 25, une dépêche arriva de Londres, envoyée par le lord chief-justice à Son Excellence le gouverneur de la Tasmanie. Le recours en grâce avait été admis par Sa Majesté, Reine d'Angleterre, Impératrice des Indes, et la peine de mort, prononcée contre les frères Kip, était commuée en celle des travaux forcés à perpétuité.

VIII

PORT-ARTHUR

Un mois après ce jour où les condamnés à mort avaient bénéficié de la commutation de leur peine, deux hommes travaillaient sous le fouet des argousins dans le pénitencier de Port-Arthur.

Ces deux forçats n'appartenaient pas à la même escouade. Séparés l'un de l'autre, ne pouvant échanger ni une parole ni un regard, ils ne partageaient ni la même gamelle ni le même cabanon. Ils allaient, chacun de son côté, vêtus de l'ignoble vareuse du galérien, accablés sous les injures et les coups de la chiourme, au milieu de cette tourbe de bandits que la Grande-Bretagne expédie à ses colonies d'outre-mer. Le matin, ils quittaient le bagne et n'y rentraient que le soir, épuisés de fatigues, insuffisamment soutenus par une grossière nourriture. Ils y reprenaient le lit de camp, côte à côte avec un compagnon de chaîne, cherchant en vain l'oubli dans quelques heures de sommeil. Puis, le jour revenu, alors sous les chaleurs étouffantes de l'été, plus tard sous les terribles froids de l'hiver, ils iraient ainsi jusqu'à l'heure où la mort tant souhaitée les délivrerait de cette abominable existence.

Ces deux hommes étaient les frères Kip, qui, trois semaines avant, avaient été transportés au pénitencier de Port-Arthur.

A cette époque, l'établissement comprenait deux divisions, affectées à deux catégories de convicts très distinctes.

La première se voyait sur la gauche en entrant dans le havre. Son nom de Point-Puer indiquait qu'elle était destinée à de jeunes détenus, — plusieurs centaines d'enfants compris entre douze et dix-huit ans. L'autre divi-

sion de Port-Arthur contenait environ huit cents convicts.

On ne s'étonnera pas si toutes précautions ont été prises à Port-Arthur pour empêcher les évasions. C'est par mer qu'elles offrent les meilleures chances de réussite, à la condition que les fugitifs aient pu s'emparer d'une embarcation qui les déposera sur un point du littoral, en dehors de la presqu'île de Tasman. Toutefois ces occasions sont rares. Les convicts n'ont point accès dans le port, ou, s'ils y sont employés à certains travaux, on les tient en rigoureuse surveillance.

Mais, s'il est difficile de s'échapper par mer, n'est-il pas possible de s'échapper par terre, puisque, en réalité, les déportés ne sont plus enfermés dans une île comme ils l'étaient à Norfolk?... Oui, des fugitifs ont pu quelquefois s'évader du pénitencier, se réfugier dans les bois environnants, se soustraire à toute poursuite, en se condamnant à une vie plus épouvantable que celle du bagne, et la plupart meurent de misère ou d'inanition. D'ailleurs, que de chances ils ont d'être repris au milieu de ces forêts, où l'on a multiplié les postes, relevés de deux heures en deux heures, et que les patrouilles parcourent jour et nuit!

Il faudrait que les fugitifs pussent quitter la presqu'île de Tasman, et, cela, c'est impossible. En effet, l'isthme qui la rattache à la presqu'île Forestier, l'Eagle Hawk Neck, — l'isthme de l'Aigle-Epervier, — ne mesure pas plus de cent pas en largeur dans sa partie la plus étroite. Sur cette grève, qui ne présente aucun abri, l'administration a fait planter des poteaux assez rapprochés les uns des autres. A ces poteaux sont attachés des chiens dont les chaînes peuvent se croiser — une cinquantaine de dogues, féroces comme des fauves. Quiconque tenterait de forcer cette ligne serait en un instant dévoré. Dans de telles conditions, il semble donc que les déportés doivent renoncer à tout espoir de s'enfuir.

Tel était ce pénitencier de Port-Arthur, réservé aux malfaiteurs les plus intraitables, les plus endurcis. C'est là que Karl et Pieter Kip furent transportés quinze jours après la commutation de leur peine. Les deux frères fu-

rent aussitôt incarcérés en attendant le moment de comparaître devant le capitaine-commandant de Port-Arthur.

Le capitaine Skirtle, âgé de cinquante ans, possédait l'énergie qu'exigeaient ses difficiles fonctions, impitoyable lorsqu'il fallait l'être, mais juste et bon envers les misérables qui méritaient sa justice et sa bonté. S'il punissait avec la dernière rigueur les fautes graves contre la discipline, il ne tolérait pas l'abus de la force chez les agents soumis à son autorité. Les sévérités du règlement qu'il appliquait aux déportés, il les appliquait également aux constables chargés de leur surveillance.

Le capitaine Skirtle résidait à Port-Arthur depuis une dizaine d'années déjà avec Mme Skirtle sa femme, âgée de quarante ans, son fils William et sa fille Belly, dans leur quatorzième et leur douzième année. Habitant la villa dont il a été question, Mme Skirtle et ses enfants n'avaient jamais aucun rapport avec le personnel des pénitenciers. Seul le capitaine arrivait chaque matin, pour la plus grande partie de la journée, et ne revenait à la villa que le soir. Chaque mois, il faisait quelques tournées d'inspection à l'intérieur de la presqu'île jusqu'à l'isthme d'Eagle Hawk Neck, visitant les différents postes, passant en revue les escouades employées au travail des routes.

Le capitaine était au courant de ce procès dont le retentissement avait été considérable, — procès terminé par la condamnation à mort des accusés. Que la Reine leur eût fait grâce de la vie, le crime d'assassinat, et dans des conditions qui le rendaient plus odieux encore, n'en pesait pas moins sur eux. Ils devraient donc être traités avec une sévérité extrême, et aucun adoucissement ne saurait être apporté à leur situation. Et, cependant, le commandant ne put qu'être frappé de l'attitude que les deux frères eurent en sa présence. Après avoir répondu aux questions qui leur furent posées, Karl Kip ajouta d'une voix ferme :

« La justice des hommes nous a condamnés, monsieur le commandant, mais nous sommes innocents de l'assassinat dont le capitaine Gibson a été victime ! »

Ils s'étaient encore pris par la main, comme ils l'avaient fait devant la Cour criminelle, et ce fut la dernière fois qu'ils purent ainsi échanger une fraternelle étreinte.

Les agents les emmenèrent séparément, ordre ayant été donné de ne plus les laisser l'un avec l'autre. Incorporés chacun dans une escouade, avec l'impossibilité de jamais se parler, ils auraient à peine l'occasion de s'entrevoir.

Alors commença pour eux, puis se poursuivit cette épouvantable existence du forçat, sous l'accoutrement jaune, spécial au pénitencier de Port-Arthur. Ils n'étaient pas accouplés, ainsi que cela se fait en d'autres pays, à un compagnon dont ils eussent partagé la chaîne. Mais une chaîne longue de trois pieds environ entrave les jambes du condamné, et, pour marcher, il lui faut la relever jusqu'à la ceinture. Cependant, si l'accouplement continu n'existe pas à Port-Arthur, quelquefois, par mesure disciplinaire, les forçats d'une même escouade sont rattachés ensemble et travaillent ainsi au transport des fardeaux.

Les frères Kip ne furent point soumis à cette horrible peine de la « chain-gang ». Durant de longs mois, sans avoir pu, même une seule fois, s'adresser la parole, ils s'occupèrent, dans des escouades séparées, à l'établissement des routes que le gouvernement faisait ouvrir à travers la presqu'île de Tasman.

La plupart du temps, la journée faite, ils rentraient dans les dortoirs du pénitencier, où les convicts sont enfermés par bandes de quarante. Ah! quel adoucissement à tant de misères, si, à ce moment, il leur eût été permis de se rencontrer, de reposer l'un près de l'autre, ou même sur les chantiers, lorsqu'ils y passaient toute la nuit en plein air!

Un seul jour de la semaine, le dimanche, Karl et Pieter Kip avaient cette joie de s'entrevoir, lorsque les forçats se réunissaient dans la chapelle que desservait un ministre méthodiste. Et que devaient-ils penser de la justice des hommes, eux innocents, dans la promiscuité de

ces criminels dont les chaînes bruissaient lamentablement entre les chants et les prières?...

Ce qui brisait le cœur de Karl Kip, ce qui provoquait en lui des mouvements de révolte dont les conséquences eussent été graves, c'était que son frère fût assujetti à de si pénibles efforts. Lui, d'une santé de fer, d'une vigueur exceptionnelle, il aurait la force de les supporter, bien que la ration du bagne suffît à peine à le nourrir : trois quarts de livre de viande fraîche ou huit onces de viande salée, une demi-livre de pain ou quatre onces de farine, une demi-livre de pommes de terre. Mais Pieter, de constitution moins forte, n'y succomberait-il pas?... Après les dernières chaleurs d'un climat presque tropical, uniquement vêtus de la mauvaise défroque jaune du bagne, ils allaient souffrir de la bise intense, des froids, des rafales glaciales et des neiges épaisses. Le travail, il faudrait le continuer sous les menaces des constables, sous le fouet des gardes-chiourme. Aucun repos, si ce n'est aux courts instants du repas vers le milieu de la journée, en attendant le retour au pénitencier. Puis, à la moindre velléité de résistance, les punitions disciplinaires de s'abattre sur ces malheureux, l'emprisonnement dans les cachots, le supplice de la « chaingang », enfin, le plus terrible de tous après la mort et qui l'amenait quelque fois, la fustigation du coupable, déchiré par les lanières du cat!

Cependant, si Karl Kip était parfois sur le point de se révolter contre les rigueurs de la discipline, son frère Pieter se soumettait, espérant que la vérité aurait raison un jour, qu'un fait, un incident, une découverte ferait éclater leur innocence. Il acceptait donc, si pénible, si déshonorante qu'elle fût, cette vie du bagne, et, s'il ne possédait pas la vigueur physique de son frère, du moins son énergie morale lui permettait-elle de la supporter, soutenu d'ailleurs par son entière confiance en Dieu. Ce qui le tourmentait surtout, c'était cette crainte que Karl ne parvînt pas à se maîtriser, qu'il ne s'abandonnât à quelque violence. Assurément, Karl ne chercherait point à s'enfuir, il ne voudrait pas le laisser seul dans le péni-

tencier, d'où tous deux ne sortiraient qu'ensemble!... Mais, dans une heure de désespoir, Karl ne s'emporterait-il pas, alors que lui, Pieter, n'était pas là pour le calmer, pour le retenir?...

Aussi, dévoré par ces inquiétudes, Pieter crut-il devoir tenter une démarche, et, un jour, pendant l'inspection du capitaine-commandant, se hasarda-t-il à lui adresser la parole. Et, ce qu'il demanda d'une voix suppliante, ce fut, non point d'être réuni à son frère, de travailler dans la même escouade, mais la faveur de passer quelques moments auprès de lui.

Le capitaine Skirtle laissa parler Pieter Kip, l'observant non sans une vive attention, dans laquelle perçait peut-être un certain intérêt. Est-ce donc parce que Karl et Pieter Kip appartenaient à une classe sociale où se recrutent rarement les hôtes d'un bagne?... Est-ce donc que M. Hawkins, avec l'appui du gouverneur, avait poursuivi ses démarches en leur faveur?... Est-ce donc qu'après la commutation de peine obtenue par lui, cet excellent homme continuait ses démarches afin d'obtenir pour eux quelque adoucissement au régime du bagne?...

D'ailleurs, M. Skirtle ne laissa rien voir de ce qu'il pensait. Les frères Kip n'étaient et ne pouvaient être à ses yeux que deux hommes condamnés pour crime d'assassinat. C'était déjà beaucoup que la pitié de la Reine leur eût épargné le dernier supplice. Plus tard, il pourrait peut-être faire droit à la demande de Pieter Kip, mais il n'y avait pas encore lieu d'y accéder. Pieter Kip, le cœur gonflé, étouffé par les sanglots, n'aurait pas eu la force d'insister. Il comprit que ce serait inutile, et il rentra dans le rang.

Près de six mois s'étaient écoulés depuis l'arrivée des deux frères au pénitencier de Port-Arthur. La fin de l'hiver approchait. Il avait été dur pour ces malheureux, et comment eussent-ils entrevu la possibilité qu'un changement quelconque pût modifier leur situation?... C'est ce qui se produisit pourtant, et voici dans quelles circonstances.

Le 15 septembre, par une belle matinée, M. Skirtle, sa

femme, son fils et sa fille, venaient de faire une longue excursion à travers la forêt. Arrivés à listhme d'Eagle Hawk Neck, ils étaient descendus de voiture. En cet endroit, quelques convicts s'occupaient à creuser un canal d'irrigation, et le capitaine-commandant avait voulu inspecter ces aménagements. Or, les escouades auxquelles appartenaient Karl et Pieter Kip y travaillaient ensemble, mais à une certaine distance l'une de l'autre. Les deux frères n'avaient pas même eu cette consolation de s'apercevoir, tant les arbres formaient une épaisse lisière à l'amorce même de Eagle Hawk Neck.

La visite achevée, M. Skirtle et sa famille se disposaient à remonter en voiture, lorsque des cris éclatèrent dans la direction de la palissade qui fermait l'isthme. Presque aussitôt s'y joignirent des aboiements furieux. Ces aboiements étaient ceux des chiens attachés aux poteaux de la grève, à moins de trois cents pas de la lisière.

L'un de ces animaux, ayant rompu sa chaîne, s'était élancé du côté de la forêt, au milieu des cris des constables, et des hurlements de toute la bande. On eût dit que le dogue voulait se jeter sur les convicts dont le costume lui était bien connu. Mais, épouvantés de leurs vociférations, ce fut vers la forêt qu'il bondit avant que les gardiens eussent pu le reprendre.

Ce que le capitaine avait à faire, c'était de remonter en voiture et de quitter la place avant que l'animal eût effrayé les chevaux. Par malheur, ceux-ci prirent peur, et, malgré les efforts du cocher, s'enfuirent en direction de Port-Arthur. « Venez... venez!... » cria M. Skirtle à sa femme et à ses enfants, qu'il entraînait vers un fourré où ils espéraient trouver refuge.

Soudain, le chien parut, la gueule écumante, les yeux enflammés. Il poussait des rugissements de bête fauve, et d'un bond il se précipita sur le jeune Skirtle qu'il renversa, après lui avoir sauté à la gorge. Les cris des constables, qui accouraient de la lisière, se faisaient entendre.

M. Skirtle, à la vue du danger que courait son fils, allait se jeter sur l'animal, lorsqu'il fut saisi par deux bras vigoureux qui le repoussèrent. Un instant après, le

jeune Skirtle était sauvé, et le chien se débattait contre son sauveur dont il avait pris le bras gauche entre ses crocs sanglants, et qu'il déchirait avec rage. Cet homme tenait à la main un fer de pioche, et il le plongea dans le corps du dogue qui retomba pantelant sur le sol.

Mme Skirtle tenait son fils dans ses bras et le couvrait de caresses, tandis que le capitaine se retournait vers l'homme, — un galérien dans son costume jaune. C'était Karl Kip. Il travaillait à cent pas de là, il avait entendu les cris des constables, il avait aperçu le chien lâché à travers la forêt. Et alors, sans songer au danger, il sétait précipité sur les traces de l'animal.

Le commandant reconnut cet homme, dont le sang coulait d'une horrible blessure. Il allait s'avancer vers lui pour le remercier, pour lui faire donner des soins, lorsqu'il fut devancé par Pieter Kip. Aux cris poussés en deçà de la lisière, les escouades s'étaient portées de ce côté en même temps que les constables. Les derniers arbres dépassés, Pieter Kip, voyant son frère étendu près du corps de l'animal, courut à lui en criant :

« Karl... Karl !... »

En vain les gardiens auraient-ils voulu le retenir. D'ailleurs, sur un signe du capitaine vers qui Mme Skirtle tendait les mains et dont le fils implorait la pitié pour son sauveur, il fit signe aux constables de s'écarter. Et, pour la première fois, depuis sept longs mois de séparation, de misères, de désespoir, Karl et Pieter Kip pleuraient dans les bras l'un de l'autre.

IX

ENSEMBLE

Karl Kip, après avoir été transporté dans la voiture du capitaine-commandant au pénitencier de Port-

Arthur, fut déposé dans une des salles de l'infirmerie où son frère, autorisé à rester près de lui, ne tarda pas à le rejoindre.

De quels sentiments de reconnaissance envers cet homme devaient être pénétrés M. et Mme Skirtle! Grâce à son courage, la plus horrible des morts avait été épargnée à leur fils! Au premier moment, dans un irrésistible élan de cœur, le jeune garçon s'était jeté aux genoux de son père, répétant d'une voix coupée de sanglots :

« Grâce pour lui... père... grâce pour lui! »

Mme Skirtle s'était unie à son fils, et tous deux suppliaient le capitaine, comme s'il eût pu faire droit à leur demande, comme s'il eût été le maître de rendre la liberté à Karl Kip!

Et, d'ailleurs, pouvait-on oublier pour quel crime les deux frères, après une peine capitale, étaient enfermés à perpétuité dans le bagne de Port-Arthur?... Ne sachant rien des manœuvres de Flig Balt et de Vin Mod, comment M. Skirtle eût-il mis en doute la culpabilité des condamnés?... De ce que l'un d'eux venait, en risquant sa vie, de sauver celle du jeune garçon, n'en étaient-ils pas moins les assassins d'Harry Gibson et châtiés comme tels?...

« Cet acte de dévouement, si beau qu'il fût, pouvait-il racheter un aussi épouvantable forfait?...

« Mon ami, dit Mme Skirtle, dès que son mari fut rentré à la villa, après avoir remis le blessé entre les mains du médecin, que sera-t-il possible de faire pour ce malheureux?...

— Rien... répondit le capitaine, rien, si ce n'est de le recommander à la bienveillance de l'administration, afin qu'il bénéficie à l'avenir d'un régime moins sévère... qu'il soit exempt des travaux de force...

— Eh bien! il faut informer dès aujourd'hui le gouverneur de ce qui s'est passé...

— Il le saura avant ce soir, répondit M. Skirtle. Mais tout se bornera à obtenir un adoucissement et non une diminution de la peine. Karl Kip et son frère ont

été déjà l'objet d'une faveur, — et quelle faveur! — puisqu'il leur a été fait grâce de la vie...

— Et j'en remercie le Ciel comme je le remercie, l'infortuné, puisqu'il a sauvé notre pauvre enfant...

— Ma chère amie, répondit le capitaine, je ferai tout ce qui sera possible par reconnaissance pour Karl Kip. D'ailleurs, depuis que les deux frères sont arrivés à Port-Arthur, leur conduite a été irréprochable, et ils n'ont jamais eu à encourir les sévérités du règlement. Peut-être, je le répète, obtiendrai-je de l'administration supérieure qu'ils ne soient plus astreints aux travaux du dehors, plus pénibles encore pour des hommes de leur condition, et de les occuper dans les bureaux du pénitencier... Ce serait un grand soulagement dans leur situation de convicts... Mais tu sais pour quel crime ils ont été traduits devant la Cour, et sur quelles indiscutables preuves s'est fondée la conviction du jury...

— Mon ami, s'écria Mme Skirtle, comment celui qui a été capable d'un tel acte pourrait-il être un meurtrier?...

— Et, cependant... il n'y a aucun doute à ce sujet... Jamais les frères Kip n'ont pu établir leur innocence...

— Tu n'ignores pas, mon ami, insista Mme Skirtle, quelle est l'opinion de M. Hawkins...

— Je la connais.... Cet excellent homme ne les croit pas coupables, mais il est influencé par ses souvenirs, et il n'a rien pu obtenir pour eux, si ce n'est une commutation de peine par l'intermédiaire du gouverneur...

— Songe donc, reprit Mme Skirtle, combien cette condamnation lui paraîtra plus injuste encore, lorsqu'il apprendra ce que vient de faire Karl Kip... »

Le capitaine ne répondit pas, car il avait été déjà très impressionné de ce que lui avait déclaré M. Hawkins relativement aux deux frères. Mais, à la réflexion, en présence des preuves matérielles, les papiers d'Harry Gibson en la possession de Karl et de Pieter Kip, le kriss, instrument du crime, découvert dans la valise, était-il permis de douter?

« Dans tous les cas, mon ami, reprit Mme Skirtle, j'ai une grâce à te demander... une grâce qui ne dépend que de toi, et que tu ne me refuseras pas...

— Cette grâce, c'est que les deux frères ne soient plus séparés l'un de l'autre désormais?...

— Oui... tu m'as comprise!... Dès aujourd'hui, tu autoriseras Pieter Kip à rester près de son frère... à lui donner des soins...

— Je le ferai assurément, déclara M. Skirtle.

— Et moi aussi, je le visiterai, reprit Mme Skirtle. Je veillerai à ce que ce malheureux ne manque de rien... Et qui sait... plus tard?... »

En attendant, le vœu des deux frères allait être comblé, et, ce qu'ils avaient désiré avec le plus d'ardeur, ils ne seraient point séparés.

Donc, à partir de ce jour, Karl et Pieter Kip se virent à toute heure. Puis, à trois semaines de là, lorsque, sa blessure presque cicatrisée, Karl Kip eut pu quitter l'infirmerie, tous deux se promenaient dans la cour du pénitencier. Ils occupaient maintenant la même salle, ils couchaient dans le même dortoir, ils travaillaient dans la même escouade. Enfin, ils furent employés à des travaux de l'intérieur, avec l'espoir d'être bientôt affectés aux bureaux de Port-Arthur.

On imaginera aisément tout ce que les deux frères avaient à se dire, quel sujet de conversation revenait sans cesse entre eux, et comment ils envisageaient l'avenir. Et, lorsque le plus jeune voyait son aîné s'abandonner à la crainte que la vérité ne fût jamais reconnue, il lui répétait :

« Ne pas espérer, frère, ce serait manquer à Dieu!... Puisque notre vie a été épargnée, c'est que la Providence veut que les assassins soient découverts un jour... que notre réhabilitation soit proclamée publiquement...

— Le Ciel t'entende, Pieter, répondait Karl Kip, et je t'envie d'avoir cette confiance!... Mais, enfin, quels peuvent être les meurtriers du capitaine Gibson?... Évidemment des indigènes de Kerawara ou de l'île d'York, peut-être même de quelque autre île de l'archipel



LE POIGNARD AVAIT ÉTÉ VOLÉ SUR L'ÉPAVE DE LA « WILHELMINA ».

Bismarck!... Et comment les découvrir au milieu de cette population mélanésienne, dispersée sur tous les points du territoire?... »

Ce serait difficile, Pieter Kip en convenait. N'importe! il avait la foi... Quelque fait inattendu se produirait... M. Zieger, M. Hamburg obtiendraient de nouvelles informations...

« Et d'ailleurs, dit-il un jour, en voyant son frère en proie au désespoir, est-il sûr que les assassins soient des indigènes?... »

Karl Kip lui avait saisi les mains et s'écriait en le regardant les yeux dans les yeux :

« Que veux-tu dire?... Explique-toi!... Penses-tu donc que quelque colon... quelque employé des factoreries aurait pu commettre ce crime?...

— Non... frère... non!

— Alors... qui?... Des matelots?... Oui!... Plusieurs navires se trouvaient dans le port de Kerawara...

— Et il y avait aussi notre brick, le *James-Cook...*, répondit Pieter.

— Le *James-Cook!...* »

Et Karl Kip, répétant ce nom, interrogeait son frère du regard... Alors, Pieter lui fit connaître les soupçons dont son esprit était hanté. Est-ce que l'équipage du brick ne comptait pas des hommes très suspects, entre autres ces matelots recrutés à Dunedin et qui prirent part à la révolte soulevée par Flig Balt?... Est-ce que, parmi ces hommes, Len Cannon — pour en citer un — n'a pu savoir que le capitaine Gibson emportait, non seulement des papiers du bord, mais aussi une somme de plusieurs milliers de piastres à l'habitation de M. Hamburg?... Précisément, dans cet après-midi, Len Cannon et ses camarades étaient descendus à terre... N'avaient-ils pu épier Harry Gibson, le suivre à travers la forêt de Kerawara, l'attaquer, l'assassiner, le dévaliser?...

Karl écoutait son frère avec une anxieuse et dévorante attention. Il semblait que toute une révélation se fît dans son esprit. Jamais il ne lui était venu à la pensée d'ex-

pliquer l'assassinat autrement que par l'intervention des indigènes... Et voici que Pieter lui signalait comme pouvant être coupables, ce Len Cannon ou autre recrues du bord!...

Après quelques moments de réflexion, il reprit :

« Mais, en admettant que les meurtriers doivent être recherchés parmi ces hommes, il n'en est pas moins certain que le capitaine Gibson a été frappé avec un poignard malais...

— Oui... Karl... et j'ajoute avec le nôtre...

— Le nôtre?...

— Cela n'est que trop certain, affirma Pieter Kip, et c'est bien le nôtre dont on a retrouvé la virole dans le bois de Kerawara...

— Et comment ce poignard aurait-il pu être en la possession des meurtriers?...

— Parce qu'il a été volé, Karl...

— Volé?...

— Oui... sur l'épave de la *Wilhelmina*... pendant que nous la visitions...

— Volé... par qui?...

— Par l'un des matelots qui conduisaient le canot et qui, comme nous, ont pris pied sur l'épave...

— Mais quels étaient ces matelots?... Te le rappelles-tu, Pieter?... Leurs noms?...

— Assez vaguement, frère... Il y avait d'abord Nat Gibson, qui avait voulu nous accompagner... Quant aux hommes désignés par le capitaine, je ne me souviens plus...

— Est-ce que le maître d'équipage n'était pas avec eux?... demanda Karl Kip.

— Non, frère... Je crois pouvoir assurer que Flig Balt était resté à bord.

— Et Len Cannon?...

— Oui... je crois bien... Il me semble encore le voir sur l'épave. Peut-être... mais je ne suis pas sûr... Enfin, lui ou un autre a pu entrer dans notre cabine, et, même après nous, y découvrir le kriss que nous n'aurions pas aperçu en quelque coin... Et plus tard, lorsque ces

misérables ont eu la pensée du crime, ils se sont servis de cette arme pour le commettre, puis ils l'ont replacée dans notre valise...

— Mais nous l'y aurions trouvée, Pieter!...

— Non... s'ils ne l'y ont mise qu'au dernier moment! »

On voit à quel point Pieter Kip se rapprochait de la vérité. Seulement, il faisait erreur en ce qui concernait les véritables assassins. Si ses soupçons se portaient sur Len Cannon ou quelque autre des recrues, très capables d'être soupçonnés, ils n'atteignaient ni Flig Balt ni Vin Mod. Ce qui était sûr, d'ailleurs, c'est que le maître d'équipage n'avait point embarqué dans le canot pour se rendre à l'épave; mais, ce qui ne l'était pas moins, c'est que Vin Mod s'y trouvait, — ce dont Karl ni Pieter Kip ne se souvenaient plus. On sait comment le fourbe avait opéré, et avec assez d'adresse et d'astuce pour n'avoir jamais été l'objet d'aucune suspicion.

Telle est donc la conversation qu'auraient déjà eue les deux frères, sans doute, s'ils n'eussent été toujours séparés, d'abord dans la prison de Hobart-Town, ensuite dans le pénitencier de Port-Arthur.

Entre-temps, après les démarches faites par le capitaine Skirtle, le gouverneur et l'administration pénale du Royaume-Uni avaient autorisé l'admission des frères Kip dans les bureaux de Port-Arthur. Ce fut un grand adoucissement au régime qui leur avait été imposé jusqu'alors. Or, il arriva que cette situation nouvelle excita de furieuses jalousies. Des assassins, des condamnés à mort, dont la peine avait été commuée, et qui jouissaient de pareilles faveurs!... Est-ce que le service rendu par Karl Kip à la famille du capitaine-commandant valait cela?... S'être jeté sur un chien au risque de quelques morsures, qui n'en eût fait autant?... Les frères Kip eurent donc à se défendre contre ces brutes, et il ne fallut pas moins que la vigueur de Karl pour les mettre à la raison. Cependant, au milieu de ce ramassis de galériens avec lesquels ils vivaient dans les salles communes, deux convicts avaient pris fait et cause pour eux, et les défendaient contre leurs compagnons.

C'étaient deux hommes de trente-cinq à quarante ans, deux Irlandais, nommés l'un O'Brien, l'autre Macarthy. Pour quel crime ils avaient été condamnés, jamais ils ne s'étaient expliqués là-dessus. Autant que possible, ils se tenaient toujours à l'écart, et, doués d'une force exceptionnelle, ils avaient su imposer le respect pour leur personne. Assurément, ce n'étaient point de vulgaires condamnés, et ils avaient reçu une instruction supérieure à celle des hôtes ordinaires des bagnes. Aussi, révoltés sans doute de voir leurs compagnons se mettre une vingtaine contre les frères Kip, ils les avaient aidés à se protéger contre leurs odieuses brutalités.

Il était donc à prévoir, bien que ces Irlandais fussent très sombres, très farouches, d'un caractère peu communicatif, qu'une certaine intimité se serait établie entre eux et les frères Kip, lorsqu'une nouvelle décision de l'administration ne leur laissa plus que de rares occasions de se rencontrer dans la vie courante de Port-Arthur.

En effet, M. Skirtle n'avait pas tardé à connaître la conduite de quelques-uns des convicts, et des plus intraitables. Il sut que Karl et Pieter Kip avaient été l'objet d'attaques personnelles, et qu'ils étaient exposés aux pires traitements, lorsque la nuit les réunissait dans les même dortoirs que leurs compagnons de bagne.

D'autre part, Mme Skirtle, qui n'avait point cessé de s'intéresser aux deux frères, faisait tout ce qui dépendait d'elle pour adoucir leur sort. Après avoir maintes fois parlé d'eux lorsqu'elle visitait M. et Mme Hawkins à Hobart-Town, elle se sentait prise de certains doutes, et, sans aller jusqu'à admettre qu'ils pussent être innocents du crime de Kerawara, du moins les preuves de leur culpabilité ne lui semblaient pas absolument décisives. Et puis, comment eût-elle oublié ce qu'elle devait au courage de Karl Kip?... C'est pourquoi cette reconnaissante femme, poursuivant ses instantes démarches près du gouverneur de la Tasmanie, finit-elle par obtenir que, la nuit, les deux frères occuperaient une cellule particulière.

Avant d'être installés dans cette cellule, Karl et Pieter

Kip voulurent une dernière fois remercier O'Brien et Macarthy de leurs bons offices. Les Irlandais ne répondirent que froidement à cette démarche. Ils n'avaient fait que leur devoir, après tout, en défendant les deux frères contre des forcenés. Et, lorsque ceux-ci leur tendirent la main, au moment de se séparer, ils ne la prirent pas. Et, quand ils se retrouvèrent seuls, Karl Kip de s'écrier :

« Je ne sais pour quel crime ces deux hommes ont été condamnés, mais ce n'est par pour assassinat, puisqu'ils ont refusé de toucher la main des deux assassins que nous sommes!... »

Et, la colère l'emportant, il ajouta :

« Nous... nous... des meurtriers!... Et rien... rien.. pour prouver que nous ne le sommes pas!...

— Espère, mon pauvre Karl..., répondit Pieter. Justice nous sera rendue un jour! »

Au mois de mars 1887, un an s'était écoulé depuis que les deux frères avaient été déportés à Port-Arthur. Qu'auraient-ils pu obtenir de plus que l'adoucissement en leur faveur du régime du pénitencier?... Aussi, quelle que fût la confiance de Pieter Kip dans l'avenir, ne devaient-ils pas craindre de rester à jamais les victimes de cette erreur judiciaire?... Et, cependant, ils n'étaient pas si abandonnés qu'ils devaient le croire. Au-dehors, sinon des amis, du moins des protecteurs, n'avaient cessé de prendre le plus sérieux intérêt à leur situation. Que Nat Gibson, égaré par son chagrin, se refusât à admettre qu'il y eût des présomptions en leur faveur, M. Hawkins, lui, continuait ses démarches relatives à cette malheureuse affaire. Il entretenait une correspondance fréquente avec M. Zieger à Port-Praslin, et avec M. Hamburg à Kerawara. Il les pressait de poursuivre l'enquête, d'étendre leurs informations à la Nouvelle-Irlande comme à la Nouvelle-Bretagne.

Engagé dans cette voie, M. Hawkins en venait à se demander s'il ne fallait pas chercher les meurtriers jusque dans l'équipage du *James-Cook*, ainsi que le faisaient Karl et Pieter Kip... N'y avait-il pas lieu de suspecter Len Cannon et ses camarades... d'autres peut-

être?... Et, parfois, le nom de Flig Balt traversait son esprit... Mais, il faut en convenir, ce n'étaient là que de pures hypothèses que n'appuyaient ni les dépositions des témoins entendus dans l'affaire, ni les preuves matérielles produites aux débats.

M. Hawkins eut alors la pensée de se rendre à Port-Arthur. Ce fut comme un irrésistible besoin qu'il éprouva de revoir ses protégés, une sorte de pressentiment instinctif, qui le conduisit à l'établissement pénitenciaire.

On imaginera sans peine l'extrême surprise et aussi l'indicible émotion dont furent saisis les frères Kip, lorsque, dans la matinée du 19 mars, appelés au bureau du capitaine-commandant, ils se trouvèrent en présence de l'armateur. Celui-ci ne fut pas moins ému à revoir les naufragés de la *Wilhelmina* sous leur accoutrement de galériens. Dans un premier mouvement, Karl Kip allait s'élancer vers son bienfaiteur... Son frère le retint. Et comme M. Hawkins — il s'imposait une réserve que l'on comprendra — ne fit aucun pas vers eux, ils restèrent immobiles et muets, en attendant qu'on leur adressât la parole. M. Skirtle se tenait à l'écart, indifférent en apparence. Il voulait laisser M. Hawkins libre de donner à cette entrevue le caractère qu'il jugerait convenable, et à cet entretien le cours qu'il devait avoir.

« Messieurs... » dit l'armateur.

Et ce mot fut comme le relèvement moral de ces deux malheureux qui n'étaient plus que des numéros de bagne!

« Messieurs Kip, je suis venu à Port-Arthur pour vous mettre au courant de choses qui vous intéressent et dont je me suis occupé... »

Les deux frères eurent la pensée que cette déclaration devait se rapporter à l'affaire de Kerawara... Ils se trompaient. Ce n'était pas la preuve de leur innocence qu'apportait M. Hawkins, qui continua en ces termes :

« Il s'agit de votre maison de commerce de Groningue. J'ai voulu entrer en correspondance avec divers négociants de cette ville, où, je dois vous le dire, il sem-

ble bien que l'opinion publique vous ait toujours été favorable...

— Nous sommes innocents!... s'écria Karl Kip, incapable de retenir la révolte de son cœur.

— Mais, reprit M. Hawkins, qui avait quelque peine à garder sa réserve, vous n'étiez pas en situation de pouvoir mettre ordre à vos affaires... Elles souffraient déjà de votre absence... Il importait que la liquidation fût rapidement menée, et j'ai pris vos intérêts en main...

— Monsieur Hawkins, répondit Pieter Kip, nous vous remercions, et c'est un bienfait ajouté à tant d'autres!

— Je désirais donc vous apprendre, poursuivit l'armateur, que cette liquidation s'est faite dans des conditions plus avantageuses qu'on ne l'espérait... Les cours étaient en hausse, et les marchandises ont trouvé preneur à de hauts prix... Il s'en est suivi que le bilan présente une balance de compte à votre profit. »

La plus vive satisfaction se peignit sur la pâle figure de Pieter Kip. Au milieu des tourments qui l'accablaient dans cette abominable existence du bagne, que de fois il songeait à ses affaires en souffrance, à sa maison de commerce réduite à la faillite, à cette nouvelle honte qui atteindrait le nom de son père!... Et voici que M. Hawkins venait lui apprendre qu'une liquidation avait réglé heureusement leurs intérêts.

Karl Kip dit alors :

« Monsieur Hawkins, nous ne savons comment vous témoigner notre reconnaissance!... Après tout ce que vous aviez déjà fait pour nous, après l'estime que vous nous aviez montrée, dont nous étions dignes, dont nous sommes dignes encore, je le jure!... grâce à vous, l'honneur de notre maison est sauvé!... Et ce n'est pas nous qui l'aurons voué à l'infamie... Non... nous sommes innocents du crime pour lequel nous avons été condamnés!... Nous ne sommes pas les assassins du capitaine Gibson! »

Et, comme ils l'avaient fait devant la Cour, les deux frères, se tenant par la main, attestaient le Ciel. M. Skirtle les observait avec émotion, et il se sentait pénétré par l'accent de sincérité dont leur voix était empreinte.

Et alors, M. Hawkins de s'abandonner, incapable de retenir tout ce qu'il avait sur le cœur... et il le fit avec une chaleur communicative. Non! il ne croyait pas à la culpabilité des frères Kip... il n'y avait jamais cru!... Par malheur, l'enquête poursuivie à Port-Praslin, à Kerawara, sur les autres îles de l'archipel Bismark, n'avait point abouti... C'est vainement que la trace des meurtriers fut recherchée parmi les tribus indigènes... Néanmoins, il ne désespérait pas de réussir, et d'arriver à la revision de l'affaire...

Revision!... Ce mot venait d'être prononcé pour la première fois devant les deux condamnés, qui n'espéraient plus l'entendre... la revision, qui les renverrait devant de nouveaux juges, qui permettrait d'apporter de nouvelles preuves!...

Mais, à ces nouveaux juges, à ces nouvelles preuves, il faudrait un fait nouveau indiscutable, laissant pressentir quelque erreur judiciaire, pour qu'un autre accusé pût être substitué à eux qui avaient été condamnés pour lui!... Le véritable auteur du crime, parviendrait-on à le retrouver pour le mettre en face des deux frères devant le jury d'Hobart-Town?...

Alors M. Hawkins et eux reprirent les principaux points de l'accusation. Oui!... le capitaine Gibson fut frappé avec le poignard saisi dans la chambre des deux frères, et qui leur appartenait... Ils ne l'avaient pas retrouvé sur l'épave de la *Wilhelmina*... ils ne l'avaient point rapporté à bord du brick... S'il fut vu par Jim dans leur cabine, c'est qu'un autre l'y avait mis, et si on y trouva les papiers du capitaine, c'est qu'un autre les y avait déposés... Or, cet autre ne pouvait être que celui qui les avait volés avec l'argent d'Harry Gibson, après l'avoir assassiné dans la forêt de Kerawara!...

Dans ces conditions, les soupçons ne devaient se porter que sur les matelots du *James-Cook*, L'un d'eux avait pu seul s'emparer du kriss dans la cabine de la *Wilhelmina*... un de ceux que le canot y avait amenés... Aussitôt Karl Kip se s'écrier :

« Est-ce que Flig Balt se trouvait parmi eux?...

— Non... répondit Pieter, non!... Ma mémoire ne me trompe pas... Flig Balt n'a pas mis le pied sur l'épave...

— En effet... je me souviens... il n'avait pas quitté le bord..., déclara l'armateur.

— Quels étaient donc les hommes qui avaient pris place dans le canot?... demanda Karl Kip.

— Hobbes et Wickley, répondit M. Hawkins. J'ai eu l'occasion de les interroger sur ce point, et ils sont certains d'y avoir embarqué avec Nat Gibson et vous...

— Len Cannon n'y était pas?... reprit Pieter Kip.

— Ils m'ont affirmé que non.

— Je l'avais cru...

— Mais, reprit Karl Kip, Hobbes et Wickley ne peuvent être soupçonnés...

— Non assurément, répondit M. Hawkins. Ce sont d'honnêtes matelots... Mais un troisième était avec eux...

— Et qui donc, monsieur Hawkins?...

— Vin Mod...

— Vin Mod!... s'écria Karl Kip... Vin Mod ce fourbe... ce coquin...

— Vin Mod, ajouta Pieter Kip, que j'ai toujours considéré comme l'âme damnée de Flig Balt!... »

A cette époque, ni le maître d'équipage ni Vin Mod n'étaient plus à Hobart-Town, et où aurait-on pu maintenant retrouver leurs traces?...

X

LES FENIANS

Ce fut en 1867, et dans le but d'arracher l'Irlande à l'insoutenable domination de la Grande-Bretagne, que se forma l'association politique du fenianisme.

Déjà, deux siècles avant, les sujets catholiques de la Verte Erin avaient enduré de graves persécutions, lorsque les soldats de Cromwell, aussi intolérants que

féroces, voulurent imposer aux populations irlandaises le joug de la réforme. Les persécutés résistèrent noblement, fidèles à leur foi religieuse comme à leur foi politique. Les années s'écoulèrent, la situation ne s'améliora pas, et l'Angleterre fit durement sentir sa main brutale. Aussi, à la fin du dix-huitième siècle, en 1798, éclata une révolte, bientôt réprimée, qui amena la supression du parlement irlandais, défenseur national des libertés irlandaises.

En 1829, un protecteur apparut, dont le nom retentit dans le monde entier. O'Connel vint siéger à la Chambre des Communes. Là, sa voix puissante protesta contre les violences britanniques en faveur de sept millions de catholiques sur huit millions d'habitants que comptait alors l'Irlande.

O'Connell était mort en 1847, avant d'avoir pu achever son œuvre. Cependant les efforts individuels continuèrent à se manifester et, en 1867, le gouvernement du Royaume-Uni se trouva en présence d'une nouvelle révolte qui éclata, non plus dans une ville d'Irlande, mais dans une ville d'Angleterre. Manchester vit se lever pour la première fois le drapeau des fenians, dont le nom vient sans doute des Gaels de l'ancien temps, et il flotta pour la cause de l'indépendance.

Cette révolte fut réduite comme l'avait été la première, et avec la même implacable rigueur.

A cette époque se place une autre tentative, due à l'énergique ténacité de Burke et de Casey, lesquels, arrêtés à Londres, furent enfermés dans la prison de Clerckenwell. Leurs amis, leurs complices, ne devaient pas les abandonner. Résolus à les délivrer, le 13 décembre, ils firent sauter les murs de la prison, — explosion qui compta une quarantaine de victimes, tuées ou blessées. Burke, n'ayant pu s'échapper, fut condamné à quinze ans de travaux forcés pour crime de haute trahison.

Si, depuis l'explosion de Clerckenwell, le fenianisme avait perdu dans l'opinion publique, les poursuites n'étaient pas pour enrayer ses représailles. On pouvait toujours craindre que la cause de l'Irlande ne poussât à

quelque tentative désespérée les hommes qui la soutenaient.

La police ne se relâcha pas, et les fenians se virent traqués sans merci. Elle parvint à déjouer plusieurs complots dont les auteurs furent poursuivis et condamnés à la déportation. Parmi eux, après une tentative à Dublin en 1879, se trouvaient les Irlandais O'Brien et Macarthy.

Les révoltés ayant été dénoncés, la police les arrêta avant qu'ils eussent pu mettre leurs projets à exécution.

O'Brien et Macarthy ne voulurent jamais compromettre leurs complices. Ils assumèrent sur eux seuls la responsabilité de cette conspiration. La Cour se montra d'une excessive sévérité. Elle les condamna à la déportation perpétuelle et ils furent envoyés au pénitencier de Port-Arthur.

C'était donc là, en 1879, depuis de longues années, que les deux Irlandais O'Brien et Macarthy avaient été transportés. Le régime du bagne, ils le subissaient dans toute sa rigueur, au milieu de cette tourbe immonde.

O'Brien était un ancien contremaître d'une fabrique de Dublin, Macarthy un ouvrier du port. Tous deux d'une rare énergie, ils avaient reçu quelque instruction. Des liens de famille, des souvenirs, des exemples les avaient enrôlés sous le drapeau du fenianisme. Ils y avaient risqué leur vie, ils y avaient perdu leur liberté. Pouvaient-ils espérer qu'après un certain temps cette condamnation aurait un terme, qu'une grâce leur permettrait de quitter le bagne?... Non, ils n'y comptaient pas, et, sans doute, traîneraient jusqu'à la fin cette affreuse existence, s'ils ne parvenaient à s'échapper. Une telle éventualité se produirait-elle?... Les évasions de cette presqu'île de Tasman ne sont-elles pas impossibles?... Non, à la condition que le secours vienne du dehors, et, depuis plusieurs années déjà, les fenians d'Amérique avaient combiné divers moyens pour arracher leurs frères aux horreurs de Port-Arthur.

Vers la fin de la présente année, O'Brien et Macarthy étaient prévenus qu'une tentative serait faite par des

amis de San Francisco en vue de leur délivrance. Le moment arrivé, un nouvel avis leur parviendrait afin qu'ils fussent prêts à cette évasion. Comment avaient-ils reçu ce premier avertissement au pénitencier?... Comment le second serait-il porté à leur connaissance?... Et comment la surveillance se relâcherait-elle à leur égard, puisque jour et nuit ils étaient, au-dedans, au-dehors, sous la garde des constables?...

Il y avait alors, parmi ces constables, un Irlandais qui se trouvait en rapport avec ses compatriotes. Par dévouement à la cause du fenianisme, pour en sauver les dernières victimes, envoyé d'Amérique en Tasmanie, cet Irlandais — de son nom Farnham — s'était fait admettre comme gardien au pénitencier de Port-Arthur, dans le but de concourir à l'évasion des prisonniers. Sans doute, il risquait gros jeu, si la tentative échouait, si l'on découvrait qu'il eût été de connivence avec O'Brien et son compagnon de bagne. Mais il s'est maintes fois rencontré de ces dévouements. Entre les fenians existe une solidarité qui va jusqu'au sacrifice de la vie.

Depuis environ dix-huit mois, Farnham remplissait les fonctions de constable à la satisfaction des chefs, alors que ses compatriotes y étaient enfermés depuis six ans déjà. Bientôt il se fit admettre parmi les gardiens de leur escouade, de telle sorte qu'ils fussent toujours sous sa surveillance et qu'il pût les accompagner au-dehors. Ce qui lui donna quelque peine, n'étant pas connu d'eux, ce fut de leur inspirer confiance et de ne point être pris pour un faux frère. Il y parvint, et un parfait accord s'établit entre eux.

Le grand souci de Farnham avait été de ne point donner lieu aux soupçons. Aussi dut-il se montrer non moins impitoyable pour les convicts de son escouade que ne l'étaient les autres gardiens. Personne n'aurait remarqué qu'il traitât O'Brien et Macarthy avec quelque indulgence. Il est vrai, tous deux se soumettaient sans protester à la rude discipline du pénitencier, et Farnham n'eut jamais l'occasion de sévir en ce qui les concernait.

D'autre part, en plusieurs occasions, il n'avait pu échapper aux frères Kip que ce constable se distinguait des autres par des manières moins communes, moins grossières. Toutefois cette observation ne les avait pas conduits à penser que Farnham se disposait à jouer un rôle. D'ailleurs, ils n'avaient jamais appartenu à l'escouade que celui-ci dirigeait, et ils le rencontraient à peine depuis leur entrée dans les bureaux.

S'ils apprirent ce qui concernait O'Brien et Macarthy, ce fut par les pièces qu'ils eurent à compulser, les états du personnel de Port-Arthur passant par leurs mains. C'est ainsi que la cause de la condamnation des deux fenians leur fut révélée, — condamnation purement politique, qui leur imposait l'abominable promiscuité des plus vils criminels. Et alors Karl Kip de dire à son frère, lorsqu'ils surent ce qu'étaient O'Brien et Macarthy :

« Voilà donc pourquoi ils ont refusé la main que nous leur tendions!...

— Et je le comprends, répondit Pieter Kip.

— Oui... frère... nous ne sommes pour eux que des condamnés à mort, des assassins auxquels on a daigné épargner la potence!...

— Pauvres gens! reprit Pieter Kip, en songeant aux deux Irlandais renfermés dans ce bagne...

— Nous y sommes bien!... s'écria Karl Kip dans un de ces mouvements de colère qu'il ne pouvait contenir, et dont son frère redoutait toujours les conséquences.

— Sans doute, répondit Pieter, mais nous sommes, nous, les victimes d'une erreur judiciaire qui sera réparée un jour, tandis que ces deux hommes sont condamnés à perpétuité, et pour avoir voulu l'indépendance de leur pays! »

Toutefois, si les fonctions de Farnham au pénitencier étaient de nature à faciliter l'évasion des fenians, il ne semblait pas que l'occasion fût près de se présenter. Depuis plus d'un an, les deux Irlandais savaient par lui que des amis d'Amérique s'occupaient de préparer cette évasion, et aucun avis ne leur était parvenu. Aussi

O'Brien et Macarthy commençaient-ils à désespérer, lorsque, dans la soirée du 20 avril, Farnham leur avait fait la communication suivante :

Il revenait de Port-Arthur au pénitencier, quand un individu s'approcha de lui, l'appela de son nom, lui donna le sien, — Walter, — et le mot de passe convenu entre les fenians de San Francisco et lui. Puis il le prévint que la tentative d'évasion allait être prochainement faite dans les conditions que voici : avant une quinzaine de jours, le steamer *Illinois* parti de San Francisco pour la Tasmanie, arriverait à Hobart-Town et resterait sur rade. Là il attendrait des circonstances favorables pour traverser Storm-Bay et se rapprocher de la presqu'île. Le jour et le point de la côte où il enverrait son embarcation seraient indiqués par un avis ultérieur. Cet avis, en cas que Farnham et son interlocuteur, lorsqu'ils se reverraient, ne pussent se parler, serait un billet enveloppé d'une feuille verte que Walter laisserait tomber au pied d'un arbre, où Farnham pourrait le ramasser sans être vu. Il n'y aurait plus qu'à se conformer aux derniers renseignements contenus dans ce billet.

On se figure quelle fut l'émotion et aussi la joie des deux Irlandais à la suite de cette communication. Avec quelle impatience ils allaient attendre l'arrivée de l'*Illinois* en rade d'Hobart-Town, espérant que sa traversée ne serait retardée par aucun incident de mer. Dans l'hémisphère méridional, avril n'est pas encore le mois où les tempêtes du Pacifique se déchaînent avec violence. Une quinzaine de jours, avait dit Walter, et le steamer serait là, et qu'étaient quinze jours de patience après six années passées dans cet enfer de Port-Arthur !

On l'a vu, comme Walter ne pouvait songer à franchir les murs du pénitencier, ce serait au-dehors qu'il chercherait à rencontrer Farnham lorsqu'il aurait à le prévenir. C'est alors qu'il lui indiquerait le jour où les fugitifs devraient quitter le bagne, et l'endroit où irait les prendre le canot de l'*Illinois*. Peut-être même, ce jour-là, au moment où leur escouade, occupée aux travaux extérieurs, se préparerait à revenir à Port-Arthur, parvien-

draient-ils à gagner le littoral... On verrait, on agirait suivant les circonstances... L'important était que Farnham fût averti à temps, qu'il reçût le dernier avis d'une façon ou d'une autre... Bien qu'il n'eût vu Walter qu'une fois, il le reconnaîtrait sans peine... Donc, pendant les jours qui allaient suivre, il devrait incessamment rester sur le qui-vive et, si Walter ne parvenait pas à s'aboucher directement avec lui, surveiller son approche, être toujours prêt à surprendre le moindre signe... Puis, lorsque Walter aurait laissé tomber son billet au pied d'un arbre, quelles précautions il prendrait pour le ramasser, et ensuite pour en faire connaître le contenu aux deux Irlandais!...

« On réussira..., ajouta-t-il. Toutes les mesures ont été bien combinées... L'arrivée de l'*Illinois* ne peut exciter les soupçons... Il mouillera à Hobart-Town comme un navire venu en relâche, et, lorsqu'il regagnera le large à travers la baie, les autorités maritimes n'auront aucune défiance!... Une fois en mer...

— Nous serons sauvés, Farnham, s'écria O'Brien, sauvés par toi, qui reviendras avec nous en Amérique...

— Frères, répondit Farnham, je n'aurai fait pour vous que ce que vous auriez fait pour l'Irlande! »

Une semaine s'écoula, et Farnham n'avait pas revu Walter qui, sans doute, guettait à Hobart-Town le steamer américain.

De leur côté, les frères Kip n'entendaient plus parler de M. Hawkins. Cette révision dont il leur avait parlé, ils y pensaient sans cesse, ils ne vivaient que dans cet espoir, ne voulant même pas se demander sur quels motifs elle pourrait s'appuyer!...

Le 3 mai, quinze jours venaient de s'écouler depuis l'avis donné par Walter à Farnham. Ces deux hommes ne s'étaient point revus. A moins de retards dans sa traversée, il semblait bien que l'*Illinois* aurait dû être en rade d'Hobart-Town, et, assurément, il n'y était pas, car les deux Irlandais eussent été prévenus. Aussi, dans quelle anxiété ils vivaient! Et, lorsque leur escouade se rapprochait du littoral, avec quelle avidité leurs yeux se

dirigeaient vers la mer, cherchant parmi les navires à l'ouvert de Storm-Bay celui qui devait les emporter loin de cette terre maudite! Ils restaient là, immobiles, regardant quelque fumée chassée par le vent du sud-est, qui signalait l'approche d'un steamer, avant qu'il se fût dégagé de la pointe du cap Pillar. Puis le navire apparaissait et contournait la pointe pour donner dans la baie...

« Est-ce lui?... est-ce lui?... répétait O'Brien.

— Peut-être, répondait Macarthy, et, dans ce cas, il ne se passera pas quarante-huit heures sans que Farnham ait été averti... »

Et ils demeuraient pensifs.

Alors la rude voix du chef des constables les rappelait au travail, et, pour ne point éveiller les soupçons, Farnham ne les ménageait pas.

Quant à lui, son service terminé, il quittait le pénitencier, il se rendait à la ville, il errait à travers ses rues, sur le port, avec l'espoir de rencontrer Walter. Vainement. Après tout, ce n'était pas à Port-Arthur, mais à Hobart-Town que Walter devait attendre *l'Illinois*, et il ne reparaîtrait aux environs du pénitencier qu'après l'arrivée du steamer, afin de donner les dernières instructions à Farnham.

Ce jour-là, dans l'après-midi, plusieurs escouades, — entre autres celle à laquelle appartenaient les fenians, — furent envoyées à cinq milles, dans la direction du sud-ouest. Là, sur la lisière de la forêt, se faisait un grand abatage des arbres pour l'établissement d'une ferme dont l'administration avait décidé la création, à un demi-mille seulement de la côte. Or, comme il s'agissait de délimiter l'emplacement de cette ferme, les frères Kip furent joints à l'escouade. On les avait chargés de surveiller l'exécution des plans auxquels ils avaient travaillé dans les bureaux.

Les convicts, dont le nombre s'élevait à une centaine, marchaient sous la surveillance d'une vingtaine de constables et de leur chef.

Comme d'habitude, les condamnés portaient la chaîne rivée au pied et rattachée à la ceinture. Toutefois, depuis

leur entrée dans les bureaux du pénitencier, Karl et Pieter Kip, exemptés de cette lourde entrave, n'avaient du forçat que l'accoutrement jaune de Port-Arthur.

Du jour où ils échangèrent quelques paroles, quelques remerciements avec O'Brien et Marcarthy, ils n'avaient eu que très rarement l'occasion de les rencontrer. Maintenant, d'ailleurs, connaissant l'histoire de ces fenians, déportés pour cause politique, ils s'oubliaient eux-mêmes pour s'apitoyer sur le sort de ces patriotes irlandais.

Dès que le troupeau humain fut sur l'emplacement de la future ferme, les travaux commencèrent. A la limite de la clairière qui devait être ménagée en cette partie de la forêt, Karl et Pieter Kip, sous la conduite d'un des gardiens, allèrent marquer les arbres destinés à l'abatage, suivant les indications du plan.

Il faisait un temps assez frais. L'hiver approchant, nombre de branches mortes jonchaient déjà le sol au milieu des feuilles sèches. Seules, les essences à verdure persistante, des chênes verts, des pins maritimes, avaient conservé leur frondaison. Le vent du large, qui soufflait de l'ouest, passait à travers tout le cliquetis des ramures. A l'air embaumé du parfum des espèces résineuses se mêlaient de puissantes senteurs marines. On entendait aussi les grondements du ressac contre les roches du littoral, au-dessus duquel s'éparpillèrent des bandes d'oiseaux de nuit.

Assurément, O'Brien et Macarthy devaient penser que, dans ces conditions, aucun canot n'aurait pu accoster le littoral. Quant à Farnham, après s'être hissé jusqu'à la crête de la falaise, il avait constaté que pas un bâtiment ne se montrait sur cette partie de Storm-Bay. Donc, ou l'*Illinois* n'était pas encore arrivé, ou il se trouvait encore sur rade.

Depuis quelques mois, en prévision des travaux de la ferme, une route avait été ouverte entre Port-Atrhur et cette portion de la presqu'île, — route assez fréquentée, car elle desservait d'autres établissements agricoles. Aussi plusieurs passants s'arrêtaient-ils parfois, regardant les déportés à l'ouvrage. Il va de soi qu'on les tenait

à distance, et qu'il ne leur eût pas été permis de communiquer avec les convicts.

Parmi ces passants, O'Brien et Macarthy ne furent pas sans observer les allures d'un individu qui remonta et redescendit la route à plusieurs reprises.

Etait-ce Walter?... Ils ne le connaissaient point, mais Farnham le reconnut, et, tout en évitant de commettre la moindre imprudence, il ne le perdit pas des yeux. En même temps, un signe qu'il fit au deux fenians leur indiqua que c'était bien l'homme attendu. Que venait-il faire, et pourquoi cherchait-il à se rapprocher de Farnham, si ce n'est pour lui donner avis de l'arrivée du steamer, pour convenir du jour et de l'endroit où l'évasion devrait s'effectuer?

Le chef des constables, qui dirigeait les escouades, était un homme brutal, soupçonneux, d'une extrême sévérité dans le service. Sans paraître suspect, Farnham n'aurait pu entrer en conversation avec Walter. Celui-ci l'avait compris, et, après plusieurs tentatives inutiles, il se décida à procéder selon ce qui avait été préalablement convenu.

Dans sa poche, un billet tout préparé contenait les indications suffisantes. L'ayant montré de loin à Farnham, il alla vers un des arbres qui bordaient la route, à une cinquantaine de pas de là, et cueillit une feuille, dont il enveloppa le billet qu'il déposa au pied de l'arbre. Walter, faisant alors un dernier geste, qui fut compris de Farnham, resdescendit vivement la route, et disparut dans la direction de Port-Arthur.

Les fenians n'avaient pas perdu un seul des mouvements de cet homme. Mais que faire?... Ce billet, ils ne pouvaient le ramasser sans risquer d'être vus... C'était donc à Farnham d'agir, non sans d'extrêmes précautions. Aussi dut-il attendre que les convicts eussent achevé leur travail de ce côté de la clairière. Or, par mauvaise chance, le chef des constables venait précisément d'y envoyer une des escouades, et ce n'était pas celle que surveillait Farnham. On imagine aisément ce que devait être son inquiétude et celle de ses compatriotes. Ils se

trouvaient à plus de deux cents pas de la route, dont les autres convicts occupaient la lisière!

Parmi ceux-ci, Karl et Pieter Kip procédaient au marquage des arbres, entre autres celui près duquel Walter s'était un instant arrêté. Il y avait donc lieu de craindre que la feuille dont il était enveloppé ne laissât voir le billet, qui serait ramassé et remis entre les mains du chef.

Aussitôt l'éveil serait donné... Dès le retour des escouades à Port-Arthur, une surveillance sévère s'organiserait à l'intérieur et à l'extérieur du pénitencier... On consignerait les convicts, qui ne reprendraient leurs travaux que dans quelques jours... La tentative d'évasion serait manquée... Lorsque l'*Illinois* enverrait son canot pour embarquer les deux fenians, il ne trouverait personne à l'endroit convenu. Après une attente de quelques heures, il n'aurait plus qu'à regagner la haute mer...

Cependant le soleil commençait à décliner. La masse des vapeurs s'accumulait sur l'horizon de l'ouest. A six heures, le chef des constables donnerait le signal de retraite, afin que les escouades fussent rentrées à Port-Arthur avant la nuit. Or, il ne suffisait pas que Farnham pût se rendre au pied de l'arbre, il fallait qu'il fît assez jour encore pour qu'il aperçût la feuille roulée autour du billet. S'il ne parvenait pas à la ramasser aujourd'hui il serait ensuite trop tard. Le vent, la pluie qui menaçait, auraient détrempé et chassé les feuilles tombées sur le sol. Les Irlandais ne quittaient pas Farnham des yeux.

« Qui sait, murmurait O'Brien à l'oreille de son compagnon, qui sait si ce n'était pas aujourd'hui que nos amis projetaient de nous enlever?... »

Aujourd'hui?... Non, ce n'était pas probable. Ne fallait-il pas laisser à Farnham le temps de prendre les dernières mesures, et aux Irlandais le temps de gagner le littoral au point indiqué?... Mais dans quarante-huit heures au plus, sans doute, l'embarcation de l'*Illinois* serait à son poste...

Les derniers rayons glissaient alors au ras de terre.

Si Farnham pouvait atteindre l'arbre, il ferait encore assez clair pour qu'il pût ramasser la feuille à son pied. Il manœuvra donc de manière à se rapprocher de l'endroit où s'était arrêté Walter, et cela ne fut remarqué de personne, si ce n'est des deux Irlandais qui osaient à peine tourner la tête de ce côté.

Une fois près de l'arbre, Farnham se baissa. Entre les feuilles mortes qui jonchaient le sol, se distinguait une seule feuille verte, à demi froissée, à demi déchirée, — celle même qui devait envelopper le billet déposé par Walter... Le billet n'y était plus... Peut-être le vent l'avait-il emporté?... — Peut-être même avait-il été déjà pris et remis au chef des constables...

Lorsque Farnham rejoignit son escouade, O'Brien et Macarthy l'interrogèrent du regard... Ils devinèrent qu'il n'avait pas réussi... Et, après la rentrée au pénitencier, que ne devaient-ils pas craindre, lorsque Farnham leur eut appris que le billet de Walter avait disparu!

XI

LE BILLET

Voici ce que contenait ce billet :

« Après-demain 5 mai, dès que l'occasion se présentera pendant les travaux du dehors, gagner tous trois la pointe Saint-James sur le côté ouest de Storm-Bay, où le navire enverra son canot. Si le temps ne lui a pas permis de quitter la rade d'Hobart-Town et de traverser la baie, attendre qu'il soit en vue de la pointe, et veiller depuis le coucher jusqu'au lever du soleil.

« Dieu protège l'Irlande et vienne en aide à vos amis d'Amérique! »

Ce billet ne portait aucun nom, ni celui des destinataires, ni celui de ceux qui l'avaient rédigé en termes aussi concis que formels. Il ne donnait pas même le nom

du steamer envoyé d'Amérique à Hobart-Town, et dont la destination demeurait inconnue.

Toutefois, le nom de l'Irlande était écrit en toutes lettres. Donc, nul doute qu'il fût à l'adresse des fenians de Port-Arthur. S'il tombait sous les yeux du capitaine-commandant, celui-ci ne s'y tromperait pas : le projet d'évasion concernait O'Brien et Macarthy, projet qui deviendrait inexécutable.

Mais ce billet déposé par Walter, qui renfermait des indications si précises et donnait rendez-vous aux fugitifs à quarante-huit heures de là sur la pointe Saint-James, qui donc en avait eu connaissance?... C'étaient les frères Kip.

On ne l'a point oublié, ils avaient remarqué les allées et venues de Walter sur la route. Peut-être pensèrent-ils alors que cet homme cherchait à se mettre en rapport avec l'un des convicts. Toutefois, cela n'avait pas tenu leur attention en éveil au même degré que Farnham et ses compatriotes. Ils n'avaient point vu Walter détacher une feuille de l'arbre, y rouler un papier, la jeter sur le sol. Si donc ce billet était en leur possession, c'était par pur hasard. En effet, tandis que les escouades s'occupaient de l'abattage, Karl et Pieter Kip allaient et venaient sur la route pour y marquer les arbres en bordure. Lorsque Pieter Kip, qui devançait son frère, se trouva près de l'arbre, il en fit le tour avant de lever sa serpe pour en entailler le tronc.

Or, à ce moment, il aperçut entre deux racines une feuille verte à demi roulée de laquelle sortait un bout de papier. Après l'avoir ramassée, il reconnut qu'elle renfermait un billet portant quelques lignes d'écriture.

En un instant Pieter Kip eut lu ce billet. Puis s'étant, d'un rapide coup d'œil, assuré que personne ne l'avait vu, il le glissa dans sa poche. Son frère le rejoignit; tandis que tous deux procédaient à leur travail, il le mit au courant :

« Il s'agit d'une évasion... oui!... une évasion!... murmura Karl Kip... des condamnés qui vont recouvrer leur liberté... des criminels... tandis que nous...

— Karl, ce ne sont ni des assassins ni des voleurs!... répondit Pieter Kip. Il s'agit des deux Irlandais... O'Brien et Macarthy... Des amis ont préparé leur fuite!... »

Et, de fait, ce billet n'avait pu être adressé qu'aux Irlandais déportés à Port-Arthur.

« Mais, reprit Karl Kip, ils ne sont que deux fenians au pénitencier, et, si tu as bien lu... si j'ai bien compris... il est question de trois fugitifs... »

Evidemment, cela devait être inexplicable pour les deux frères, qui ne connaissaient pas, qui ne soupçonnaient même pas la connivence de Farnham et de ses compatriotes...

« Trois?... répétait Karl Kip. Quel est donc celui qui doit s'évader avec eux?...

— Le troisième, répondit Pieter Kip, c'est peut-être le porteur de ce billet!... Et j'y pense, ne serait-ce pas cet homme que nous avons vu rôder sur la route?... Il cherchait probablement à se rapprocher d'O'Brien ou de Macarthy... »

A ce moment, Pieter Kip aperçut les deux Irlandais qui échangeaient quelques rapides paroles avec un des constables, celui qui dirigeait leur escouade... Son esprit fut traversé d'une lueur soudaine... Ce constable, Farnham, était Irlandais comme eux... Serait-ce donc lui?...

Il était alors six heures du soir, et, le chef des constables ayant donné le signal de la retraite, la colonne, reformée sous la direction des gardiens, se mit en marche par rangs de deux en remontant vers Port-Arthur.

Les frères Kip étaient à la queue de cette colonne, tandis que les Irlandais s'avançaient en tête. Et quelles étaient leurs mortelles inquiétudes que partageait Farnham!... Nul doute que le billet eût été déposé par Walter, nul doute qu'il eût été perdu ou pris!...

Sept heures sonnaient lorsque les convicts rentrèrent au pénitencier, et, le dernier repas achevé, Karl et Pieter Kip réintégraient leur cellule. Faute de lumière, ils n'auraient pu relire le billet, mais ce n'était pas nécessaire. Pieter Kip en avait retenu les phrases mot pour mot.

Oui! une évasion était préparée!... Oui! il s'agissait d'O'Brien, de Macarthy, et aussi du constable Farnham!... Celui-ci devait faciliter leur fuite, leur fournir l'occasion, dans la soirée du 5 mai, soit dans trente-six heures, de gagner la pointe Saint-James... Là, dès que l'obscurité le permettrait, une embarcation accosterait, — l'embarcation du bâtiment venu d'Hobart-Town... Si l'état de la mer l'avait empêché de quitter la rade, il faudrait attendre au lendemain... au surlendemain peut-être, et qui sait si les fugitifs ne seraient pas découverts, repris, ramenés au bagne?...

« N'importe, déclara Karl Kip, ils ont des chances de réussir!... Ils n'auront pas à se cacher dans la forêt, au risque d'être poursuivis par les gardiens des postes!... Ils n'auront pas à franchir les palissades de l'isthme au risque d'être dévorés par les chiens de garde!... Non!... la côte n'est qu'à cinq milles... et précisément les travaux les en rapprochent!... Un navire viendra... son canot ira les prendre... en quelques heures il aura doublé le cap Pillar... tandis que nous... nous...

— Frère, observa alors Pieter Kip, tu oublies que ni O'Brien ni Macarthy ni même Farnham ne savent rien de ce que tu viens de dire!...

— C'est vrai, les pauvres gens!...

— Qu'un billet ait été jeté au pied de cet arbre, ils ne l'ignorent pas, je pense, et je me rappelle même avoir vu Farnham se diriger après nous de ce côté... Or, ce billet, il ne l'a plus trouvé et peut craindre qu'il ait été ramassé par un des constables, puis remis entre les mains du gouverneur!... Et alors des mesures seront ordonnées, qui rendront toute évasion impossible...

— Mais, s'écria Karl Kip, personne n'a trouvé ce billet, si ce n'est toi, Pieter... personne n'en connaît le contenu, si ce n'est nous... et rien ne s'oppose à ce que la tentative d'évasion s'effectue...

— Oui, Karl, à la condition qu'O'Brien et Macarthy soient avertis, et ils ne le sont pas!...

— Ils le seront, Pieter... ils le seront!... Nous n'oublierons pas qu'ils ont pris notre défense... Nous n'oublie-

rons pas qu'il s'agit d'arracher à ce bagne des patriotes dont tout le crime est d'avoir rêvé l'indépendance de leur pays...

— Demain, Karl, répondit Pieter Kip, dès demain, nous trouverons le moyen de leur remettre ce billet...

— Et, dit Karl Kip en saisissant les mains de son frère, pourquoi ne fuirions-nous pas avec eux?... »

C'était bien cette proposition qu'attendait Pieter Kip. Pour sa part, il n'était pas sans y avoir songé, sans y avoir réfléchi, sans en avoir pesé le pour et le contre. Oui!... l'occasion venue, lorsqu'il donnerait ce billet aux deux Irlandais, lorsque ceux-ci en auraient connaissance, lorsqu'ils apprendraient que tout était prêt pour leur évasion, que le navire allait rallier la pointe Saint-James, qu'un canot les y attendrait dans la soirée du 5, eh bien! si Pieter Kip leur disait alors : « Nous vous demandons de fuir avec vous », est-ce qu'ils pourraient répondre par un refus?... Est-ce qu'ils les repousseraient comme indignes de les suivre?...

Et cependant, pour ces fenians, les frères Kip étaient des criminels qui ne méritaient aucune pitié, et, les associer à leur fuite, ne serait-ce pas rendre la liberté aux assassins du capitaine Gibson?...

Pieter Kip avait pensé à tout cela et, en même temps, aux démarches que M. Hawkins ne cessait de faire pour obtenir la révision de leur procès... Et qu'il leur fût permis de fuir, il ne pouvait se faire à cette idée!...

Mais, d'autre part, s'il avait confiance dans l'avenir, Karl partageait-il cette confiance?... Non, et attendre une réhabilitation, incertaine ou lointaine, il n'aurait pu s'y résoudre!... Et pourtant ce que Pieter Kip lui dit alors l'impressionna vivement. Le cœur frémissant, il l'écoutait, il se sentait peu à peu faiblir...

« Frère, écoute-moi... J'ai bien réfléchi!... J'admets... oui!... après ce que nous aurons fait pour eux... j'admets qu'O'Brien et Macarthy ne puissent nous refuser de partir avec eux... bien qu'ils ne voient en nous que des assassins...

— Que nous ne sommes pas!... s'écria Karl Kip.

— Que nous sommes à leurs yeux... comme pour tant d'autres... comme pour tous, sauf M. Hawkins, peut-être!... Eh bien, si nous parvenons à nous échapper du pénitencier, à rejoindre le navire, à nous réfugier en Amérique, qu'y aurons-nous gagné?...

— La liberté, Pieter, la liberté!...

— Et sera-ce donc la liberté, lorsque nous serons obligés de nous cacher sous un faux nom, lorsque nous aurons été dénoncés à la police de tous les pays... lorsque nous serons toujours sous la menace d'une extradition?... Ah! mon pauvre Karl, quand je songe à ce que sera notre existence dans ces conditions, je me demande s'il ne vaut pas mieux rester au bagne, et s'il n'est pas préférable d'attendre ici que notre innocence ait été reconnue... »

Karl Kip demeurait muet. Un terrible combat se livrait en lui. Il comprenait la force, la justesse des raisons que faisait valoir son frère. L'évasion accomplie, leur vie là-bas serait abominable avec le sceau du crime sur leur front!... Aux yeux des fenians et de leurs compagnons, les frères Kip n'auraient pas cessé d'être les meurtriers du capitaine Gibson.

Toute la nuit, Karl et Pieter Kip s'entretinrent ainsi, et Karl Kip finit par se rendre. Oui! pour tout le monde, même pour M. Hawkins, — la fuite serait comme un aveu de culpabilité. De leur côté, O'Brien, Macarthy et Farnham étaient dévorés d'inquiétude. Car, enfin, pas de doute... Farnham ne s'était pas trompé... L'homme qui allait et venait sur la route était bien ce Walter de qui il tenait le premier avis... Un billet, enveloppé d'une feuille, avait été déposé par lui au pied d'un arbre... Si le billet ne s'y trouvait plus, il avait été remis au capitaine-commandant!... M. Skirtle ne savait-il pas dès à présent, qu'une tentative d'évasion avait été préparée dans des conditions que l'avis révélait... qu'il s'agissait des deux Irlandais, de complicité avec leur compatriote Farnham?... Et alors de nouvelles rigueurs seraient exercées contre eux et ils devraient renoncer à l'espoir de jamais recouvrer leur liberté!...

Aussi, jusqu'au jour, ces malheureux s'attendirent-ils à ce que les constables vinssent les enfermer dans les cachots du pénitencier...

Le lendemain était un dimanche, jour où les convicts ne sont pas envoyés aux travaux du dehors. Le règlement les astreint à suivre les exercices religieux, et, après l'office, ils restent consignés dans les cours.

Lorsque sonna l'heure de se rendre à la chapelle, O'Brien et Macarthy sentirent diminuer leurs appréhensions. Aucune mesure n'ayant été prise contre eux, ils en conclurent que le capitaine-commandant n'avait pas eu connaissance du billet.

Dès que les convicts eurent occupé leur place habituelle, l'office fut célébré par le ministre. Nul incident ne vint l'interrompre. Les deux Irlandais étaient l'un près de l'autre à leur rang, observant Farnham dont le regard signifiait clairement : rien de nouveau.

M. Skirtle assistait à cet office, ainsi qu'il le faisait chaque dimanche par ordre de l'administration supérieure. Son attitude n'indiquait aucune préoccupation, et il n'en eût pas été ainsi, en cas que le projet d'évasion se fût ébruité. En outre, ni Farnham ni O'Brien, ni Macarthy ne remarquèrent qu'ils fussent l'objet d'une attention spéciale. Donc, ce qu'il y avait plutôt lieu de croire, c'était que le billet avait été balayé par le vent, et il serait impossible d'en retrouver trace.

Lorsque le ministre eut achevé l'allocution par laquelle il terminait l'office, les convicts quittèrent la chapelle et regagnèrent les salles pour le premier repas. Puis ils se répandirent à travers les cours ou cherchèrent abri sous les préaux, car la pluie commençait à tomber.

Ce que Pieter Kip se proposait, c'était de rencontrer O'Brien ou Macarthy dans les cours, — où les convicts formaient des groupes séparés, ce qui serait plus facile que dans les salles, puis de leur remettre le billet en disant :

« Voici un billet que j'ai ramassé... Personne autre

que mon frère et moi n'en a eu connaissance... A vous de voir ce que vous avez à faire! »

Puis Pieter Kip se retirerait.

Or, comme il n'était point interdit aux convicts de causer entre eux, il ne semblait pas que le projet de Pieter Kip pût entraîner quelques risques. Il ne s'agissait, après tout, que de glisser le billet entre les mains d'O'Brien ou de son compagnon, en leur indiquant sa provenance.

Par malheur, ce qui eût été facile lorsque les convicts se groupaient à travers les cours, le serait moins s'ils se réfugiaient sous les préaux ou dans les salles communes. Là, ces huit ou neuf cents prisonniers étaient plus étroitement entassés sous la surveillance des constables. Et c'est précisément ce qu'une succession d'averses violentes les obligea de faire avant la fin de l'après-midi. Les salles durent être réintégrées, et, pas un instant, ni Karl ni Pieter Kip ne trouvèrent l'occasion de se rapprocher des deux Irlandais. Et, cependant, il importait qu'O'Brien et Macarthy fussent mis au courant ce jour même.

On était au 4 mai, et le billet indiquait la date du lendemain pour le rendez-vous à la pointe Saint-James, où l'embarcation devait attendre les fugitifs.

Quant à gagner l'endroit convenu, voici comment les frères Kip comprenaient que cela pourrait se faire : Le lendemain, les convicts devaient être employés dans la partie de la forêt que l'administration faisait défricher. Ces travaux se prolongeaient d'ordinaire jusqu'à six heures du soir. Ce serait ce moment-là, sans doute, avant la concentration des diverses escouades pour le retour à Port-Arthur, que Farnham, sous un prétexte quelconque, choisirait pour accompagner les deux Irlandais à la limite de la clairière. On ne soupçonnerait rien, on ne s'étonnerait même pas, puisqu'ils seraient sous la garde d'un constable. Puis, très probablement, lorsque les escouades se mettraient en route, personne n'aurait encore constaté l'absence d'O'Brien, de Macarthy et de Farnham. Il va de soi, que si, par malchance, cette absence était signalée, le chef des constables

donnerait aussitôt l'alarme. Il est vrai, grâce à la nuit tombante, au milieu de cette épaisse forêt, il serait difficile de retrouver la piste des fugitifs.

D'autre part, si leur fuite n'était constatée qu'après la rentrée des escouades à Port-Arthur, le canon serait tiré aussitôt. L'alarme serait donnée à toute la presqu'île. Mais, comme la côte ne se trouvait qu'à un demi-mille de la clairière, les fugitifs auraient déjà eu le temps de gagner la pointe Saint-James. Or, si l'embarcation les y attendait, il ne leur faudrait que quelques coups d'aviron pour être en sûreté à bord de l'*Illinois*. Le bâtiment aurait toute la nuit pour sortir de Storm-Bay, et, au lever du soleil, il serait d'une dizaine de milles au large du cap Pillar.

Toutefois, on le répète, il fallait que les Irlandais fussent prévenus à temps, et dès le lendemain au plus tard, s'ils ne l'avaient pas été ce jour même. Donc, si Pieter Kip ne parvenait pas à communiquer avec eux avant le soir, il serait impossible de le faire la nuit, puisque son frère et lui occupaient une cellule séparée d'où ils ne pouvaient sortir.

Telle était alors la situation, — inquiétudes pour les fenians au sujet du billet disparu, impatience des frères Kip de n'avoir pas réussi à prévenir soit O'Brien, soit Macarthy!... Et le temps passait, et l'heure approchait où tous les convicts seraient enfermés dans les dortoirs...

A la rigueur, cependant, ne suffirait-il pas que les deux Irlandais fussent avertis dès le matin?... N'auraient-ils pas le temps de s'évader vers la fin du jour?... D'ailleurs ils n'auraient possibilité de gagner la côte qu'à la condition d'être hors du pénitencier... Or, pendant la journée prochaine, au cours des travaux, est-ce que Karl et Pieter Kip ne trouveraient pas enfin l'occasion de s'approcher des Irlandais, puisque son frère et lui jouissaient d'une certaine liberté pour procéder au marquage des arbres?...

Vers six heures du soir, après une journée pluvieuse, le ciel se rasséréna au moment où le soleil allait disparaître. Un vent vif relevait les nuages. Les convicts

purent sortir quelques instants des préaux, avant de regagner leurs dortoirs, et, sous la conduite des constables, ils se dispersèrent à travers les cours.

Peut-être l'occasion de rencontrer O'Brien ou Macarthy allait-elle enfin s'offrir?... C'était Pieter Kip qui possédait le billet, c'était lui qui tenterait de le remettre aux deux fenians.

A sept heures, réglementairement, les convicts regagnaient les dortoirs par chambrée de cinquante environ.

Puis l'appel fait, on les enfermait jusqu'au lendemain, et les frères Kip réintégraient leur cellule.

Divers groupes s'étaient formés çà et là, suivant cette camaraderie du bagne, cette attraction des condamnés les uns pour les autres. Ce n'est point du passé qu'ils causent entre eux... à quoi bon?... ni du présent... que pourraient-ils y changer?... mais plutôt de l'avenir! et, dans cet avenir, qu'entrevoient-ils?... Quelque adoucissement du régime pénitentiaire, parfois une remise de leur peine, peut-être aussi la réussite d'une évasion?...

On le sait, les frères Kip et les deux Irlandais ne se fréquentaient pas d'habitude. Depuis le jour où O'Brien et Macarthy avaient reçu avec une froideur voulue les remerciements de Karl et de Pieter Kip, ils ne s'étaient jamais adressé la parole. Aussi, n'étant point réunis dans les escouades de travail, ne pouvaient-ils guère se rencontrer que pendant les matinées et les après-midi du dimanche et des jours fériés.

Cependant l'heure s'avançait. Il importait que les Irlandais fussent seuls à l'instant où leur serait remis le billet de Walter, et, précisément, Farnham, rôdant autour d'eux, semblait ne point les quitter du regard. Sans doute, il y avait tout lieu de croire que Farnham était dans le secret de la tentative et qu'il devait accompagner les prisonniers dans leur fuite. Mais, enfin, si cette hypothèse reposait sur une erreur, si Farnham surprenait les frères Kip en conversation avec les fenians, tout serait perdu... Et, cependant, non!...

Pieter Kip ne s'y trompait pas... Des regards de connivence s'échangeaient entre ces trois hommes, des regards où l'impatience le disputait à l'inquiétude!... Leur trouble ne leur permettait même pas de rester en place.

A cet instant, appelé par le chef des constables, Farnham dut, sur un ordre qu'il reçut, quitter la cour. En passant, il n'avait pas même pu dire un mot à ses compatriotes, dont les appréhensions redoublèrent. Dans la disposition d'esprit où ils se trouvaient, tout leur paraissait suspect. Que voulait-on à Farnham?... Qui l'avait fait appeler?... Etait-ce le capitaine-commandant à propos du billet?... Sa complicité était-elle découverte?...

En proie à une émotion qu'ils ne parvenaient pas à dissimuler, O'Brien et Macarthy firent quelques pas en se dirigeant vers la porte de la cour, comme pour guetter la rentrée de Farnham, se demandant s'ils n'allaient pas être appelés à leur tour... A l'endroit sombre et désert où ils s'étaient arrêtés, il semblait qu'il n'y eût aucun risque ni d'être vu, ni d'être entendu...

Pieter Kip s'avança d'un pas rapide, rejoignit les Irlandais, et d'un mouvement prompt saisit la main d'O'Brien que celui-ci voulut tout d'abord retirer... A l'instant, O' Brien sentit qu'un papier se glissait entre ses doigts, tandis que Pieter Kip disait à voix basse :

« C'est un billet qui vous concerne... Hier, je l'ai ramassé près de la route au pied d'un arbre... Personne n'en a eu connaissance que mon frère et moi... Je n'ai pu vous le remettre plus tôt... Mais il est encore temps... Ce n'est que pour demain... Vous verrez ce que vous avez à faire! »

O'Brien avait compris, mais telle était son émotion qu'il ne put répondre.

Et alors, Karl Kip, qui venait de s'approcher, se penchant entre Macarthy et lui, ajouta :

« Nous ne sommes pas des assassins, messieurs, et vous voyez que nous ne sommes pas des traîtres! »

XII

LA POINTE SAINT-JAMES

Le lendemain soir, un peu après sept heures, à quelques minutes d'intervalle, trois éclairs illuminèrent successivement la haute muraille du pénitencier, en arrière de Port-Arthur. Trois violentes détonations les avaient suivis. C'était le canon d'alarme dont les éclats propagés à la surface de la presqu'île de Tasman, allaient la mettre tout entière en éveil. Les postes se relieraient entre eux par des patrouilles, les chiens seraient tenus à bout de chaîne le long des palissades de l'isthme d'Eagle Hawk Neck. Aucun hallier, aucun fourré de la forêt n'échapperait aux recherches des constables.

Ces trois coups de canon signalaient une évasion qui venait d'être à l'instant constatée, et des mesures furent immédiatement prises pour empêcher les fugitifs de quitter la presqu'île.

D'ailleurs, le temps était si mauvais qu'il serait impossible de s'échapper par mer. Aucune embarcation n'aurait pu accoster le littoral, aucun bâtiment s'approcher de la côte. Donc, puisqu'ils ne pourraient franchir les palissades de l'isthme, les évadés seraient contraints de se cacher dans la forêt et, vraisemblablement ne tarderaient pas à être ramenés au bagne. En effet, il ventait un fort coup de vent de sud-ouest, qui démontait la mer dans Storm-Bay et au large de la presqu'île.

Ce soir-là, après la rentrée au pénitencier, on avait constaté l'absence de deux déportés de la cinquième escouade. Tandis qu'il les ramenait à Port-Arthur, le chef des constables, qui se tenait en tête de la colonne, ne s'était pas aperçu de leur disparition, cette cinquième escouade étant sous la surveillance de Farnham que personne ne soupçonnait. C'est donc à l'appel du soir

que l'on connut l'évasion, et le capitaine-commandant fut aussitôt informé.

Comme il s'agissait des Irlandais O'Brien et Macarthy, deux condamnés politiques, il était probable que le concours de quelques amis du dehors leur avait été assuré. Mais dans quelles conditions s'était effectuée cette évasion?... Les fugitifs avaient-ils déjà pu quitter l'île?... Se cachaient-ils encore en un endroit convenu?... C'est ce que les recherches allaient peut-être apprendre, maintenant que les trois coups de canon venaient de mettre sur pied tout le personnel de la presqu'île.

En ce qui concerne Farnham, lorsqu'il avait été demandé la veille, ce n'était que pour affaire de service. Aucune suspicion ne planait sur lui, et même, lorsque son absence fut aussi constatée, elle ne l'atteignit pas tout d'abord. M. Skirtle et le chef des constables durent plutôt croire que les Irlandais avaient pu se débarrasser de lui avant de prendre la fuite.

Ainsi qu'il a été dit, il était inadmissible qu'O'Brien et Macarthy se fussent échappés sur une embarcation, étant donné l'état de la mer. Aussi, sur l'ordre de M. Skirtle, un détachement de constables se porta-t-il immédiatement vers l'isthme, que l'on surveillait depuis les trois coups de canon. On s'était assuré que les dogues des palissades faisaient bonne garde, et, quant aux autres chiens, ils furent aussitôt lâchés sur les grèves de Eagle Hawk Neck.

Une tentative d'évasion a toujours chez le personnel d'un pénitencier un retentissement considérable. Les déportés de Port-Arthur n'ignoraient plus que deux de leurs compagnons venaient de s'évader, ni qu'il s'agissait des Irlandais O'Brien et Macarthy. Et combien cette tentative devait exciter l'envie de ces misérables! Eux, condamnés de droit commun, ils se mettaient au même rang que des condamnés politiques!... C'étaient des prisonniers comme eux, ces fenians, et ils avaient pu s'évader!... Avaient-ils réussi à quitter la presqu'île?... Etaient-ils cachés dans la forêt, en attendant qu'un secours leur vînt du dehors?...

Ce qui se disait dans les dortoirs se disait aussi dans la cellule des frères Kip. Mais ceux-ci savaient ce qu'on ne savait pas : un navire devait recueillir les fugitifs... une embarcation devait les prendre sur la pointe de Saint-James... Or, l'embarcation s'y était-elle trouvée à l'heure dite?...

« Non... ce n'est pas possible!... affirma Karl Kip en répondant aux questions de son frère. Le vent souffle en rafale dans Storm-Bay!... Aucun canot ne pourrait accoster!... Un bâtiment, même un steamer, ne se hasarderait pas si près du littoral...

— Alors, observa Pieter Kip, ces malheureux seront obligés de passer la nuit sur la pointe?...

— La nuit et le lendemain, Pieter, puisque l'évasion ne peut se faire le jour... Et qui sait si cette tempête aura pris fin dans vingt-quatre heures?... »

Pendant ces longues heures, ni l'un ni l'autre des deux frères ne purent dormir. Tandis que la tourmente fouettait l'étroite fenêtre de leur cellule, ils écoutaient... Quelque bruit ne se produisait-il pas, un va-et-vient de constables indiquant que les deux Irlandais, arrêtés dans leur fuite, rentraient au pénitencier?...

Voici dans quelles conditions, ce jour-là, s'était effectuée l'évasion d'O'Brien et de Macarthy, avec la complicité de leur compatriote Farnham.

Il était près de six heures. Les escouades achevaient leur travail de défrichement. Déjà la forêt se perdait dans l'ombre. Encore cinq ou six minutes, le chef des constables donnerait l'ordre de reprendre le chemin de Port-Arthur. A ce moment, les deux frères observèrent que Farnham, s'approchant des Irlandais, leur dit un mot à voix basse. Puis, ceux-ci le suivirent jusqu'à la limite de la clairière, où ils s'arrêtèrent devant un des arbres marqués pour l'abatage.

Le chef des constables ne s'inquiéta pas autrement de les voir s'éloigner dans cette direction sous la surveillance d'un constable, et ils restèrent en cet endroit jusqu'à l'heure où les escouades se formèrent en colonne pour regagner Port-Arthur.

Ainsi que cela a été dit, personne ne s'aperçut alors que ni O'Brien ni Macarthy ni Farnham n'avaient rejoint leurs compagnons. Ce fut seulement après l'appel fait dans la cour du pénitencier que l'on constata leur absence.

Profitant de l'obscurité naissante, les trois fugitifs avaient pu s'éloigner sans être vus. Afin d'éviter une patrouille qui retournait au poste voisin, ils durent se blottir au fond d'un fourré, en ayant soin de ne point se trahir par le cliquetis de la chaîne qu'O'Brien et Macarthy portaient au pied et à la ceinture.

La patrouille passée, tous trois se relevèrent; puis, s'arrêtant parfois, prêtant l'oreille au moindre bruit, ils parvinrent à gagner la crête de cette falaise, au pied de laquelle s'étendait la pointe de Saint-James.

L'obscurité enveloppait alors toute la presqu'île de Tasman, — obscurité d'autant plus profonde que des nuages très épais, poussés par le vent d'ouest, emplissaient l'espace.

Il était près de six heures et demie lorsque les fugitifs firent halte pour observer la baie.

« Pas de navire! » dit O'Brien.

Et, en effet, il semblait bien que la baie fût déserte, car, à défaut de sa sihouette, invisible dans l'ombre, un bâtiment eût été signalé par ses feux de bord.

« Farnham, demanda Macarthy, nous sommes bien à la falaise de Saint-James?...

— Oui..., déclara Farnham, mais je doute qu'une embarcation ait accosté! »

Et comment eussent-ils osé l'espérer, en entendant la mer mugir au large, tandis que l'embrun des lames, soulevé par la rafale, s'éparpillait jusqu'à la crête!...

Farnham et ses compagnons se portèrent alors vers la gauche, puis descendirent sur la grève, de manière à gagner l'extrémité de la pointe. C'était une sorte de cap étroit, encombré de roches, troué de flaques, qui se prolongeait de deux à trois cents pieds et dont la courbure formait une petite crique ouverte vers le nord. Une embarcation y eût trouvé des eaux plus tranquilles si elle

eût réussi à se dégager des récifs contre lesquels la mer brisait avec une extraordinaire violence.

Parvenus à cette extrémité, après avoir eu à lutter contre la tourmente, les fugitifs se mirent à l'abri d'une haute roche. Le billet apporté par Walter leur prescrivait de se trouver à cette date sur la pointe Saint-James, et ils y étaient, bien qu'ils n'eussent pas l'espoir d'être recueillis, ce soir-là du moins. D'ailleurs, les termes du billet prévoyaient ce retard, et leur mémoire les conservait mot pour mot :

« Si le temps n'a pas permis au navire de quitter la rade d'Hobart-Town et de traverser la baie, attendre qu'il arrive en vue de la pointe, et veiller depuis le coucher jusqu'au lever du soleil. »

Il n'y avait qu'à suivre ces prescriptions.

« Cherchons un abri, dit O'Brien, quelque trou de la falaise où nous puissions passer la nuit et la journée de demain...

— Sans nous éloigner de la pointe, fit observer Macarthy.

— Venez », répondit Farnham.

En prévision de mauvais temps, celui-ci avait eu soin de visiter cette grève sauvage et déserte pendant sa dernière sortie du dimanche. Peut-être à sa base la falaise offrirait-elle quelque anfractuosité où les trois fugitifs sauraient se cacher jusqu'à l'arrivée de l'embarcation?... Farnham, ayant découvert cette anfractuosité dans un angle à l'amorce même de la pointe, y avait déposé quelques vivres, biscuits secs, viande conservée, achetés à Port-Arthur, plus une cruche qu'il remplit d'eau fraîche à un rio voisin.

Au milieu des ténèbres, sous le coup des aveuglantes rafales, il ne fut pas très aisé de retrouver cette excavation, et les fugitifs n'y parvinrent qu'après avoir traversé la grève, dont la déclivité était peu sensible.

« C'est là... », dit Farnham.

Et, en un instant, tous trois s'étaient introduits dans une cavité profonde de plus de cinq à six pieds, où ils seraient à l'abri de la tempête. Seulement, à mer haute,

poussé par le vent qui battait de plein fouet, peut-être le flot s'étendrait-il jusqu'à son ouverture. Quant aux vivres, qui suffiraient pendant quarante-huit heures, Farnham les retrouva à leur place.

A peine ses deux compatriotes et lui s'étaient-ils installés qu'une détonation trois fois répétée, dominant les fracas de la tourmente, se fit entendre.

C'était le canon de Port-Arthur.

« L'évasion est connue!... s'écria Macarthy.

— Oui, on sait qu'ils sont évadés!... ajouta O'Brien.

— Mais ils ne sont pas pris..., dit Farnham.

— Et ils ne se laisseront pas prendre!... » déclara O'Brien.

Tout d'abord, il convenait que les deux Irlandais se délivrassent de leur chaîne, en cas qu'il fût nécessaire de fuir. Farnham s'était muni d'une lime qui servit à couper le maillon du pied. Après six ans déjà passés dans ce bagne, O'Brien et Macarthy n'étaient plus rivés à ces lourdes entraves du galérien.

Il était évident que, pendant cette nuit, aucun canot n'atterrirait en un point quelconque de la côte. Et, d'ailleurs, comment un navire eût-il risqué de se mettre au plein sur cette formidable rangée de récifs qui s'étend du fond de Storm-Bay au cap Pillar?...

Néanmoins, tant leur surexcitation était grande, les fugitifs ne résistèrent pas au besoin d'observer les approches de la pointe. Plusieurs fois, ne craignant pas d'être aperçus, ils quittèrent leur abri, ils se traînèrent sur la grève, cherchant en vain au milieu de cette obscurité un feu de navire!...

Puis, rentrés dans l'anfractuosité, ils s'entretenaient d'une situation qui, le jour venu, serait assurément des plus dangereuses.

En effet, après avoir fouillé les environs de Port-Arthur, visité la forêt jusqu'à l'isthme, les constables n'étendraient-ils pas leurs recherches jusqu'au littoral?... Les chiens, habitués à se lancer sur la trace des convicts, ne découvriraient-ils pas ce trou où étaient blottis Farnham et ses compagnons?...

Et, tandis qu'ils envisageaient ces redoutables éventualités, le nom des frères Kip fut prononcé par O'Brien. Rappelant le service que les deux frères leur avaient rendu :

« Non, s'écria-t-il, non!... Ce ne sont pas des assassins!... Ils l'ont dit!... Je les crois!...

— Et ce sont de grands cœurs, ajouta Macarthy. En nous dénonçant, ils auraient pu espérer qu'on leur en tiendrait compte... et ils ne l'ont pas fait!...

— J'ai entendu plusieurs fois parler de cette affaire à Hobart-Town, reprit alors Farnham, cet assassinat du capitaine Gibson du *James-Cook*... Quelques personnes se sont intéressées aux frères Kip, et pourtant on ne croit pas qu'ils aient été injustement condamnés...

— Ils sont innocents!... ils le sont!... répétait O'Brien. Et quand je songe que j'ai refusé de leur serrer la main!... Ah! les pauvres gens!... Non! ils ne sont pas coupables, et, dans ce bagne de Port-Arthur, au milieu de ce monde de criminels, ils doivent souffrir... ce que nous-mêmes avons souffert!... Mais nous... c'était pour avoir voulu arracher notre pays aux oiseaux de proie de l'Angleterre!... Et, au-dehors, des amis se sont occupés de préparer notre délivrance... Mais Karl et Pieter Kip... c'est pour la vie qu'ils sont enfermés là!... Ah! tenez, lorsqu'ils sont venus à nous, lorsqu'ils nous ont remis le billet trouvé par eux... j'aurais dû leur dire : « Fuyons ensemble!... Nos compatriotes vous accueilleront comme des frères!... »

La nuit s'avançait, toujours pluvieuse et glaciale. Les fugitifs souffraient du froid, et, cependant, ce n'était pas sans les plus vives appréhensions qu'ils attendaient le jour. Des aboiements qui arrivaient parfois à leur oreille indiquaient que les chiens avaient été lâchés à travers la presqu'île. Habitués à flairer de loin les convicts, à reconnaître l'accoutrement du bagne, ces animaux ne découvriraient-ils pas l'anfractuosité où se cachaient Farnham et ses compatriotes?...

Un peu après minuit, la grève était entièrement couverte par la marée montante sous la poussée des vents

d'ouest. La mer se gonfla au point que la base de la falaise fut battue par le flot. Pendant une demi-heure, les fugitifs furent inondés jusqu'à mi-jambe. Heureusement, le niveau ne s'éleva pas au-delà, et le jusant entraîna les eaux malgré la résistance de la rafale.

Avant le lever du jour, la tempête montra une tendance à diminuer. Le vent peu à peu halait le nord, rendant la baie plus praticable. Farnham, O'Brien et Macarthy pouvaient donc espérer que la mer ne tarderait pas à tomber. Lorsque le jour revint, l'amélioration était sensible. Si les lames déferlaient encore au-delà des récifs, une embarcation aurait sans trop de peine accosté la pointe Saint-James à son revers. D'ailleurs, il fallait attendre le soir avant de s'aventurer sur la grève.

Farnham fit trois parts des aliments qu'il avait apportés, le pain et la viande sèche. Il convenait de les ménager, en prévision de nouveaux retards au-delà de quarante-huit heures, dans l'impossibilité de les renouveler. Quant à l'eau douce, le soir même, il serait facile de remplir la cruche au ruisseau.

Une partie de la matinée s'écoula dans ces conditions et ne fut marquée par aucun incident. La tourmente prit décidément fin, et le soleil reparut entre les derniers nuages de l'est.

« Le navire, qui est en rade d'Hobart-Town, dit alors O'Brien, va pouvoir traverser Storm-Bay et il aura gagné la presqu'île dans la soirée...

— Mais, sans doute, répondit Macarthy, on va surveiller plus soigneusement la côte...

— Raisonnons, reprit O'Brien. Personne ne sait à Port-Arthur ni qu'un bâtiment est arrivé d'Amérique pour nous prendre à son bord, ni que rendez-vous nous a été donné à la pointe Saint-James... Dès lors, que doit-on supposer?... C'est que nous sommes cachés dans la forêt, et, les premiers jours du moins, c'est là que se continueront les recherches plutôt que sur le littoral...

— J'y pense, fit observer Farnham, et Walter?... C'est, il y a deux jours, samedi, que nous l'avons rencontré sur la route de Port-Arthur... Est-il donc retourné à Hobart-

Town?... Cela me paraît probable... Après être revenu à bord du steamer, il aura informé le capitaine que nous serions à la pointe Saint-James dans la soirée de lundi...

— Assurément, répondit Macarthy, car, si Walter n'était pas retourné à Hobart-Town, il nous aurait rejoints cette nuit!... Au milieu de l'obscurité, il ne lui eût pas été difficile de dépister les patrouilles...

— Je suis de cet avis, déclara O'Brien, et, dès dimanche, Walter a dû quitter Port-Arthur sur un des vapeurs qui font le service de la baie...

— Et nous sommes certains, ajouta Farnham, qu'il pressera le départ du steamer... Aussi n'avons-nous plus qu'à patienter... Dès qu'il fera nuit, le canot accostera la pointe...

— Dieu le veuille! » répondit O'Brien.

Vers une heure de l'après-midi se produisit une vive alerte. Des voix furent distinctement entendues sur le rebord de la falaise, à cent pieds à peine au-dessus de l'anfractuosité qui abritait les trois fugitifs. En même temps éclataient des aboiements de chiens surexcités par leurs maîtres!

« Les constables... les dogues! s'écria Farnham. Voilà le plus grand danger! »

Il était à craindre, en effet, que ces animaux ne descendissent sur la grève, où les constables les suivraient par le sentier que Farnham avait pris la veille. Là, ces chiens se mettraient en quête... leur instinct les guiderait vers le bas de la falaise... ils finiraient par découvrir l'anfractuosité... Et quelle résistance O'Brien, Macarthy, Farnham, pourraient-ils opposer à une douzaine d'hommes armés, alors qu'eux étaient sans armes?... On aurait vite fait de les saisir, de les reconduire au pénitencier... Et ils ne savaient que trop quel sort les y attendait!... La double chaîne et le cachot pour O'Brien et Macarthy!... La mort pour Farnham, convaincu d'avoir favorisé leur fuite!

Tous trois restaient immobiles au fond de la cavité. En sortir n'était plus possible, sans être vu. Et où se réfugier ailleurs que sur les dernières roches de la pointe?...

Alors, pour ne pas retourner au bagne, ils n'auraient qu'à se jeter à la mer!... Oui! tout, plutôt que de retomber entre les mains des constables!...

Cependant les voix arrivaient jusqu'à eux. Ils entendaient les propos échangés sur la crête de la falaise, les cris de ceux qui les poursuivaient, et auxquels se mêlait le furieux aboiement des dogues.

« Par ici... par ici!... répétait l'un.

— Lâchez les chiens, dit l'autre, et fouillons cette grève avant de retourner au poste...

— Et que seraient-ils venus faire ici?... fut-il répondu précisément par ce brutal chef d'escouade dont Farnham reconnut la voix. Ils n'ont pas pu se sauver à la nage, et c'est dans la forêt qu'il faut reprendre les recherches! »

O'Brien avait saisi la main de ses compagnons. Après cette observation de leur chef, il était probable que les constables allaient s'éloigner. Mais l'un d'eux de répondre :

« On peut toujours voir!... Descendons le sentier qui conduit à la grève... Qui sait si tous les trois ne sont pas cachés dans quelque trou?... »

Tous les trois?... On ne doutait donc pas à Port-Arthur que Farnham, complice des deux Irlandais, dans cette tentative d'évasion, ne fût alors avec eux?...

A présent, si les propos s'entendaient moins distinctement, preuve que les constables se dirigeaient vers le sentier, les hurlements des chiens se rapprochèrent.

Une heureuse circonstance allait peut-être empêcher les fugitifs d'être découverts. La mer, haute en ce moment, inondait la grève jusqu'au pied de la falaise, et les dernières ondulations du ressac baignaient l'excavation. Il eût été impossible d'apercevoir l'ouverture à moins de contourner le contrefort de ce côté. Quant à la pointe Saint-James, elle ne montrait plus que ses extrêmes roches sous l'écume du flot. Il faudrait au moins deux heures de jusant pour que la grève redevînt praticable. Aussi n'était-il pas probable que les constables s'attarderaient à cette place, étant pressés de se jeter sur une meilleure piste.

Cependant les chiens aboyaient plus violemment, et sans doute l'instinct les poussait le long de la falaise. L'un d'eux se lança même à travers le tourbillon des lames, mais les autres ne l'imitèrent point. Presque aussitôt, d'ailleurs, le chef des constables donnait ordre de reprendre le sentier. Bientôt tout ce tumulte, tout ce bruit d'aboiements et de voix diminua. On n'entendit plus que le mugissement de la mer battant à grand fracas le pied de la falaise.

XIII

L'EVASION

Le danger était éloigné, non conjuré. Après la forêt, les poursuites porteraient sur tous les points du littoral.

Puisque la tourmente s'apaisait, puisque le littoral de la presqu'île allait redevenir accostable, les détachements de constables en visiteraient les criques dès le lendemain sans doute. C'est bien ce que répétaient O'Brien, Macarthy, Farnham, avec quelles appréhensions, avec quelles impatiences! Combien les heures de cet après-midi leur parurent interminables, sans une alerte, écoutant les bruits du dehors, croyant entendre des pas sur la grève, les aboiements de ces féroces limiers, craignant à chaque instant de voir apparaître un de ces chiens qui se précipiterait sur eux!...

Puis, parfois, ils reprenaient confiance. Sans se risquer au-dehors, ils pouvaient embrasser du regard une vaste étendue de la baie, guetter les navires qui passaient au large. Quelques voiliers se montraient, depuis que le vent avait halé le nord à l'état de petite brise. Plusieurs rentraient en louvoyant, après avoir doublé le cap Pillar. Farnham, suivant la première communication de Walter, savait que le bâtiment américain, arrivé en rade d'Hobart-Town, était le steamer *Illinois*. C'était donc une fumée

que ses compagnons et lui cherchaient à l'horizon, une fumée qui se rabattrait vers le sud, une fumée qui annoncerait l'approche du navire attendu au milieu de tels périls!... Et, cependant, il était trop tôt encore. On ne compte qu'une vingtaine de milles entre Hobart-Town et la pointe Saint-James. Il suffirait que l'*Illinois* quittât la rade vers six heures du soir. Il ne serait pas assez imprudent pour s'approcher de la pointe tant que la nuit ne lui permettrait pas d'y envoyer son canot pour recueillir les fugitifs.

« Mais, à bord, sait-on si nous avons pu nous échapper?... demanda Macarthy.

— N'en doutez pas, répondit Farnham. Voici déjà vingt-six heures que nous sommes à l'endroit convenu, et, depuis ce matin, la nouvelle de l'évasion aura été transmise à Hobart-Town... Le gouverneur a dû en être avisé par dépêche, et, d'ailleurs, à mon avis, Walter se sera hâté de rejoindre l'*Illinois*. Si le steamer n'a pas pu partir hier à cause du mauvais temps, il ne tardera pas à faire route vers la presqu'île...

— Il est déjà cinq heures, observa O'Brien, et, dans une heure et demie, l'obscurité rendra difficile de distinguer la pointe Saint-James... Comment le capitaine de l'*Illinois* pourra-t-il y envoyer une embarcation?...

— Je ne doute pas, répliqua Farham, qu'il n'ait pris ses mesures en conséquence!... Il connaît... ou quelque matelot du bord connaît tout le littoral de la presqu'île... Même la nuit, il ne sera pas embarrassé de...

— Une fumée! » s'écria Macarthy.

Dans la direction du nord-ouest apparaissait l'extrême volute d'une fumée au-dessus de l'horizon dont les nuages empourprés voilaient le soleil.

« Est-ce lui?... Est-ce l'*Illinois?* » répétait O'Brien, qui se fût élancé sur la grève, si Farnham, par prudence, ne l'eût aussitôt retenu.

Cette fumée gagnait visiblement vers le sud-est. Avant une demi-heure, tandis qu'il faisait encore jour, ils devaient voir le navire se détacher sur la ligne du ciel et de la mer. A sa fumée peu intense, il ne semblait pas qu'il

forçât sa marche. Si c'était l'*Illinois*, en effet, pourquoi aurait-il filé à toute vapeur?... La nuit faite, il était assuré de se trouver à quelques encablures de la pointe Saint-James... Et alors le canot déborderait sans risquer d'être aperçu...

Soudain, O'Brien de jeter ce cri désespéré :

« Ce n'est pas lui... ce n'est pas l'*Illinois!*...

— Et pourquoi?... demanda Farnham.

— Voyez! »

Le steamer venait de changer sa direction et ne se rapprochait plus de la presqu'île... Il manœuvrait comme le font les bâtiments qui cherchent à relever le cap Pillar pour sortir de Storm-Bay. Et après cette mortelle attente de toute une journée, voici que la nuit tombait!... Evanoui cet espoir que l'heure du salut était proche, que ce navire les prendrait à son bord!... Il s'éloignait de la presqu'île et gagnait la pleine mer!...

Ainsi, ce n'était pas l'*Illinois*, annoncé par Walter, dont les fugitifs apercevaient la fumée!... Le steamer américain était resté sur la rade d'Hobart-Town... Mais il était temps encore!... Peut-être arriverait-il au milieu de la nuit?...

Eh bien, on l'attendrait, on le guetterait! Dès que l'obscurité serait faite, O'Brien, Farnham, Macarthy traverseraient la grève, se porteraient à l'extrémité de la pointe Saint-James, se blottiraient entre les dernières roches... Et, si un steamer s'approchait, ils entendraient dans l'ombre les halètements de sa machine et les bouillonnements de son hélice... Et, s'il envoyait une de ses embarcations ils la héleraient, et elle se dirigerait à travers les récifs de la crique... Enfin, si le ressac l'empêchait d'atterrir ils se jetteraient à la mer, ils seraient recueillis et transportés à bord de l'*Illinois!*... Oui! ainsi que l'avait dit O'Brien, dussent-ils y perdre la vie, tout plutôt que de retourner au bagne!

Le soleil venait de disparaître derrière l'horizon. A cette époque de l'année, l'espace ne serait que peu de temps éclairé par les derniers reflets du crépuscule. La baie et le littoral ne tarderaient point à se confondre

dans les ombres de la nuit. La lune, alors en son dernier quartier, ne se lèverait pas avant trois heures du matin. Sous un ciel sans étoiles, voilé de nuages immobiles, la nuit serait obscure.

En ce moment, un profond silence régnait au large. La brise, ayant calmi vers le soir, ne passait plus que par souffles intermittents. Du côté de la baie, même à la distance de deux à trois milles, les fugitifs eussent entendu le bruit d'un steamer en marche vers la côte, et, même à cinq ou six encablures, le bruit d'un canot poussé par ses avirons.

O'Brien, ne tenant plus en place, voulut, malgré ses compagnons, gagner la pointe Saint-James. C'était imprudent, car il faisait un peu jour encore, et, du haut de la falaise, des constables auraient pu l'apercevoir. Il semblait bien toutefois que cette partie du littoral fût déserte.

En rampant sur le sable, O'Brien atteignit l'endroit où la pointe Saint-James se soude à la grève. Là s'entassaient d'énormes roches tapissées de varechs, dont le prolongement, découvert à mer basse, s'avançait de deux à trois cents pieds au large en se recourbant vers le nord. A cet instant, la voix d'O'Brien parvint jusqu'à Farnham, blotti près de Macarthy au fond de l'anfractuosité.

« A la pointe... à la pointe! » criait-il.

Avait-il aperçu une embarcation, ou tout au moins surpris quelque bruit d'avirons?... Dans tous les cas, il fallait le rejoindre sans hésiter. C'est ce que Farnham et Macarthy firent aussitôt, en se traînant à travers la grève. Lorsque tous trois furent réunis au pied des premières roches, O'Brien dit :

« J'ai cru... oui... je crois... Un canot vient...

— De quel côté?... demanda Macarthy.

— De celui-ci. »

Et O'Brien indiquait le nord-ouest. C'était précisément la direction que devait suivre une embarcation qui eût cherché à pénétrer dans la crique au-dedans des récifs. Macarthy et Farnham écoutèrent. Eux aussi ils saisirent des coups rythmés. Nul doute, un canot venait

du large, s'avançant avec lenteur, comme incertain de sa route.

« Oui... oui!... répéta Farnham. C'est le choc des avirons contre les tollets... Un canot est là...

— Et c'est celui de l'*Illinois!...* » répondit O'Brien.

En effet, ce ne pouvait être que l'embarcation envoyée par le steamer à l'endroit convenu. Mais, au milieu de l'obscurité croissante, c'est en vain que les fugitifs tâchaient d'apercevoir le navire. Peut-être se tenait-il à un bon mille au large, autant pour ne point être signalé à proximité du littoral que pour ne pas approcher de trop près cette côte semée de récifs... Il n'y avait donc qu'à se porter à l'extrémité de la pointe, pour y guetter le canot, le héler au besoin, lui indiquer la direction, entre les récifs, puis sauter dedans dès qu'il aurait accosté les dernières roches... Or, voici que des aboiements retentirent sur le haut de la falaise, et des cris s'y joignirent aussitôt.

La crête était alors occupée par un détachement de constables, accompagnés d'une douzaine de chiens. Après avoir longé la lisière de la forêt, ils étaient revenus vers la côte. Non loin de là, les escouades qui travaillaient sur la clairière se préparaient à regagner Port-Arthur.

Aux cris poussés par les constables, O'Brien, Macarthy, Farnham comprirent qu'ils étaient découverts. On les avait aperçus tandis qu'ils traversaient la grève... Peut-être même l'appel d'O'Brien les avait-il trahis?... Maintenant, leur unique chance de salut, c'était l'arrivée du canot, et il ne dépendait pas d'eux de la hâter!... Et s'ils ne s'étaient pas trompés, si l'embarcation s'approchait, pourrait-elle les recueillir avant que les constables les eussent rejoints à l'extrémité de la pointe?... Et puis les matelots qui la montaient oseraient-ils accoster en entendant le bruit d'une lutte?... D'ailleurs, seraient-ils en force pour attaquer les constables, pour leur arracher les prisonniers et les mettre en sûreté à bord de l'*Illinois?...*

« Les chiens... les chiens! » cria en ce moment Macarthy.



LES RAMEURS FIRENT UN DERNIER EFFORT POUR DEVANCER LES CONSTABLES.

Après avoir dévalé le sentier de la falaise, ces dogues bondissaient sur la grève, — quatre à cinq de ces animaux dressés à donner la chasse aux convicts, et dont les aboiements retentissaient avec fureur. Presque aussitôt apparurent une douzaine de constables, le revolver à la main, en s'appelant :

« Par ici... par ici!...

— Ils sont là... tous trois...

— A la pointe... à la pointe!...

— Voici un canot qui s'approche!... »

O'Brien n'avait pas fait erreur. Une embarcation tentait de donner dans la petite crique... Si ses compagnons et lui n'avaient pu l'apercevoir, c'est qu'elle n'était pas visible du pied de la falaise. Mais l'attention des constables, postés sur la crête, avait été attirée par ce canot, qui, après avoir longé la côte, essayait de se glisser entre les récifs. Ils ne mettaient pas en doute que ce ne fût pour prendre les Irlandais. Puis, en observant le large, ils finirent par constater la présence très suspecte d'un bâtiment à travers cette partie de la baie.

C'est aussi ce qu'avaient remarqué deux convicts, occupés sur la limite de la clairière, et qui avaient gagné le sommet de la falaise. C'étaient Karl et Pieter Kip.

On imagine aisément de quelles obsessions les deux frères avaient été assaillis pendant toute cette journée!... Ils savaient bien que le mauvais temps de la veille n'aurait pas permis au navire américain de rallier la presqu'île Tasman... Ils se disaient que les trois fugitifs, après avoir atteint la pointe Saint-James avaient dû se cacher dans quelque excavation pendant toute la nuit et toute la journée suivante!... Et comment s'étaient-ils procuré un peu de nourriture?... Il est vrai, la tempête avait pris fin depuis une quinzaine d'heures, laissant la baie praticable. Ce qui n'avait pu être fait la veille se ferait probablement le soir même, lorsque l'obscurité le permettrait.

Comme d'habitude, dès le matin, les frères Kip avaient quitté le pénitencier pour les travaux du dehors. Revenus à proximité de la falaise, avec quelle anxiété ils

cherchaient à apercevoir, vers l'ouest ou le long de la côte, les volutes d'une fumée indiquant l'approche d'un steamer!... La journée s'écoula, et, dix minutes avant que le signal du départ eût été donné, voici que des cris retentirent du côté du littoral.

« Les malheureux... ils sont découverts!... » s'écria Karl Kip.

C'est à ce moment que dix à douze constables, abandonnant la garde des escouades à leurs camarades, coururent dans cette direction, et les frères Kip purent les suivre sans avoir été vus. Arrivés sur la crête, ils se couchèrent à plat ventre et regardèrent au-dessous d'eux. Oui! un canot se glissait, en rasant la côte, vers la pointe Saint-James.

« Il ne sera plus temps!... dit Karl Kip.

— Les pauvres gens vont être repris!... ajouta son frère.

— Et ne pouvoir leur venir en aide!... »

A peine ces paroles avaient-elles été prononcées, que Karl Kip, saisissant Pieter par le bras :

« Suis-moi! » dit-il.

Une minute plus tard, tous deux dévalaient le sentier et ils rampaient sur la grève. Le canot de l'*Illinois* tournait alors les roches de la crique. Bien qu'ils eussent vu les constables accourir, l'officier américain et ses matelots n'avaient pas eu la pensée de s'arrêter, ne doutant plus que les fugitfs ne fussent là depuis la veille. Alors, appuyant les avirons, au risque de se briser contre les récifs au milieu de l'ombre, ils firent un dernier effort pour atteindre la pointe avant les constables.

Mais, lorsque l'embarcation eut accosté, il était trop tard. O'Brien, Macarthy et Farnham, malgré leur résistance, étaient déjà ramenés vers la falaise.

« En avant... en avant! » cria l'officier.

Ses matelots, armés de coutelas et de revolvers, se précipitèrent à sa suite, et, dès qu'ils eurent pris pied, s'élancèrent pour délivrer les fugitifs. Il y eut lutte acharnée. Les Américains n'étaient que huit, l'officier, l'homme de barre et six hommes. Même en comptant

Farnham, Macarthy et O'Brien, cela ne faisait que onze contre une vingtaine de constables, d'autres, dès les premiers cris, ayant rejoint leurs camarades sur la grève. En outre, les dogues féroces ne seraient pas de moins dangereux adversaires.

Aussi est-ce aux chiens que les matelots envoyèrent leurs premiers coups de revolver. Des détonations éclatèrent soudain. Deux de ces animaux, frappés de plusieurs balles, furent tués, et les autres s'enfuirent en déchirant l'air de leurs hurlements.

Les combattants s'attaquèrent alors avec une extrême violence au milieu de l'ombre. Mais Macarthy et Farnham, qui n'avaient pu se dégager, allaient être entraînés, lorsque deux hommes barrèrent la route aux constables. Karl Kip et son frère, qui venaient de se jeter sur eux, parvinrent à arracher les prisonniers de leurs mains.

A la suite de nouveaux coups de feu, quelques hommes furent grièvement atteints des deux parts. Or, sur cette étroite pointe, il était impossible que la lutte se prolongeât à l'avantage des Américains. L'officier et les matelots de l'*Illinois* contraints d'abandonner la partie, les fugitifs leur échapperaient, et qui sait si eux-mêmes ne paieraient pas de leur liberté dans les prisons d'Hobart-Town cette généreuse tentative en faveur des Irlandais? Heureusement, si les détonations, si les cris, si les aboiements s'étaient fait entendre jusqu'à la clairière, ils furent aussi entendus du large. A bord de l'*Illinois*, on comprit qu'il y avait un combat acharné entre les matelots et les constables, combat dans lequel il fallait immédiatement intervenir. Aussi le commandant s'approcha-t-il à moins de deux encablures, et une seconde embarcation fut mise à la mer, avec une douzaine de matelots.

En quelques instants ce renfort arriva sur la pointe, et les choses changèrent aussitôt. Les constables, n'étant plus en force, durent relâcher les prisonniers et se retirer en emportant leurs blessés. Quant à l'officier et aux matelots, ils n'eurent qu'à rembarquer dans les

deux canots avec les trois fugitifs, après un dernier échange de coups de feu. A cet instant, Karl Kip et son frère, appelant O'Brien, lui dirent...

« Sauvés... vous êtes sauvés!...

— Et vous aussi! » s'écria l'Irlandais.

Avant qu'ils eussent eu le temps de se reconnaître, les deux frères sur un signe d'O'Brien, étaient déposés par les matelots dans l'une des embarcations qui rejoignirent le steamer. Aussitôt l'*Illinois*, se dirigeant vers l'entrée de Storm-Bay, doubla le cap Pillar, et, la nuit venue, il marchait à toute vapeur en plein Pacifique.

XIV

SUITES DE L'AFFAIRE

A Hobart-Town, depuis quelques mois déjà, on reparlait avec un vif intérêt de l'affaire Kip. Qu'il se fût fait un revirement dans les esprits, que le public eût la pensée que Karl et Pieter Kip n'étaient pas les assassins du capitaine Gibson, non! Pour ces deux victimes d'une erreur judiciaire, l'opinion n'en était pas encore là. Mais on savait que M. Hawkins croyait à leur innocence. Personne n'ignorait plus qu'il poursuivait son enquête, qu'il multipliait ses démarches près du gouverneur de la Tasmanie, que Son Excellence Sir Edward Carrigan l'écoutait volontiers. Aussi quelques-uns répétaient-ils déjà : « Pourtant... si M. Hawkins avait raison! »

Toutefois, — il y a lieu d'insister, — la culpabilité des frères Kip ne faisait pas de doute pour la grande majorité de la population, et, assurément, l'affaire eût été oubliée depuis longtemps, si l'armateur n'eût mis tant d'énergie à en demander la révision.

On l'imaginera aisément, la visite que M. Hawkins avait faite à Port-Arthur n'avait pu que renforcer sa

conviction. Ses entretiens avec le capitaine-commandant, la conduite des deux frères au pénitencier, l'acte de courage qui leur avait valu quelque adoucissement, leur attitude si digne lorsqu'il les interrogea, cette pensée qui leur fut commune de rechercher les véritables auteurs du crime parmi l'équipage du *James-Cook*, les soupçons que les louches façons de Flig Balt et de Vin Mod autorisaient à concevoir, enfin la profonde reconnaissance que lui avaient témoignée Karl et Pieter, auxquels il laissait entrevoir quelque espérance, tout avait été de nature à la fortifier. Comment, d'ailleurs, eût-il oublié ses premiers rapports avec les naufragés hollandais, depuis la rencontre sur l'île Norfolk, leur intervention pendant l'attaque des Papouas et enfin ce que le *James-Cook* devait à Karl Kip pour l'avoir sauvé du naufrage et des mains de Flig Balt?...

Mme Hawkins partageait les convictions de son mari, sinon son espoir dans l'issue de l'entreprise. Elle l'y encourageait, bien que l'opinion publique fût très réfractaire. Elle souffrait de le voir, confiant un jour, désespéré un autre, passer par toutes ces phases. Et, de son côté, elle ne cessait de l'appuyer dans leur petite société d'amis, au milieu des personnes de son entourage. Mais le plus grand nombre ne se rendaient pas, tant cet épouvantable assassinat, suivi d'une condamnation capitale, avait profondément impressionné les esprits, même convaincu ceux qui, au cours du procès, conservaient encore quelques doutes.

Or, ce fut précisément sur Mme Gibson, dans l'étroite intimité qui les unissait, que Mme Hawkins eut le plus d'empire. La malheureuse veuve s'était d'abord refusée à l'entendre. En son immense douleur, elle ne voyait qu'une chose : c'est que son mari n'était plus, quels que fussent les auteurs du meurtre. Cependant Mme Hawkins se montrait si affirmative à l'égard des frères Kip qu'elle finit par l'écouter. Elle entrevit cette possibilité qu'ils ne fussent point les assassins, et s'effraya à la pensée que des innocents étaient détenus dans cet enfer de Port-Arthur.

« Ils en sortiront!... répétait Mme Hawkins. Tôt ou tard, la vérité se fera jour, et les véritables meurtriers seront punis...! »

Toutefois, si Mme Gibson subissait l'influence de Mme Hawkins, son fils, obstinément convaincu, croyait à la culpabilité des frères Kip. Quelque déférence qu'il eût pour l'armateur, pour la sûreté habituelle de son jugement, il n'avait jamais voulu se rendre à ses raisons, — raisons toutes morales d'ailleurs. Nat Gibson s'en tenait aux faits matériels relevés par l'enquête, établis par l'instruction, d'accord avec la presque unanimité de la population d'Hobart-Town. Aussi, lorsque M. Hawkins lui parlait des soupçons dont Flig Balt et Vin Mod étaient l'objet de sa part, il se bornait à répondre :

« M. Hawkins, les papiers et l'argent de mon père, l'arme qui a servi à le frapper, ont été retrouvés dans la valise et dans la chambre des deux frères... Il faudrait donc prouver que Flig Balt ou Vin Mod ont pu les y mettre, et cela ne se prouvera pas...

— Qui sait, mon pauvre Nat, répondait M. Hawkins, qui sait?... »

Oui... qui sait? car c'était bien ainsi que les choses s'étaient passées. Mais Vin Mod avait agi avec tant d'adresse qu'il eût été impossible de constater sa présence à l'auberge du *Great Old Man*. En effet, lorsque M. Hawkins, à plusieurs reprises, interrogea l'hôtelier à cet égard, il n'obtint aucun résultat. Cet homme ne se rappelait même pas si, à l'époque où les frères Kip demeuraient dans sa maison, la chambre voisine de la leur avait été occupée. En tout cas, Vin Mod n'était jamais venu dans son auberge, et personne n'aurait pu affirmer l'y avoir vu.

Or, dans la matinée du 7 mai, une nouvelle très inattendue se répandit à travers la ville. Le gouverneur était prévenu qu'une évasion venait de se produire à Port-Arthur. Deux déportés politiques, deux fenians et un des constables, leur compatriote et leur complice, étaient parvenus à s'enfuir, et avaient été recueillis par un steamer, certainement envoyé par leurs amis d'Améri-

que. En même temps, deux autres convicts profitant de l'occasion, s'étaient enfuis avec eux. Ces convicts, condamnés pour crime de droit commun, étaient les Hollandais Karl et Pieter Kip.

En effet, pendant la lutte entre les matelots américains et les constables sur la pointe Saint-James, les deux frères, alors qu'ils se portaient au secours des trois fugitifs, avaient été reconnus. Qu'ils eussent été embarqués malgré eux, c'est bien ce qui était arrivé. Mais à qui eût-on fait croire qu'ils ne fussent d'accord avec les fenians pour cette évasion?... Non... tout cela était convenu d'avance.

C'est ce que déclarèrent les constables, dès leur rentrée au pénitencier, où l'absence de Karl et de Pieter Kip était déjà connue. C'est ce que dut admettre le capitaine-commandant, lorsqu'il fut informé de cette quintuple évasion, et c'est ce qu'il mentionna dans son rapport adressé le jour même à Son Excellence Edward Carrigan.

Inutile d'insister sur l'effet de cette nouvelle à Hobart-Town et dans toute la Tasmanie. M. Hawkins en eut connaissance un des premiers par le gouverneur, qui le fit mander à la résidence. La dépêche expédiée de Port-Arthur, mise sous ses yeux, lui tomba des mains. Il ne pouvait croire ce qu'il avait lu. Il regardait Son Excellence, il balbutait, il répétait, la voix brisée :

« Ils se sont échappés... ils se sont échappés!...

— Oui, répondit Sir Edward Carrigan, et il n'est pas douteux qu'il ne fussent de connivence avec les deux condamnés politiques et leur complice...

— Ceux-ci... ceux-ci..., s'écria M. Hawkins dans une agitation extraordinaire, oui!... je les comprends... je comprends qu'ils aient voulu recouvrer leur liberté... Je comprends que des amis leur soient venus en aide... qu'on ait préparé leur fuite... je l'approuve même...

— Que dites-vous là, mon cher Hawkins?... Oubliez-vous qu'il s'agit d'ennemis de l'Angleterre...

— C'est vrai... c'est vrai... et je ne devrais pas parler ainsi en votre présence, monsieur le gouverneur. Mais

enfin, ces fenians, ces condamnés politiques, n'avaient aucune grâce à attendre!... C'était pour la vie qu'ils étaient enfermés à Port-Arthur, tandis que Karl et Pieter Kip... Non! je ne puis croire qu'ils se soient associés à cette évasion!... Qui sait si ne c'est pas une fausse nouvelle?...

— Non, répondit le gouverneur, et le fait n'est que trop certain...

— Et pourtant, reprit M. Hawkins, Karl et Pieter Kip connaissaient les démarches que l'on faisait pour obtenir la révision!... Ils savaient que Votre Excellence s'intéressait à eux... que leur affaire, je l'avais faite mienne...

— Sans doute, mon cher Hawkins, mais ils ont dû penser que vous ne réussiriez pas, et, une occasion de s'enfuir s'étant présentée...

— Il faudrait donc admettre, dit alors M. Hawkins, que ces fenians ne les considéraient pas, eux non plus, comme des criminels. Ils n'auraient jamais consenti à prêter la main aux meurtriers du capitaine Gibson... ni le commandant du navire américain à recevoir des assassins à son bord!...

— Je ne sais trop comment expliquer cela!... répondit Son Excellence. Peut-être l'apprendra-t-on plus tard... Ce qui n'est pas douteux, c'est que les frères Kip se sont enfuis de Port-Arthur... et vous n'avez plus à vous occuper d'eux, mon cher Hawkins...

— Si... bien au contraire!...

— Même après cette évasion, vous croyez encore à leur innocence?...

— Absolument, monsieur le gouverneur, » répondit M. Hawkins du ton d'une inébranlable conviction.

Sir Edward Carrigan ne voulut pas insister davantage ni rien dire qui fût de nature à affliger M. Hawkins. Il se borna à lui communiquer les informations qu'il avait reçues de l'office du port d'Hobart-Town :

« D'après le rapport qui m'a été fait, dit-il, un navire américain, le steamer *Illinois,* dont on ne s'expliquait guère la relâche, est arrivé sur rade. Tout porte à croire,

puisqu'il est parti dans la matinée d'hier, qu'il a recueilli les fugitifs sur un point convenu de la presqu'île. Assurément c'est en Amérique qu'il les conduit. Or, dans ce pays, si les deux fenians et leur complice ont toute sécurité comme déportés politiques pour lesquels l'extradition n'est pas admise dans les traités internationaux, il n'en sera pas ainsi des deux Hollandais, qui sont des condamnés de droit commun. Donc, si l'on parvient à découvrir les frères Kip, leur extradition sera demandée, elle sera obtenue, et ils seront ramenés à Port-Arthur, d'où ils ne s'échapperont pas une seconde fois...

— A la condition, monsieur le gouverneur, conclut M. Hawkins, que je n'aie pas réussi auparavant à découvrir les véritables auteurs du crime! »

Une vingtaine de jours s'écoulèrent. Le *Lloyd* ne donnait aucune nouvelle de l'*Illinois* dans ses correspondances maritimes. Pas un navire ne l'avait rencontré pendant sa navigation à travers le Pacifique. On ne mettait pas en doute, d'ailleurs, que le steamer américain ne se fût prêté à l'enlèvement des Irlandais. D'après l'enquête faite par ordre du gouverneur, un seul bâtiment avait quitté la rade après la tempête du 5 mai : c'était l'*Illinois*. D'autre part, les sémaphores du cap Pillar n'eurent point à signaler de navire venant du large pour Storm-Bay. Donc les cinq fugitifs devaient se trouver à bord de l'*Illinois*, en route pour l'Amérique. Mais vers quel port des Etats-Unis le steamer se dirigeait-il?...

Le 25 mai, M. et Mme Hawkins eurent le très vif plaisir de recevoir une visite qui leur avait été annoncée depuis quelque temps. M. et Mme Zieger, ayant formé le projet de passer plusieurs semaines à Hobart-Town, avaient quitté Port-Praslin sur le steamer allemand *Faust*. Après une rapide traversée, ils venaient de débarquer dans la capitale de la Tasmanie.

Comme aux voyages précédents, M. et Mme Zieger descendirent chez M. Hawkins, et une chambre était prête à les recevoir. Leur première visite fut pour la

veuve du capitaine et son fils. Nat Gibson et sa mère éprouvèrent une très vive émotion en présence de M. et Mme Zieger, et de quoi purent-ils parler en pleurant, si ce ne fut du terrible drame de Kerawara?...

A son arrivée, M. Zieger ignorait que les frères Kip se fussent évadés du pénitencier de Port-Arthur. Lorsqu'il l'apprit, il vit là, comme tant d'autres, une nouvelle preuve que la justice n'avait commis aucune erreur en les condamnant. Toutefois, on ne s'étonnera pas si, dès les premiers jours, M. Hawkins voulut s'entretenir de l'affaire avec son correspondant de Port-Praslin.

« Et d'abord, mon cher Zieger, lorsque vous avez su que les deux frères avaient été accusés d'être les auteurs du crime, lorsque vous avez appris leur condamnation, est-ce que vous avez pu y croire?...

— Non, assurément, mon ami. Que Karl et Pieter Kip fussent des assassins... cela paraissait inadmissible!... Non!... jamais je n'aurais pu penser qu'ils fussent coupables...

— Et s'ils ne l'étaient pas?... répondit M. Hawkins qui regardait en face M. Zieger.

— Vous avez des doutes à ce sujet... après ces débats qui ont mis en évidence?...

— J'ai la conviction qu'ils ne sont pas les auteurs du crime, en attendant que j'en aie la preuve!... »

Devant une si formelle déclaration, M. Zieger dit :

« Ecoutez, mon cher Hawkins, M. Hamburg, à Kerawara, moi, à Port-Praslin et dans toute la Nouvelle-Irlande, nous nous sommes livrés à une enquête des plus minutieuses. Il n'est pas de tribu de l'archipel où nous n'ayons recueilli des informations dont l'exactitude ne fût contrôlée. Nulle part, non plus que dans la Nouvelle-Bretagne, aucun indigène n'a pu être soupçonné d'avoir pris part au meurtre du capitaine Gibson...

— Je ne dis pas, mon cher Zieger, que le crime doive être attribué à un indigène de l'archipel Bismarck, mais je dis qu'il n'a pas été commis par les frères Kip...

— Par qui alors?... demanda M. Zieger... Des colons... des matelots?...

— Oui... des matelots...

— Quoi!..... vous pensez qu'un ou plusieurs hommes du *James-Cook* seraient les assassins?...

— Oui, Zieger, et ceux-là mêmes qui ont trouvé sur l'épave de la *Wilhelmina* l'arme dont s'est servi le meurtrier... ceux-là qui plus tard l'ont introduite dans la valise des frères Kip, où ils avaient déjà mis les papiers et l'argent de Gibson...

— Y avait-il donc dans l'équipage du *James-Cook* des hommes capables... demanda M. Zieger.

— Il y en avait, déclara M. Hawkins, et entre autres ces hommes que le maître Balt avait embarqués à Dunedin, et qui se sont révoltés contre le nouveau capitaine...

— Et c'est l'un d'eux qui serait l'assassin?...

— Non... et j'accuse Flig Balt de ce crime...

« Mon cher Zieger, lorsque Flig Balt et Vin Mod ont eu la pensée du crime, ils étaient déjà possesseurs du poignard qui appartenait aux frères Kip... C'est alors que l'idée leur est venue de s'en servir afin que ces malheureux pussent être accusés plus tard d'avoir assassiné le capitaine Gibson... A vous, cela ne paraît qu'hypothétique... Pour moi... cela est certain...

« Par malheur, ajouta-t-il, Flig Balt et Vin Mod ont quitté Hobart-Town depuis près d'un an... Je n'ai pas eu le temps de les surveiller, de me procurer contre eux des preuves accablantes qui eussent déjà amené la révision du procès... Il m'a même été impossible de savoir ce qu'ils sont devenus...

— Mais, je le sais, moi, je le sais!... répondit M. Zieger.

— Vous le savez?... s'écria M. Hawkins, qui saisit les mains de son ami.

— Sans doute... Flig Balt, Vin Mod et les recrues du *James-Cook*... je les ai vus...

— Où?...

— A Port-Praslin... Il y a trois mois...

— Et ils y sont encore?...

— Non... ils étaient embarqués à bord d'un trois-mâts

allemand, le *Kaiser,* et, après une relâche de quinze jours,, ils sont partis de Port-Praslin...

— Pour?...

— Pour l'archipel des Salomon, et, depuis je n'en ai plus eu de nouvelles. »

Les choses en étaient là, lorsque, quelques jours après, le 20 juin, le *Lloyd* mentionna dans ses nouvelles maritimes l'arrivée de l'*Illinois* à San Francisco, Californie, Etats-Unis d'Amérique. C'était le 30 mai — environ trois semaines après son départ de Storm-Bay — qu'il venait de débarquer O'Brien, Macarthy, Farnham, auxquels leurs frères politiques réservaient le plus chaleureux, le plus enthousiaste accueil sur cette terre de liberté. En même temps, on apprenait que les deux Hollandais, Karl et Pieter Kip, avaient disparu dès le débarquement.

Cette information eut pour effet de confirmer dans leur opinion les accusateurs des frères Kip, et pour résultat de mettre un terme aux doutes que pouvait avoir jusqu'alors soulevés cette affaire. M. Hawkins, lui-même, tout en gardant des convictions que rien ne saurait ébranler, ralentit ses démarches. On allait donc cesser de s'occuper du drame de Kerawara, lorsque, dans la matinée du 25 juin, une nouvelle, à laquelle, tout d'abord, personne ne voulut accorder croyance, se répandit par la ville. Karl et Pieter Kip, arrivés la veille, venaient d'être arrêtés et incarcérés dans la prison d'Hobart-Town.

XV

LE FAIT NOUVEAU

Au cours de la traversée de l'*Illinois* entre Port-Arthur et San Francisco, les deux frères s'étaient d'abord tenus sur une extrême réserve vis-à-vis de leurs compagnons

de bagne. Ils avaient même protesté contre l'enlèvement. D'ailleurs, lorsqu'ils affirmèrent de nouveau qu'ils n'étaient pas les meurtriers du capitaine Gibson, ni O'Brien, ni Macarthy, ni Farnham, ni personne ne mit cette affirmation en doute. Et, s'ils regrettaient cette évasion, c'est qu'on s'occupait de la révision de leur procès, révision qui pouvait ainsi se trouver compromise.

D'autre part, bien que ce fût le hasard, le hasard seul, qui eût amené les frères Kip sur la pointe Saint-James, ils n'avaient pu hésiter à lutter contre les constables. Et, dès lors, quoi de plus naturel que les fenians eussent profité de cette circonstance pour les entraîner à bord du navire américain?... Après le service que Karl et Pieter Kip venaient de rendre aux Irlandais, n'était-ce pas là un acte de reconnaissance, et pouvaient-ils se repentir de l'avoir accompli?... Non, et, en somme, ce qui était fait était fait.

A l'arrivée de l'*Illinois* au port de San Francisco, les frères Kip prirent congé des Irlandais, qui essayèrent en vain de les retenir. Où allaient-ils se réfugier? Ils ne le leur dirent point. Seulement, étant sans ressource, ils ne refusèrent pas d'accepter quelques centaines de dollars à rembourser dès que cela serait possible. Après un dernier adieu, ils se séparèrent d'O'Brien, de Macarthy et de Farnham.

A dater de ce jour, on ne rencontra plus jamais les deux frères dans les rues de San Francisco, et il y eut lieu de croire qu'ils avaient quitté la ville. Effectivement, quarante-huit heures après avoir pris terre, Karl et Pieter Kip descendaient dans une modeste auberge de San Diego, capitale de la Basse-Californie, où ils espéraient trouver un navire en partance pour l'un des ports du continent australien.

Leur ferme intention était de revenir au plus tôt à Hobart-Town, de se livrer à cette justice qui les avait si injustement condamnés!... Si la fuite avait pu être interprétée comme un aveu de culpabilité, le retour crierait au monde entier l'innocence... Non! ils n'accepteraient pas de vivre à l'étranger, sous le coup d'une

accusation criminelle, avec l'incessante crainte d'être reconnus, dénoncés, repris!... Ce qu'ils voulaient, c'était la revision de leur procès, c'était la réhabilitation publique.

Ils étaient donc à San Diego, cherchant un embarquement et, autant que possible, sur un navire à destination de la Tasmanie. Les circonstances les servirent. Le *Standard*, précisément en charge pour Hobart-Town, prenait des passagers de différentes classes. Karl et Pieter Kip, se contentant de la dernière, arrêtèrent leurs places sous un nom d'emprunt. Le lendemain, le steamer faisait route, cap au sud-ouest. Après une assez longue traversée, contrariée par les mauvais temps du Pacifique, il doubla l'extrême pointe de Port-Arthur et jeta l'ancre en rade d'Hobart-Town.

Tout ce qui vient d'être rapporté en quelques lignes, la ville en fut instruite dès les premières heures. Un revirement soudain se produisit en faveur des frères Kip; et qui aurait pu s'en étonner?... Ils étaient donc les victimes d'une erreur judiciaire?... Ce n'était pas volontairement qu'ils avaient fui le pénitencier, et, dès qu'ils avaient eu l'occasion de quitter l'Amérique, ils étaient revenus en Tasmanie!...

Aussitôt que cette nouvelle lui parvint, M. Hawkins se transporta à la prison, dont les portes lui furent tout de suite ouvertes. Un instant après, il se trouvait en présence des deux frères enfermés dans la même cellule. Là, devant l'armateur, ils se levèrent, l'un tenant la main de l'autre.

« Monsieur Hawkins, dit Pieter Kip, ce n'est pas à vous que notre retour apporte un nouveau témoignage... Vous connaissiez la vérité depuis longtemps, et vous ne nous avez jamais crus coupables... Mais, cette vérité, il fallait la rendre évidente aux yeux de tous, et voilà pourquoi le *Standard* nous a ramenés à Hobart-Town. »

M. Hawkins était tellement ému que les paroles lui manquaient. Des larmes coulaient de ses yeux, et, enfin :

« Oui..., dit-il, oui... messieurs... c'est bien... c'est grand ce que vous avez fait!... C'est la réhabilitation qui vous

attend ici... avec la sympathie de tous les honnêtes gens!... Vous ne deviez pas rester des évadés de Port-Arthur!... Les efforts que j'ai faits, les démarches que je vais reprendre aboutiront!... Votre main, Pieter Kip!... Votre main, capitaine du *James-Cook!* »

Et, en redonnant ce titre à Karl Kip, le digne M. Hawkins ne lui rendait-il pas toute son estime?

Alors, tous trois revinrent sur l'affaire, sur les soupçons que le maître d'équipage et Vin Mod leur avaient inspirés...

Il va de soi que M. Hawkins avait aussitôt demandé une audience à sir Edward Carrigan. Le gouverneur, très impressionné, résolut de faire tout ce qui dépendrait de lui pour réparer cette erreur judiciaire, pour provoquer une revision qui permettrait de réhabiliter les frères Kip. Et quel pas en avant dans cette voie, si l'on avait pu mettre la main sur Flig Balt, Vin Mod et leurs compagnons!

La justice fut régulièrement saisie, et l'instruction allait suivre son cours. Mais, étant donné les circonstances, l'éloignement du théâtre du crime, la difficulté des recherches en ce qui concernait Flig Balt, Vin Mod, Len Cannon et les autres embarqués sur le *Kaiser*, il se pourrait qu'elle fût de longue durée.

Aussi, en cette prévision, le régime de la prison allait-il être, dès ce jour, adouci pour les prisonniers. Ils ne furent pas tenus au secret. On n'interdit point leur cellule à ceux qui s'intéressaient à leur sort, entre autres M. Hawkins et aussi M. Zieger, dont les encouragements les soutenaient au milieu de ces rudes épreuves. Le lord chief-justice du Royaume-Uni avait été mis au courant de cette passionnante affaire. Comme on attachait grande importance à retrouver le *Kaiser*, des ordres furent donnés de le rechercher dans cette portion du Pacifique qui comprend la Nouvelle-Guinée, l'archipel Bismarck, les Salomon et les Nouvelles-Hébrides.

Les deux frères avaient été interrogés au sujet de leur séjour dans l'auberge de *Great Old Man*. S'étaient-ils aperçus que la chambre voisine de la leur eût été occu-

pée?... Ils n'avaient rien pu répondre à ce sujet, car ils quittaient l'auberge dès le matin et n'y rentraient que pour se coucher.

Le magistrat et M. Hawkins, après s'être transportés à cette auberge, se rendirent compte que le balcon intérieur de la cour donnait accès sur la chambre voisine. Mais l'hôtelier, chez lequel passaient tant d'hôtes d'une nuit, ne se rappelait pas par qui cette seconde chambre avait été occupée. D'autre part, lorsque le tenancier des *Fresh Fishs* fut mandé devant le juge, il put affirmer, — et c'était vrai, — que Vin Mod et les autres avaient toujours logé dans son établissement dès l'arrivée du *James-Cook* à Hobart-Town jusqu'au jour de l'arrestation des frères Kip.

On était au 20 juillet. Près d'un mois venait de s'écouler depuis que Karl et Pieter Kip s'étaient remis entre les mains de la justice. Et l'enquête n'amenait aucun résultat... La base sur laquelle se fût appuyée la revision manquait toujours... M. Hawkins ne faiblissait pas; mais que de chagrin il éprouvait à constater son impuissance!

A cette époque, M. Zieger, dont le séjour à Hobart-Town ne devait pas se prolonger au-delà d'une quinzaine, s'occupait de trouver un embarquement sur un steamer allemand ou anglais à destination de Port-Praslin.

Le départ de M. et Mme Zieger devait s'effectuer le 5 août suivant à bord d'un steamer anglais, chargé pour l'archipel Bismarck. On se souvient que, le lendemain même du crime de Kerawara, M. Hawkins avait fait en double épreuve la photographie du capitaine Gibson, représenté nu à mi-corps, la poitrine trouée par le kriss malais. Or, avant de retourner à Port-Praslin, M. Zieger voulut que M. Hawkins lui fît une reproduction agrandie de la tête du capitaine, afin de la placer dans le salon de Wilhelmstaf. L'armateur consentit volontiers au désir de M. Zieger. Il serait tiré plusieurs épreuves de ce nouveau cliché, qui resteraient entre les mains des familles Gibson, Hawkins et Zieger.

Le 27 juillet, dans la matinée, M. Hawkins procéda à cette opération dans son atelier, pourvu des meilleurs appareils, qui dès cette époque, grâce aux substances accélératrices, permettaient d'obtenir de véritables œuvres d'art. Voulant opérer dans les conditions les plus favorables, il se servit du cliché négatif fait à Kerawara, et sur lequel il ne prit que la tête du capitaine Gibson.

Après avoir placé ce cliché dans la chambre d'agrandissement, il mit son appareil au point, de manière à obtenir une épreuve de grandeur naturelle. Comme le jour était excellent, quelques instants suffirent, et la nouvelle photographie fut disposée dans un cadre placé sur un chevalet au milieu de l'atelier.

L'après-midi, M. Zieger et Nat Gibson, prévenus par M. Hawkins, se rendirent chez lui. Il serait difficile de peindre leur émotion, lorsqu'ils se trouvèrent devant cette fidèle image d'Harry Gibson, le vivant portrait de l'infortuné capitaine. C'était bien lui, sa figure sérieuse et sympathique tout empreinte de mortelle angoisse, tel qu'il avait été au moment où les meurtriers venaient de le frapper au cœur... à l'instant où il les regardait de ses yeux démesurément ouverts...

Nat Gibson s'était approché du chevalet, la poitrine gonflée de sanglots, en proie à une douleur que partageaient M. Hawkins et M. Zieger, tant il leur semblait que le capitaine fût là vivant devant eux... Puis le fils se courba pour baiser le front de son père...

Soudain il s'arrête, il s'approche plus près encore, ses yeux dans les yeux du portrait... Qu'a-t-il donc vu ou cru voir?... Sa figure est convulsée... sa physionomie bouleversée... Il est pâle comme un mort... On dirait qu'il veut parler et ne le peut... Ses lèvres sont contractées... la voix lui manque...

Enfin il se retourne... il saisit sur une table une de ces fortes loupes dont les photographes se servent pour retoucher les détails d'une épreuve... Il la promène sur la photographie, et le voici qui s'écrie d'une voix épouvantée :

« Eux!... eux!... les assassins de mon père! »

Et, au fond des yeux du capitaine Gibson, sur la rétine agrandie, apparaissaient, dans toute leur férocité, les figures de Flig Balt et de Vin Mod!

Depuis un certain temps déjà, depuis les curieuses expériences ophtalmologiques qui ont été entreprises par d'ingénieux savants, observateurs de grand mérite, il est démontré que les objets extérieurs qui impressionnent la rétine de l'œil peuvent s'y conserver indéfiniment. L'organe de la vision contient une substance particulière, le pourpre rétinien, sur laquelle se fixent précisément ces images. On parvient même à les y retrouver, avec une netteté parfaite, lorsque l'œil, après la mort, est enlevé et plongé dans un bain d'alun. Or, ce que l'on savait relativement à cette fixation des images allait recevoir dans ces circonstances une indiscutable confirmation.

Au moment où le capitaine Gibson rendait le dernier souffle, son suprême regard — un regard d'effroi et d'angoisse — s'était porté sur les meurtriers, et au fond de ses yeux se fixaient les figures de Flig Balt et de Vin Mod. Aussi, lorsque M. Hawkins prit la photographie de la victime, les moindres détails de la physionomie se reproduisirent sur la plaque de l'objectif. Rien qu'avec la première épreuve, en l'examinant à la loupe, on aurait pu trouver, au fond de l'orbite, la face des deux assassins, et, de fait, on l'y retrouvait encore.

Mais, à ce moment, comment cette pensée fût-elle venue à M. Hawkins, à M. Zieger, à M. Hamburg?... Non! il avait fallu le concours de toutes ces circonstances, le désir exprimé par M. Zieger d'emporter à Port-Praslin la photographie agrandie du capitaine Gibson, cet agrandissement obtenu dans l'atelier de l'armateur. Et lorsque Nat Gibson s'est approché pour baiser le portrait de son père, voici qu'il a cru apercevoir au fond des yeux deux points brillants... Il a pris une loupe, et distinctement, il a vu, il a reconnu la figure du maître d'équipage et celle de son complice...

Maintenant M. Hawkins, M. Zieger l'ont vu, l'ont

reconnu après lui!... Ce n'étaient pas de Karl et Pieter Kip dont l'œil du mort avait conservé l'image... c'était de Flig Balt, c'était de Vin Mod!

Il existait donc, enfin, le fait nouveau, l'indiscutable présomption de l'innocence des accusés, qui permettrait de faire la revision du procès!... Aurait-on pu mettre en doute l'authenticité de la première épreuve faite à Kerawara?... Non, car elle avait déjà figuré au dossier criminel, et l'agrandissement qui venait d'être obtenu n'en était que la fidèle reproduction?...

« Ah! les malheureux!... les malheureux!... s'écria Nat Gibson. Innocents... et moi, tandis que vous les croyiez injustement condamnés... et vouliez les sauver...

— Mais c'est toi qui les sauves, Nat!... répondit M. Hawkins. Oui... toi... qui viens de voir ce que personne de nous n'aurait vu peut-être!... »

Une demi-heure après, muni de la grande et de la petite épreuve, l'armateur se présenta à la résidence et demandait à être reçu immédiatement par Son Excellence. Sir Edward Carrigan donna ordre d'introduire M. Hawkins dans son cabinet.

Dès qu'il eut été mis au courant, le gouverneur déclara qu'il ressortait de ce fait une preuve matérielle d'une indiscutabilité absolue. L'innocence des frères Kip, l'injustice de la condamnation qui les avait frappés, tout cela était l'évidence même, et le magistrat n'hésiterait pas à introduire la demande en revision. Ce fut aussi l'opinion de ce magistrat au bureau duquel se transporta M. Hawkins en quittant la résidence. Il avait voulu faire ces deux visites avant de se rendre à la prison avec M. Zieger et Nat Gibson. Il ne s'agissait plus, à présent, de présomptions, mais de certitudes. Les auteurs de l'attentat étaient connus... C'était la victime qui les avait désignés elle-même... l'ancien maître d'équipage du *James-Cook* et le matelot Vin Mod!...

Comment cette nouvelle se répandit-elle dans toute la ville?... Où prit-elle naissance?... Qui fut le premier à raconter la découverte faite dans l'atelier de M. Hawkins?... On l'ignore!... Mais, ce qui est certain, c'est que

cela fut connu avant même que l'armateur se fût rendu à la Résidence. Une foule non moins bruyante que passionnée s'amassa bientôt devant la prison. Du fond de leur cellule, Karl et Pieter Kip crurent entendre un gros tumulte, de longs cris qui traversaient l'air, et au milieu de ces cris leurs noms mille fois répétés... Ils se rapprochèrent tous les deux de l'étroite fenêtre grillée qui s'ouvrait sur une cour intérieure. Ils écoutaient, en proie à la plus vive anxiété. Mais, de cette fenêtre, impossible de rien voir de ce qui se passait dans les rues voisines. « Qu'y a-t-il donc?... demanda Karl Kip. Vient-on nous chercher pour nous ramener au bagne?... Ah! plutôt que d'aller reprendre cette vie épouvantable... »

Pieter Kip ne répondit rien, cette fois.

En ce moment, des pas précipités résonnèrent à travers le couloir. La porte de la cellule s'ouvrit. Nat Gibson parut sur le seuil, accompagné de M. Hawkins et de M. Zieger. Nat Gibson s'arrêta, à demi courbé, les mains tendues vers les deux frères...

« Karl... Pieter..., s'écria-t-il, pardonnez-moi!...

Ceux-ci ne comprenaient pas... ils ne pouvaient comprendre... Le fils du capitaine Gibson qui les suppliait... qui implorait leur pardon...

« Innocents!... cria alors par trois fois M. Hawkins. Nous avons enfin la preuve de votre innocence...

— Et moi qui ai pu croire!... » reprit Nat Gibson en tombant dans les bras que lui ouvrait Karl Kip.

A deux jours de là, les magistrats déclarèrent recevable la demande de revision. Appuyée sur un fait nouveau, elle permettrait de présumer une erreur judiciaire, et les frères Kip furent renvoyés devant la Cour criminelle.

Aux débats de ce second procès, la foule fut plus nombreuse qu'au premier, mais, cette fois, entièrement favorable aux deux frères. Assurément il y eut lieu de regretter que certains témoins ne pussent être à la barre, d'où ils auraient passé sur le banc des accusés... Mais, entre autres, est-ce que Flig Balt et Vin Mod n'étaient pas là... au fond des yeux démesurément ouverts de leur

victime?... L'affaire dura à peine une heure. Elle se termina par la réhabilitation de Karl et de Pieter Kip, qui fut hautement proclamée aux applaudissements de l'auditoire.

Inutile d'ajouter que des offres de service leur vinrent non seulement par M. Hawkins, mais par tous ses amis. Si Karl Kip voulait reprendre la mer, il trouverait un commandement à Hobart-Town... Si Pieter Kip voulait se remettre aux affaires, il trouverait les négociants prêts à lui venir en aide... Et n'était-ce pas ce que tous deux avaient de mieux à faire, maintenant que la maison de Groningue avait été liquidée à leur avantage?... Aussi, dès que le *James-Cook* fut réarmé, il repartit sous le commandement du capitaine Kip, avec les braves matelots de son ancien équipage.

Pour achever cette histoire, il convient de dire que plusieurs mois s'écoulèrent avant que la justice reçût des nouvelles du *Kaiser*, sur lequel étaient embarqués Flig Balt, Vin Mod et leurs camarades ou plutôt leurs complices. On apprit alors que ce navire, qui exerçait la piraterie dans les parages des Salomon et des Nouvelles-Hébrides, venait d'être capturé par un aviso anglais. Les matelots du *Kaiser*, tous gens de sac et de corde, se défendirent comme se défendent les misérables que la potence attend en cas de défaite. Nombre de ces malfaiteurs furent tués, — parmi eux Flig Balt et Len Cannon. Quant à Vin Mod, il était parvenu à gagner une des îles de l'archipel avec quelques autres, et l'on ignorait ce qu'il était devenu.

Impr. Hachette. — 7-1938.